CADEAU : LES AFFICHES DU SEIGNEUR DES ANNEAUX ET DE THE ONE

MAD MOVIES

MAD MOVIES

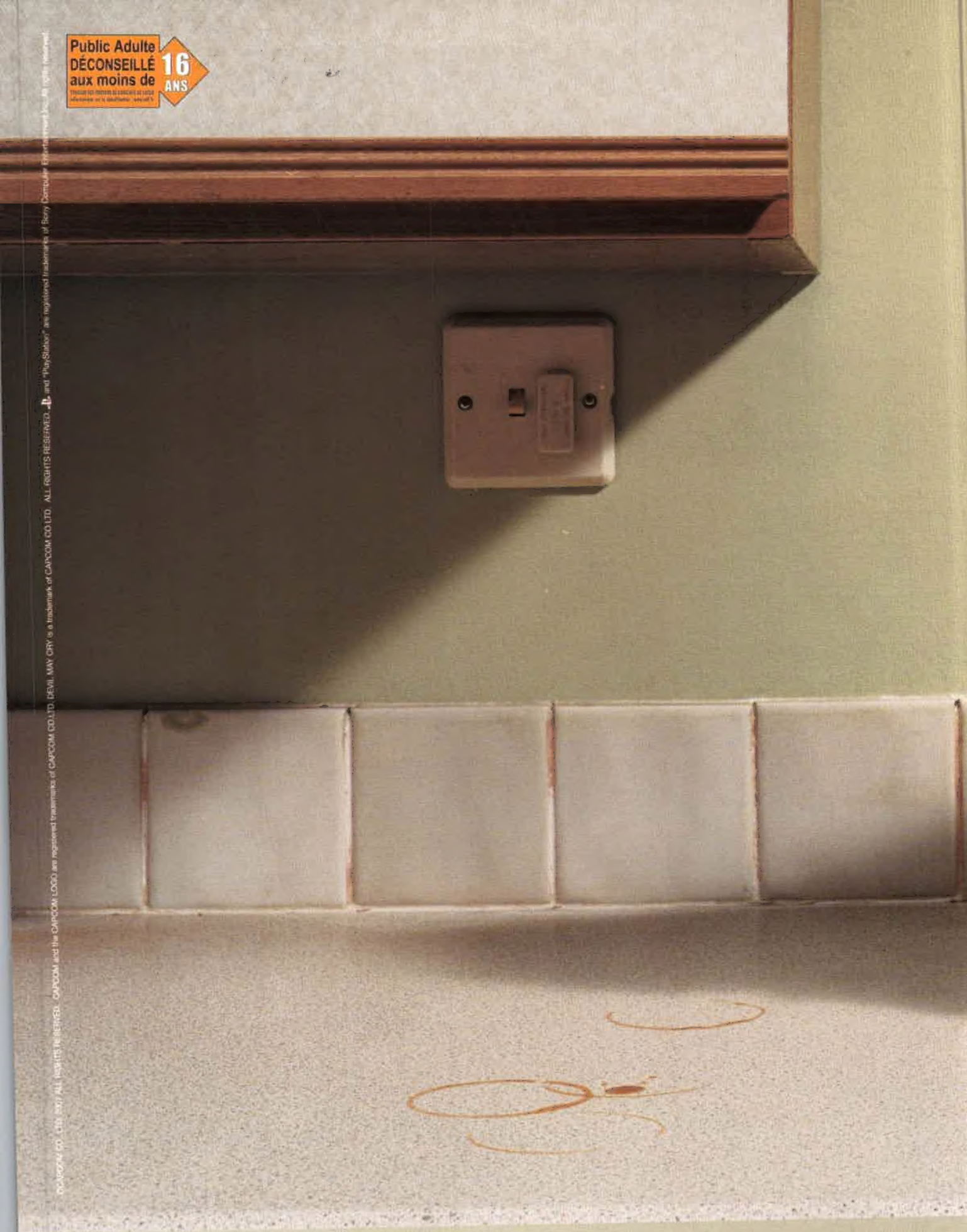
LE PLUS FORT DU CINEMA

VA Y AVOIR ROLLERBALL DU SPORT !

PETER JACKSON
LE SEIGNEUR DE L'ANNÉE

THE ONE JET LI VOIT DOUBLE

MONSTRES & CIE APRÈS TOY STORY 2, LE NOUVEAU CHOC DU STUDIO PIXAR



CAPCOM CO., LTD. 2001 ALL RIGHTS RESERVED. CAPCOM and the CAPCOM LOGO are registered trademarks of CAPCOM CO.LTD. DEVIL MAY CRY is a trademark of CAPCOM CO.LTD. ALL RIGHTS RESERVED. PlayStation and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All rights reserved.

CAPCOM PlayStation.2

devilmaycry.co.uk

"Devil May Cry assouvit tous les fantasmes des fans de jeu d'action. Un chef d'oeuvre!" PSM2, octobre 2001 19/

Devil May Cry

PAR LES CRÉATEURS DE RESIDENT EVIL

LA GLOIRE DU GOREUX

CADEAU : LES AFFICHES DU SEIGNEUR DES ANNEAUX ET DE THE ONE
MAD MOVIES
VA Y AVOIR
ROLLERBALL
DU SPORT !
PETER JACKSON
LE SEIGNEUR DE L'ANNEE
THE ONE JET LI VOIT DOUBLE
MONSTRES & CIE APRÈS TOY STORY 2
LE NOUVEAU CHOC DU STUDIO PIXAR

éditO

On se souvient d'un gentil mouton pulvérisé au bazooka, d'extra-terrestres se lançant dans une savoureuse dégustation de vomi, d'un jeune réalisateur néo-zélandais se filmant en train de manger de la cervelle à la petite cuillère, à même le crâne ouvert d'un macchabée. C'était en 1987, et Peter Jackson pataugeait joyeusement dans le gore le plus craspec qui soit avec **Bad Taste**.
Le 19 décembre 2001, **La Communauté de l'anneau**, premier volet tant attendu de la trilogie du **Seigneur des anneaux**, sera sur les écrans. On ne l'a pas encore vu, mais, entre ces deux extrémités, certains seront peut-être tentés de tracer une vilaine ligne droite décrivant la trajectoire d'un voyou de la caméra en quête de respectabilité. Des blagues salaces à Tolkien. Du film de jardin à la grosse production. De l'anti-conformisme de la série Z à l'uniformité du blockbuster. De l'anonymat du cinéaste amateur à la starification du réalisateur confirmé. C'est évidemment aller très vite en besogne.
Car en 1987, Peter Jackson était déjà un réalisateur incroyablement populaire. À l'inverse de nombreux longs-métrages bricolés par des amateurs passionnés qui connaissent une diffusion confidentielle, voire pas de diffusion du tout, **Bad Taste** fut vendu et distribué en salles un peu partout dans le monde. À peine découvert, Peter Jackson devint le porte-étendard de la Nouvelle-Zélande, comme Peter Weir (**Picnic at Hanging Rock**) ou George Miller (**Mad Max**) pour l'Australie en leur temps. Son talent naturel attira sur lui des regards envieux. Il aurait pu signer des contrats et rentrer dans le rang. Il réaliserait aujourd'hui **Rush Hour 2** ou **Harry Potter**. Tout cela tiendrait du cauchemar, alors que le 19 décembre, il y a de fortes chances pour que le public s'abandonne à un rêve merveilleux. Celui d'un cinéaste dont la passion ne diminue pas au fil des ans.

Vincent GUIGNEBERT

PS : Vous avez peut-être remarqué en kiosque la présence d'un numéro Hors Série de Mad Movies consacré à John Carpenter (sinon, rendez-vous page 71). Dans l'optique d'un Hors Série n°2, n'hésitez pas à nous faire part de vos remarques.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 48 78 69 69 - Fax : 01 48 78 09 71

Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Vincent Guignebert
Secrétaire de rédaction : Julien Dupuy **Rédaction :** Arnaud Bordas, Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions :** Eric Bouche, Alexandre Bustillo, Marie-Gwenaëlle Chuit, Manuel Colombier, Jean-Sébastien Décant, Damien Granger, Gabrielle Lucantonio, Jean-Pierre Putters, Benjamin Rozovas.
Correspondant aux Etats-Unis : Didier Allouch **Conception graphique :** Isabel Ferreira
Photocomposition : Ze New Rodier Power
Photogravure : Start Plus. **Impression :** SCIA-LD, Avenue Industrielle - 59933 La Chapelle d'Armentières
Commission paritaire : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**

Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 48 78 69 69 / 06 60 92 58 48 Fax : 01 48 78 09 71
Mad Movies incorporant **Impact** - Mensuel (11 numéros par an)

Abonnement et commande d'anciens numéros :
DIP/Mad Movies - 18/24 quai de la Marne - 75164 Paris Cedex 19 - 01 44 84 85 29

Remerciements Sandra Boixel, Isabelle Buron, Agence Cat's, Carole Chomand, Monica Donati, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Christophe L., Anne Lara, Élodie Le Rol, Fanny Louie, Emilie Maison, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Michaël Msihid, Bruno Munoz, Christelle Pavard, Céline Petit, Stéphanie Renaux, Alexis Rubinowicz, Hélène Sitbon, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vincent
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Custom Publishing France SA au capital de 250.000 F - 17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl

CATE BLANCHETT · GIOVANNI RIBISI · KEANU REEVES · KATIE HOLMES · AVEC GREG KINNEAR · ET HILARY SWANK

Son don est une malédiction

intuitions

Un film de Sam Raimi

Interactivité :
- Interviews du réalisateur et des comédiens
- Extraits
- Bandes-annonces

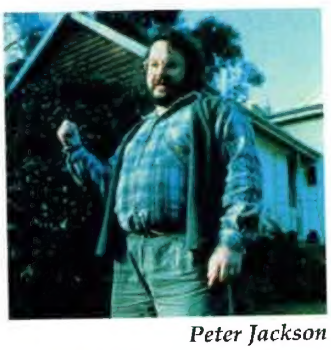
DIGITAL dts SOUND · DOLBY DIGITAL 5.1

Le thriller paranormal de l'année en vhs et DVD VIDEO

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE · FILM OFFICE · LYCOS www.lycos.fr · fun radio

Rollerball

SOMMAIRE 137



Peter Jackson

Monstres et Cie

26 PETER JACKSON DE Z À A

Personne n'a oublié ici que le nouveau messie du blockbuster a commencé sa carrière dans le gore le plus crade et le Z le plus fauché. Et pourtant, on peut voir dans les premiers films de Jackson les prémices de sa future trilogie de l'anneau. Bref, pour bien se préparer à la sortie de **La Communauté de l'anneau** (le 19 décembre), un retour en arrière s'imposait. Dont acte.

36 ROLLERBALL

Un des maîtres du cinéma de genre s'approprie un sujet en or. Évidemment, Mad ne pouvait pas manquer ce projet alléchant et, plus de deux mois avant la sortie de ce divertissement barbare, vous explique pourquoi il va y avoir du sport.

42 MONSTRES ET CIE

Pixar, la boîte à malice des auteurs de **Toy Story**, vient de donner naissance à ce qui promet d'être un authentique bijou. Pendant que cette histoire de monstres trouillards cartonne au BO américain, Mad vous donne les clefs pour pénétrer le monde pastel de **Monstres et Cie**.

46 THE ONE

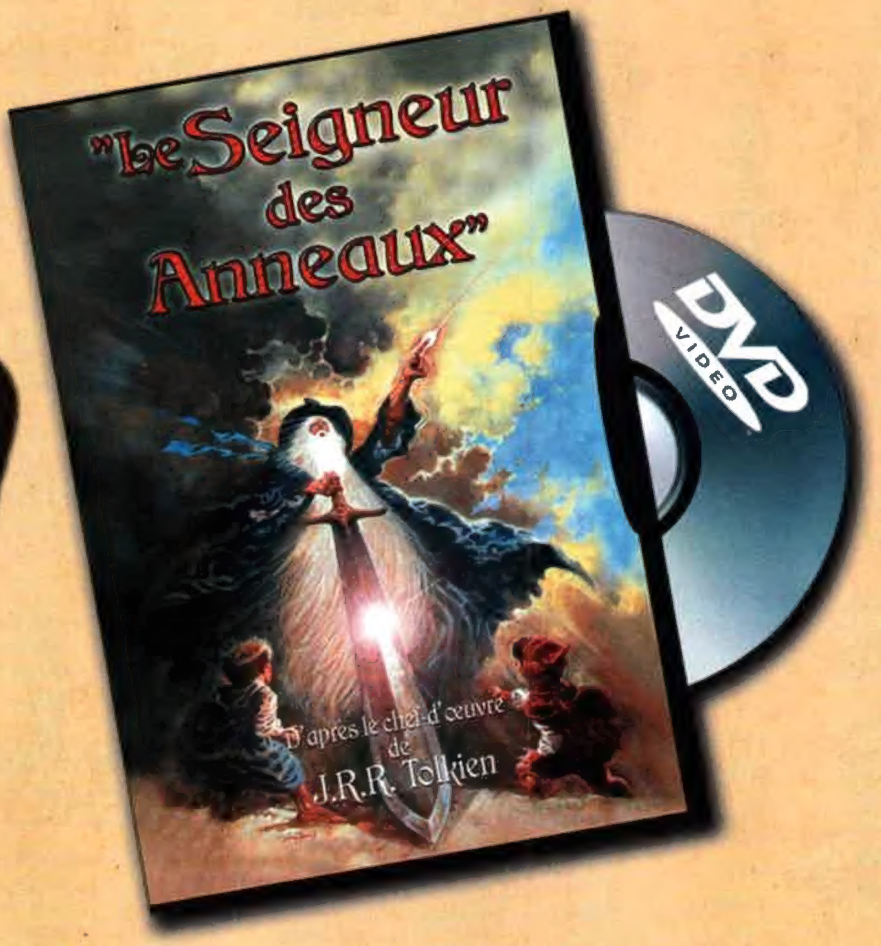
James Wong, déjà réalisateur d'un **Destination finale** plutôt réjouissant, explique comment et pourquoi il a démultiplié Jet Li pour livrer cette authentique série B post **Matrix** aussi bourrine que jouissive.

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des Lecteurs
10 Notules Lunaires
14 Festival
16 Dans les Griffes du Cinéphage
22 Avis Chiffrés
24 Abonnement
55 MAD'GAZINE
75 IMPACT
86 Pin-Up
89 Fantastic Guide
94 Y'a un truc
96 Mad in France
98 Petites Annonces

"Le Seigneur des Anneaux"

Le film d'animation



La première adaptation du chef d'œuvre de la littérature médiévale fantastique en film d'animation.

Laissez-vous entraîner dans les Terres du Milieu pour vivre une épopée peuplée d'elfes, magiciens, dragons, orcs et hobbits...

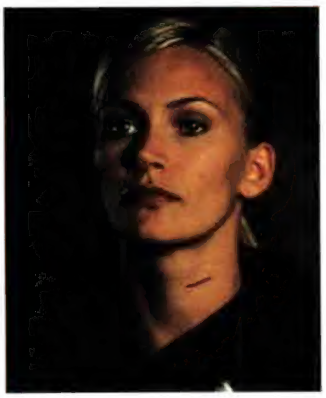
Disponible le 27 novembre

en DVD VIDEO et VHS

www.warnerbros.fr

OLIVIER GLATIGNY, PIERRE MÉNARD, JEAN-CLAUDE DESSAINT, BENJAMIN VALLEYÉ, NELSON RÉA, LUDOVIC DAGUE, MILÉNA TRIVIER, JOCELYN TEILLARD (ET J'EN OUBLIE SÛREMENT) NOUS ONT ENVOYÉ DES EXPLICATIONS CLAIRES ET PRÉCISES SUR LA FIN DE LA PLANÈTE DES SINGES. NOUS LES AVONS LUES AVEC UNE GRANDE ATTENTION, ET SI LES RÉPONSES CONTINUENT D'AFFLUER, NOUS SORTIRONS SANS DOUTE UN HORS SÉRIE AVEC DES INFORMATIONS EXCLUSIVES SUR CE QU'IL FALLAIT NE PAS COMPRENDRE À LA FIN DU FILM.
LE MOIS PROCHAIN, JE VOUS RACONTERAI COMMENT NOUS FAISONS POUR AVOIR DES IDÉES AUSSI GÉNIALES ET SANS LENDEMAIN. BONNE LECTURE LES MADOUNETTES ET LES MADOUNETS.

Vincent GUIGNEBERT



CARPENTER AU FÉMININ

Je vous écris à propos de votre dossier John Carpenter dans Mad n°136. A priori, toute la rédaction semble unanime sur le parcours sans faute de Carpenter. Même s'il me semble exagéré de dire que ce cinéaste n'ait réalisé que de bons films (je pense surtout au remake du **Village des damnés** et au très inégal **Los Angeles 2013**), cela reste une affaire de goûts. La question que je me pose est plutôt celle de la place de la gent féminine dans les œuvres du « maître ». J'ai beau essayer de me remémorer sa filmographie, je n'ai pas le souvenir d'un seul vrai rôle de femme forte dans aucune de ses œuvres (à part Jamie Lee Curtis dans **La Nuit des masques**). Le cinéaste semblait vouloir changer la donne avec **Ghosts of Mars**, mais comme par hasard l'héroïne est lesbienne (*ah bon ?*). Les seules femmes « leader » présentes dans ses films sont donc forcément des « méchantes » (même si la dichotomie gentil-méchant semble difficile à cerner dans la plupart de ses films), soit des homosexuelles. Cela me paraît assez « étonnant ». On ne parlera pas du rôle de potiche de la principale représentante du beau sexe dans **Vampires**. Cela peut sembler sans importance, mais quand même, je trouve que ça fait un peu « tache » sur le CV parfait du monsieur. D'autre part, je me pose une question. Le Fantastic Guide arrive en Novembre au chapitre 24. Il en est à la lettre B. En admettant que ce soit la fin pour cette lettre (ce qui n'est pas le cas me semble-t-il), cela fait un an par lettre. Avec vingt-six lettres dans l'alphabet, cela donne vingt-quatre ans pour finir ce guide. A priori, vous devriez finir aux alentours de 2025. Sachant qu'il sort chaque mois de nouveaux films dont les titres commencent par la lettre A ou B et qu'ils ne seront évidemment pas présentés dans le Fantastic Guide. Franchement, pouvez-vous m'éclairer sur l'intérêt de la rubrique ? À moins bien sûr que vous ne comptiez sortir une annexe en 2026 pour répertorier les manquants.

Philippe CASSAN (email)

Désolé, mais on n'a pas trop compris tes remarques sur la place de la gent féminine dans l'œuvre de Carpenter. D'une part parce que si le réalisateur n'est pas forcément un féministe convaincu (encore que ***Ghosts of Mars****...), il n'a jamais fait preuve d'une quelconque mysogynie. D'autre part, pourquoi une carrière de cinéaste se jugerait-elle soudainement à la présence, ou à l'absence, de rôles de femmes fortes ?*
Pour ce qui est du Fantastic Guide, voici comment ça va se passer. En 2026, JPP est tout content d'en avoir fini avec ce travail encyclopédique. Mais s'aperçoit, horreur !, qu'entre 1999 et 2026, il y a eu plein de nouveaux films. Prenant son courage à deux mains, il trouve alors l'idée qui tue : Fantastic Guide 2, ze return !

RENCONTRES DU 4ÈME TYPE

J'aimerais revenir sur votre critique de **A.I.** que je ne comprends pas très bien... Dans votre tableau de cotation, vous n'accordez quasiment que des 6 à un film qui n'en vaut que 2 (comme l'a judicieusement remarqué Bertrand Rougier). Comment peut-on considérer cette chose décevante comme un chef-d'œuvre, surtout en prenant le film dans son ensemble, donc avec la fin. Car là où tout est remis en question, c'est bien avec cette fin spielbergienne à donf ! Les deux premières heures sont à mon avis totalement kubrickiennes, à part quelques détails comme le Dr Know. Mais concentrons-nous sur l'hérésie : tout le monde est content dans la salle, le héros a retrouvé la fée bleue, l'émotion est totale, lorsque Spielberg nous assène un monument de stupidité avec ces satanés aliens à la **Rencontres du troisième type**. Autrement dit, la fin ne présente absolument aucun intérêt, et selon moi, elle aurait dû être coupée au montage. Alors on me dira que c'était ce que voulait Kubrick, soit ! Mais il n'empêche que ça gâche tout le film.
PS : Désolé, mais je n'ai pas d'explication pour la fin de **La Planète des singes**. Peut-être ne faut-il pas trop se prendre le chou avec ça. C'est ce que je fais, d'autant plus que je n'ai pas vu le film ! *(Oui, ça aide !)*

Jean-Baptiste PORTAIS (Nantes)
jbportais@yahoo.fr

Après la fin de ***La Planète des singes*** *sur laquelle nous continuons de recevoir des explications, il faut donc se pencher sur la fin de* ***A.I.*** *La logique thématique du film impose l'idée que ces créatures du futur sont des méchas. La Terre ne compte plus une seule trace d'humanité et seuls les robots sont parvenus à assurer la survie de l'espèce. Mais le look de ces méchas évoque en effet immanquablement les extraterrestres de* ***Rencontres du troisième type****. Faut-il y voir une panne d'inspiration de Spielberg ou, au contraire, le désir de créer une passerelle entre l'Autre (venu d'ailleurs) et l'Autre (mécanique) ? On sait que le réalisateur croit fermement à l'existence des extraterrestres. Peut-être croit-il tout autant à un futur où la Machine aurait remplacé l'Homme.*

VOIR AVALON ET MOURIR...

Salut les Madeux ! Voilà bien des années que je vous lis et bravo pour vos... Je vous passe les formules d'usage (mais je n'en pense pas moins !). Si je vous écris après tant d'années, c'est pour un coup de cœur que j'ai découvert grâce à vous : **Avalon**. Aaaah, merci Mamoru ! Un rêve éveillé, une œuvre visionnaire ! Bien que la bande-annonce présageait un film

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, lecteur plus connu sous le nom de Peavey, ou Peav, ou Peavou (pour les familiers), le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils tapaient des textes devant leur ordinateur, alors qu'ils sont bien sûr occupés à faire des jeux de mots en ligne.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Ensuite deux solutions : soit vous cherchez dans la liste des salons le salon madmovies, soit vous tapez /join #madmovies.
Et voilà.

d'action, je n'ai pas été déçu. Des plans entre **Ghost in the Shell** et Ingmar Bergman, ça vaut le détour ! Enfin bref, j'ai appris à la sortie que (pauvres de vous), le film ne sortirait pas en France. En connaissez-vous la raison ? A-t-on décidé qu'**Avalon** n'était pas assez bourrin et empli de morale débilitante pour l'hexagone ? Ou que les hélicoptères et les tanks étaient trop d'actualité ? Je ne comprends pas… Pour une fois qu'on peut voir autre chose qu'un mélo gerbant ou une série B gros budget foireuse… En Suisse, nous souffrons déjà de ne pas avoir beaucoup de petites salles passant des œuvres rares ou des rétrospectives (à part un ou deux festivals épars et encore, ils débutent) et voilà que vous allez vous y mettre ? Ben mince alors !

The Grau (Yvonand, Suisse)

__Avalon__ est un film extraordinaire, __Avalon__ n'a évidemment pas le potentiel d'un blockbuster, mais __Avalon__ sortira bel et bien en France en avril 2002. Ceci dit, tu as raison. Dans le contexte de distribution actuel, la présence d'un film comme __Avalon__ s'apparente vraiment à un acte de résistance !

POLICES STORY

Salut à vous. Enfin, Mad a une maquette agréable qui tranche avec l'impression de constamment avoir un fanzine dans les mains : bravo de vous préoccuper enfin de la forme. Il reste, selon moi, un détail encore plus crispant qu'avant : la police Times New Roman est horrible à lire ! Pour peu que les contrastes soient forts (police en blanc/fond de page en noir, au hasard), ce qui est fréquent dans votre bientôt beau magazine, c'est un vrai calvaire. Vive l'Arial (ou équivalent), que vous utilisez d'ailleurs dans votre dernier numéro pour quelques papiers. Continuez ! Vous êtes sur la bonne voie…

Olivier PIPARD (email)

Cher Olivier, comme je capte que dalle à la guerre des polices, je me suis renseigné auprès d'Isabel, notre vénérée directrice artistique. Il s'avère : 1/ que nous n'utilisons pas le Times New Roman, mais le Palatino. 2/ que nous n'utilisons pas non plus l'Arial, mais l'Interstate. 3/ que par ailleurs tu as raison sur le fond, la lecture étant rendue difficile sur certaines pages. 4/ que nous sommes actuellement en train de réfléchir à ce problème. 5/ que nous avons organisé un grand tirage au sort pour élire la prochaine police de Mad Movies (plus de 400 candidates). Sinon, que penses-tu de l'interlignage, de l'approche de paire et de l'échelle horizontale ? Ça nous intéresse.

FREAK POWER

Cher Mad, je vous suis depuis le n°81, et suis fier d'être un « freak », un décervelé appréciant sans rougir les boyaux qui giclent et le bourrinisme d'État, d'appartenir au cercle de ceux qui savent, face aux masses bovines abruties. Mad, c'est un état d'esprit, un anti-conformisme bienvenu de nos jours, et je crois que la découverte de votre mag un matin dans la cour de lycée, a fortement influencé, avec deux ou trois autres choses (la pizza froide au p'tit déj et le porno comico-auteurisant des années 70), ce que je suis aujourd'hui. Mais arrêtons les fleurs et laissez-moi vous faire part de mon modeste avis quant à votre estimable travail.
Le passage au mensuel, après m'avoir laissé perplexe, me réjouit de toutes mes dents. Principal avantage : la place pour des sujets fort bien traités. Les dossiers permettent vraiment une meilleure compréhension du genre que nous chérissons tous. Continuez les entretiens-carrière, les décryptages de films (félicitations pour celui de **Blue Velvet**). Ces dossiers m'apportent beaucoup plus que les interviews avec des directeurs artistiques qui, si elles peuvent être intéressantes, sont parfois trop nombreuses et donc redondantes. Voilà un petit reproche que je vous adresse : en faire parfois trop sur les grosses productions.

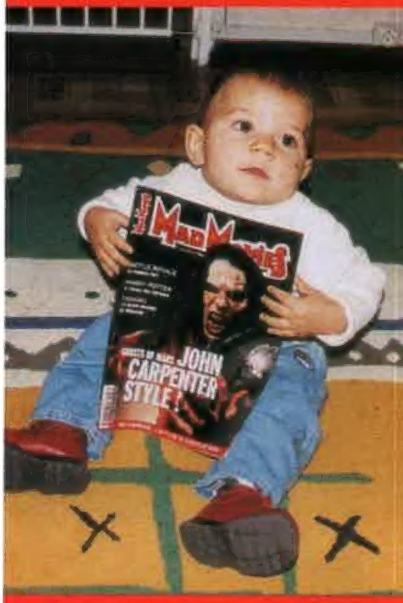
La Chose (Clermont-Ferrand)

Chère Chose, l'histoire de Mad Movies est parsemée à la fois de dossiers, de films décryptés, d'entretiens-carrière avec les réalisateurs et d'interviews avec des directeurs artistiques (c'est parce que les directeurs artistiques sont des gens hyper sympas). Quant aux grosses productions, tout est relatif. Récemment, on a fait autant de pages sur __Battle Royale__ que sur __Jurassic Park 3__ et plus de pages sur __The One__ que sur __Harry Potter__. Je sais, c'est moi qui fait les comptes des pages !

VIDÉO ET DVD

Salut à tous. Hélas, je n'aurai plus jamais le temps de boucler la lecture de Mad Movies (et vous, comment faites-vous pour boucler le journal à temps ? - *Facile : dès qu'il y en a un qui s'endort à la rédac, il se prend un taquet*).
Je trouve la nouvelle reliure beaucoup plus solide qu'avant. Certains d'entre vous se souviennent peut-être d'un n° de Mad movies ne possédant qu'une seule agrafe. *(Quand je pense qu'on n'a jamais retrouvé le voleur !)*
Sinon, l'expression « disponible en vidéo et DVD » m'énerve. Le DVD, c'est pas de la vidéo peut-être ? Maintenant, il y a deux supports pour la vidéo. Il faut donc dire « disponible en vidéo, K7 VHS et DVD ». Ceux parmi vous qui pataugent avec les nouvelles normes sonores (genre Dolby prologic, Dolby digital, DTS…), peuvent m'écrire. Je me ferai un plaisir de répondre à leurs questions. Je viens de finir le manuscrit d'un fascicule intitulé « Du phonographe au Dolby Digital ».

Sébastien STELITANO, 643 rue L. Gambetta, 59970 Fresnes/Escaut.



ZE MAD MASCOTTE

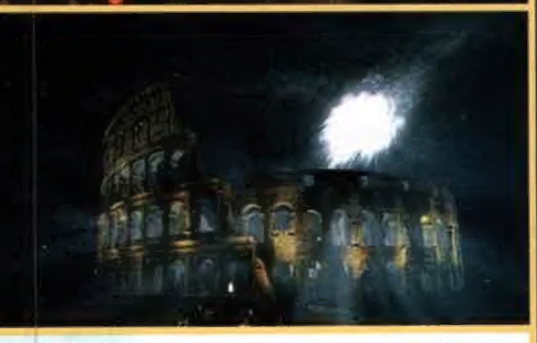
Après avoir soufflé sa première bougie le mois dernier (et repris du gâteau trois fois), Matthieu Corblin s'est adonné à la lecture Mad Movies : *« Le numéro 136 est vraiment pas mal, la couv' déchire bien. Par contre, votre preview de __Harry Potter__, faut pas pousser. Vos lecteurs, à commencer par moi, ont passé l'âge. Faites gaffe, quoi ! ».*

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

- Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier,
75009 Paris.
- Par e-mail :
info@mad-movies.com.
- Avec le logiciel « Écrire à Mad Movies », superbe banque de données contenant des lettres de compliments qu'il suffit juste de signer.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.



MEGIDDO : OMEGA CODE 2
L'APOCALYPSE EST POUR DEMAIN

Petite production fort rentable (plus de quinze millions de recettes sur le territoire nord américain pour la seule exploitation en salle, contre un budget de huit millions de dollars), **Omega Code** donne naissance à **Megiddo**, suite plus fortunée (environ 20 millions de dollars) et beaucoup plus ambitieuse qui fera office à la fois de séquelle et de préquelle. À l'instar du premier opus, **Megiddo** suit l'ascension du vil Alexander Stone (Michael York reprend son rôle) qui déclenche l'Armageddon en faisant déferler les forces des ténèbres sur la Terre. De solides vieux routiers tels que Diane Venora, Michael Biehn, Lee Ermey et Udo Kier complètent le casting, tandis que Brian Trenchard-Smith (quelques **Leprechauns** et la mauvaise copie cathodique de **Titanic**, *Britannic*, à son actif) occupe le poste de réalisateur. La bande-annonce promet un **Fin des temps** décomplexé, émaillé de scènes savoureuses dont la démesure sent l'emploi abondant de trucages numériques. C'est un tout jeune transfuge de Sony Picture Imageworks, Rob Bredow, qui supervise d'ailleurs les effets visuels, et il nous promet quelques images inédites dont un démon vaporeux du plus bel effet (c'est le cas de le dire). Sorti une petite dizaine de jours après les attentats du onze septembre, ce show destroy a été totalement ignoré par la presse américaine, certains exploitants refusant purement et simplement de le diffuser dans leurs salles. Évidemment, dans ces sinistres conditions, **Megiddo** n'a pas engrangé les recettes attendues (à peine cinq millions de dollars en fin de carrière). Espérons que les distributeurs hexagonaux ne seront pas découragés pour autant.

J.D.

■ Troisième film tiré de l'anthologie produite par Robert Zemeckis et Joel Silver, ***Les Contes de la crypte***, Ritual (anciennement titré *Revelation*) est le remake de **Vaudou (I Walked With a Zombie** – 1943), grand classique de Jacques Tourneur. Dans ce scénario relooké par, entre autres, Rob **Fast & Furious** Cohen, la cancérologue Alice Dosdson (Jennifer **Dirty Dancing** Grey) part dans une île des Caraïbes pour soigner un jeune homme atteint d'une maladie apparemment incurable. Très vite, la doctoresse va réaliser que le mal dont souffre son patient dépasse de loin les cas qu'elle traite habituellement et que la magie noire risque d'être la seule responsable de l'état de son patient. C'est le solide artisan Avy Nesher (**Doppelganger**, **Timebomb**) qui réalise ce film actuellement en post-production et qui sortira directement à la vidéo à la fin de l'année aux États-Unis, comme ce fut le cas des deux premiers films tirés de la série, à savoir **Le Cavalier du diable** et **Reine des vampires**.

■ C'est Tim Burton qui va être content. Produit par Michael Beckerman et réalisé par John Bacchus (déjà coupable du **Erotic Witch Project 2: Book of Seduction**), Playmates of the Apes pose un regard un peu plus olé-olé sur le roman de Pierre Boulle. Fini les guerriers gorilles et les macaques hystériques, place aux bimbos Misty Mundae, Darian Caine, et Debbie Rochon. La race simiesque est quant à elle fièrement représentée par Kimbo le gorille, un mec dans un costume fabriqué par Michael R. Thomas (responsable des maquillages sur **Mistress Frankenstein** et **Titanic 2000**). Une chose est sûre, il y aura des femmes à poils.

■ Auto-produit et filmé à l'arrache par l'inconnu Anthony Stella, **Bugs** a tout du petit film d'horreur fabriqué amoureusement entre potes le week-end. Kay (Jeremy Gardner), jeune épicier, découvre un beau matin qu'une banale boîte en plastique renferme un monstre avide de chair fraîche et bien décidé à lui faire la peau.

***Bugs** : sortez le sac à vomi !*

Échappant in extremis à une mort horrible, Kay s'enfuit emmenant sa copine Laura (Nathalie Sandra) dans sa course. Kay a peu de temps pour renvoyer le démon en enfer et sauver la vie de son petit frère, nouvelle victime désignée. Seule l'alliance avec Kerny (Chris Fommeyer), un expert en kung-fu, pourrait faire pencher la balance en faveur des forces du bien. Un grand moment de cinéma en perspective.

■ Écrit et réalisé par Brad Twigg pour la petite société australienne Aftermath Productions, **Undead** est une série B s'annonçant gore et fun à la fois. Sans le savoir, le jeune Gage (Aaron Backer) possède chez lui un artefact unique convoité par Satan depuis la nuit des temps et sans lequel, le prince des ténèbres ne peut revenir sur Terre. Il y dépêche alors deux

BONES
COMME UN CHIEN ENRAGÉ

Rap et sous-culture font bon ménage si bien que l'on ne compte plus les reprises de dialogues ou les samples de scores dans les morceaux des artistes de l'east et de la west coast. Cette fructueuse collaboration est confirmée aujourd'hui par le rapeur Snoop Doggy Dogg qui incarne un fantôme dans **Bones** d'Ernest Dickerson, ancien chef opérateur de Spike Lee et réalisateur de **Que la chasse commence** avec Ice T. Roi du quartier à la fin des années 70, le mac Jimmy Bones (Snoop Dogg of course) est assassiné par sa petite amie et ses associés. Vingt ans plus tard, il revient sous la forme d'un fantôme et cherche à se venger de ceux qui l'ont trahi. Pour l'occasion, il retrouve sa fiancée devenue aujourd'hui une voyante. Et c'est parti pour une heure trente-six de gore crado, de dialogues à base de *« motherfucker »*, de sexe décomplexé et d'usage de drogues en veux-tu en voilà ! Snoop Doggy Dogg n'étant pas forcément le meilleur acteur du monde, le réalisateur l'entoure d'un casting plutôt sympathique puisque l'on y compte Pam Grier, Michael T. Weiss (la série télé ***Cameleon***), et Clifton Powell (***Dead Presidents***) pour lui souffler ses lignes. Seule ombre au tableau : le bide du film aux USA, ce qui condamnerait la sortie chez nous de ce **Bones** par ailleurs écrit par Adam Simon, le réalisateur de **Carnosaur**. Et si ça, ça ne vous met pas l'eau à la bouche…

Jimmy Bones (Snoop Doggy Dogg)

S.M.

Flashes

• Heath Ledger devrait retrouver assez rapidement Brian **Payback** Helgeland qui vient de le diriger dans **Chevalier** pour les besoins de **Sin Eater**, un projet initialement prévu pour Antonio Banderas. Le script, écrit par Helgeland suit l'étrange parcours d'un jeune prêtre (Heath Ledger donc) traquant un démon qui donne l'absolution aux pécheurs en les dévorant. Après la réussite artistique de ses deux premiers films, prions pour que Brian Helgeland donne raison au proverbe *« jamais deux sans trois »*.

• Écrit par Byron Taylor et réalisé par Craig Ross Jr pour Rockstone Pictures, **Holla** est un slasher se déroulant dans un cadre original : un chalet bloqué sous une tempête de neige. Une star de la télé et sept de ses amis sont enfermés et subissent les assauts d'un mystérieux assassin bien décidé à faire rougir la neige.

• David Lynch produit **Cabin Fever**, écrit et réalisé par Eli Roth et racontant l'histoire de cinq amis en proie à un virus cannibale alors qu'ils sont enfermés dans une cabane isolée. KNB s'occupe des effets spéciaux d'un film qui, malgré un air de déjà-vu, s'annonce prometteur (on imagine mal Lynch produire un simple ersatz d'**Evil Dead**) et dont le tournage a débuté le 29 octobre dernier.

• Malgré l'échec cuisant de **Blair Witch 2**, **Le Projet Blair Witch** devrait connaître un troisième épisode, une préquelle réalisée par les initiateurs du phénomène, Daniel Myrick et Eduardo Sanchez. Intitulé pour le moment **Blair Witch 3 : The Prequel**, le film (prévu aux États-Unis pour l'été 2002) devrait conter l'histoire d'Elizabeth Kedward une jeune femme bannie de son village pour sorcellerie. Son esprit, après sa mort, reviendrait hanter les bois bordant le petit village de Blair. Censée se dérouler au XVIIIème siècle l'histoire pourrait se rapprocher de **Sleepy Hollow** de Tim Burton. Film en costumes shooté à la DV ? Attention au syndrome **Vidocq**.

• Fort de son succès aux États-Unis (plus de 16 millions de dollars pour le week-end du Labor Day), **Jeepers Creepers** (voir notules lunaires Mad Movies 134) ne devrait pas tarder à connaître une suite toujours produite par Coppola Victor Salva, de nouveau derrière la caméra, voudrait que cette séquelle soit à l'original ce qu'**Aliens** fut à **Alien** en son temps : *« More monsters, more action, more victims ! »* dit-il. Et vu la très bonne réputation que se trimballe l'original, tout le monde sera d'accord avec lui.

Toujours inédit en France **Hellraiser : Inferno**, le cinquième épisode de la saga des cénobites initiée par Clive Barker va connaître une suite réalisée par Rick Bota (la série ***L.A. Doctors***) et intitulée **Hellraiser : Hellseeker**. Pinhead (Doug Bradley, fidèle au poste) revient sur Terre amener le chaos et la désolation mais Kristy Cotton (Ashley Laurence), la seule personne qui défia deux fois de suite l'homme à la tête cloutée (dans les deux premiers épisodes), est de retour, bien décidée à le renvoyer définitivement en enfer. Résultat en 2002 directement à la vidéo.

Massacre au camp d'été, le slasher le plus glauque de la création, devrait connaître une nouvelle suite (la quatrième) réalisée par Robert Miltzick déjà responsable de l'œuvre d'origine. Actuellement en production, le projet intitulé **Return to Sleepaway Camp** doit se tourner cet hiver, près de New York pour une sortie indéfinie à cette heure. Toujours interprété par Johnatan Tiersten, le personnage de Rick (le cousin d'Angela, le travesti qui se prend pour Jason) serait de retour dans un film que ses producteurs annoncent gore et violent, dans l'esprit du premier épisode qui, rappelons-le, est un véritable électrochoc aux antipodes du slasher de base. Au choix, deux slogans qui mettent la bave aux lèvres : *« Kids can be so mean »* ou *« The prick with the dick is back »*. Prometteur.

Une suite à **American Psycho** ? Possible. **American Psycho 2 : The Girl Who Wouldn't Die** réalisé par Morgan J. Freeman (**Desert Blue**) se situe quinze ans après l'original et suit le parcours de Rachelle Newman (Mila Kunis, vue dans **Piranha** version 95), une jeune femme ayant survécu aux assauts de Patrick Bateman et développant à son tour un goût prononcé pour l'homicide volontaire. William Shatner rejoint le casting pour un film prévu courant 2002.

Quelques nouvelles du remake du traumatisant **Ring**, produit par DreamWorks et réalisé par Gore Verbinsky (**La Souris**). Le surdoué du maquillage Rick Baker (**La Planète des singes**) a la difficile mission de donner une nouvelle tête à la sorcière Sadako (caché derrière ses cheveux dans le premier épisode, son visage apparaît dans **Ring 2**) et un nouvel aspect à ses victimes. Même si la présence du maquilleur rassure, le projet aura sérieusement besoin d'un coup de pouce du destin pour être aussi terrifiant que son illustre modèle.

BLADE 2
L'UNION SACRÉE

Wesley Snipes dégaine à nouveau son sabre et son shotgun dans un **Blade 2: Bloodhunt** (ou **Bloodlust**) qui nous promet du démastiquage de vampires dans les grandes largeurs. En effet, le scénariste David S. Goyer semble s'être fendu d'un script carrément démentiel. Jugez plutôt: Blade doit cette fois-ci s'allier à un groupe de vampires, le Bloodpack, rompu aux méthodes de combat les plus sévères, afin d'affronter une nouvelle race de super-vampires, les Faucheurs, qui se nourrissent aussi bien du sang humain que de celui des vampires. Les humains et les vampires vont donc devoir pactiser ensemble pour enrayer un fléau qui les menace tous d'une disparition certaine à plus ou moins long terme. Le pitch de la mort! En plus de ça, c'est bien le petit surdoué Guillermo Del Toro (**Cronos**, **Mimic**) qui met le tout en boîte. Côté casting, outre notre fringant Wesley, on note le retour du grand Kris Kristofferson dans le rôle de Whistler (pourtant mort dans le premier opus), ainsi que la présence du bestial Ron Perlman (déjà dans **Cronos**) et de la pulpeuse Leonor Varela (**Tailor of Panama**) qui interprète une affriolante vampirette amoureuse de Blade. Verdict provisoire et tout à fait subjectif: ça va être de la bombe, ce film! Dégoupillage dans les cinémas français courant été 2002.

A.B.

Le retour attendu du chasseur de vampires.

démons chargés de récupérer l'objet et de réveiller les morts pour annoncer son retour. La nuit s'annonce longue et périlleuse pour Gage et ses amis rapidement encerclés par des hordes de morts-vivants. Actuellement en post-production, **Undead** devrait être visible, au mieux, en 2002.

■ La série des **Children of the Corn** arrive tranquillement à son septième épisode, même si les deux derniers opus sont toujours inédits en France. Comme on ne change pas une formule qui gagne,

le dernier chapitre de la saga ne semble conserve l'histoire d'origine: la jeune Jamie (Claudette **Monkey Bone** Mink) se met à la recherche de sa grand-mère mystérieusement disparue dans son propre appartement. Avec l'aide de Jerry (Troy **Destination finale** Yorkee), elle retrouve les traces de son aïeule dans une petite ville qui, comme celle de Gatlin dans le premier épisode, est gouvernée par des enfants vouant un culte à une entité démoniaque tapie dans les champs de maïs. Réalisé par Guy Magar (**Le Beau-père 3**), Children of the Corn: Revelations complète son casting avec l'incontournable Michael Ironside.

■ « *As you wish!* ». Comme la majorité des franchises d'horreur, la série des **Wishmaster** se décline maintenant directement en vidéo. Maltraité par Jack Sholder dans un **Wishmaster 2** de sinistre mémoire, le terrible Djinn renaît de ses cendres devant la caméra de Chris Angel (**Fear 2**) dans Wishmaster 3: Beyond the Gates of Hell. Après Las Vegas, c'est dans une université que le Djinn (John Novak, vu dans **Darkman 3**, remplace l'excellent Andrew Divoff) vient faire son marché aux âmes. Le professeur Joel Barash (Jason Connery, fils de l'autre et vu dans **Shanghaï Kid**) et sa jeune élève Diana (la craquante A. J **Ripper, Letter from Hell**

Cook) vont tout faire pour contrer le démon en recherchant une épée magique capable de le renvoyer à jamais en enfer. Disponible en DVD zone 1, **Wishmaster 3** va connaître très prochainement une suite réalisée actuellement par la même équipe et intitulée **Wishmaster 4: The Prophecy Fulfilled**.

■ Actuellement en tournage, Zombie Gore de Maarten Von Druten devrait proposer une alternative intéressante, puisque bis, au thème de prédilection si chère à Romero: le combat entre commandos surarmés et morts-vivants assoiffés de sang frais. Peu d'infos sur l'histoire de ce petit film amateur qui promet d'être rempli de gunfights hargneux et d'effets gores « old-school ». Van Druten ramène tous ses potes (à savoir Wouter Smit, Jessica et Richard MittemEijer, que ceux qui les connaissent lèvent la main) dans son film dont la sortie est prévue pour l'hiver 2002. On a le temps de voir venir. Pour plus d'infos et quelques photos, vous pouvez vous connecter sur le site officiel du film (http://www.ultragore.com) qui propose en plus une liste de recommandations en matière de films complètement barges. Merci bien Maarten !

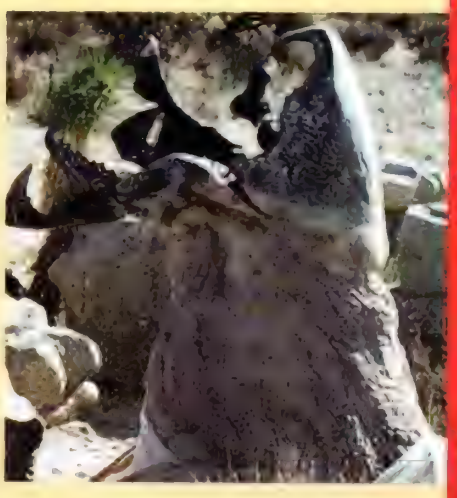
San HELVING

TREMORS 3 : BACK TO PERFECTION
VERS DE PEUR

Burt Gummer est de retour. Qui ? Mais si, Burt Gummer, le cinglé des deux épisodes de **Tremors**, véritable exterminateur des vers géants qui polluent le désert du Nouveau Mexique. Ni Kevin Bacon, ni Fred Ward ne rempilent pour ce troisième épisode intitulé **Tremors 3 : Back to Perfection** et réalisé par le scénariste/producteur de **Tremors**, Brent Maddock. Burt (Michael Gross, fidèle au poste) est donc de retour dans la petite ville de Perfection (là où se déroulait le premier opus) et y retrouve quelques amis que les amateurs du film de Ron Underwood connaissent bien : la jeune Mindy (Ariana Richards), le gros Mexicain Miguel (Tony Genaro) et le jeune branleur Melvin Plug (Bobby Jacoby). Ils devront affronter les vers géants et les poulets géants hystériques (qui apparaissaient pour la première fois dans **Tremors 2**) accompagnés pour l'occasion d'une nouvelle race de monstres volants. Et le combat s'annonce inégal, vu que Burt n'a plus une cartouche pour sauver Perfection de la destruction totale !

A.B.

Burt (Michael Gross), en vers et contre tous.



Un graboide glouton.

Flashes

• Prochainement réalisé par Karim Hussain, **Ascension** propose une histoire assez originale, dans le même esprit que **Cube**, c'est-à-dire mêlant tour à tour horreur et science-fiction. Trois femmes décident d'escalader à mains nues une tour gigantesque pour assister de son sommet à la fin du monde. Ce script alléchant risque cependant de ne pas voir le jour suite aux attentats du 11 septembre. Affaire à suivre donc.

• Excellent jeu de tir sur Dreamcast, ***House of the Dead 2*** devrait connaître prochainement les honneurs d'une adaptation cinéma. Même si aucun réalisateur n'est officiellement rattaché au projet, la date de sortie est déjà prévue pour Halloween 2002. Écrit par Mark Altman et Dave Parker et budgété à 20 millions de dollars, le script nous emmène au large de la Floride, sur une île infestée de morts-vivants. Le film devrait scrupuleusement respecter l'univers et les monstres du jeu. Après l'adaptation de **Resident Evil** par Paul Anderson, voilà une nouvelle preuve que le jeu vidéo est le dernier Eldorado en date des scénaristes de films d'horreur. À quand **Silent Hill : The Movie** ?

• Et justement, on apprend que Dimension Films vient d'acheter le script d'**Alone in the Dark : the New Nightmare**, directement inspiré du célèbre jeu d'Infogrames. Le détective Edward Carnby et la jeune Aline Cedrac, fraîchement parachutés sur l'île de Shadow Island, rechercheront activement trois tablettes magiques ayant appartenu aux Indiens Abkanis et convoitées par des forces maléfiques. Ni le réalisateur ni le casting ne sont annoncés pour un film qu'on espère un peu plus énervé et violent que le jeu.

ARKHAM
LA LIBRAIRIE ARKHAM FÊTE SES 5 ANS !!!
À CETTE OCCASION,
PETER MAYHEW ALIAS CHEWBACCA SERA EN DÉDICACE À LA BOUTIQUE
LE SAMEDI 8 DÉCEMBRE 2001
À PARTIR DE 13H30 !!!
ARKHAM - 15, RUE SOUFFLOT 75005 PARIS - TEL : 01 40 51 82 55
WWW.ARKHAM-PARIS.COM
ATTENTION : LES SIGNATURES SONT PAYANTES.

MIFED 2001

MÊME EN PETITE FORME, LE MIFED RESTE LE RENDEZ-VOUS INCONTOURNABLE DU CINÉPHAGE IMPATIENT DE SAVOIR DE QUOI SES LENDEMAINS CINÉMATOGRAPHIQUES SERONT FAITS. COMPTE-RENDU D'UN DES MARCHÉS DU FILM LES PLUS ANIMÉS DU GLOBE.

On pouvait le lire dans toutes les revues professionnelles (Screen International, Moving Pictures, Hollywood Reporter…) chargées de faire un compte rendu quotidien du Marché du Film : la 68ème édition du Mifed fut la plus calme depuis 1991. Peu de films projetés (498 contre 622 l'année passée, ce qui reste quand même conséquent), négociations entre producteurs et distributeurs plus rares qu'à l'accoutumée et des studios ayant pourtant annoncé leur venue finalement absents. Hormis les films attendus du moment (**Les Autres**, **Mulholland Drive**, **Jeepers Creepers**…) et les incontournables nanars de rigueur, il n'y avait donc que très peu d'événements à se mettre sous la dent. Malgré tout, deux films s'extirpaient haut la main du lot, à savoir **Donnie Darko** et **Dagon**, deux parfaits exemples de la bonne santé actuelle du fantastique.

Écrit et réalisé par Richard Kelly, **Donnie Darko** est une œuvre terriblement difficile à résumer tant elle brasse de nombreux genres. À la fois satire de l'ère reaganienne, thriller psychologique, comédie banlieusarde et film de science-fiction onirique, le film s'avère impossible à classer dans une quelconque catégorie. Donnie Darko est un jeune garçon de seize ans, doué mais perturbé, qui frôle la mort dans un accident de voiture. Déjà plus ou moins entre les mains de son Créateur, il se voit offrir vingt-huit jours de sursis avant de revivre le même drame. Une période pendant laquelle va lui apparaître un lapin géant et borgne qui le pousse au meurtre. Mais s'agit-il vraiment de la réalité ? Au-delà d'une mise en scène irréprochable, d'une direction d'acteurs qui pourrait en rendre jaloux plus d'un et de quelques idées farfelues qui viennent régulièrement pimenter le récit, le principal intérêt de **Donnie Darko** réside dans l'aptitude de son jeune auteur (vingt-six ans !) à décrire ses protagonistes en pleine crise d'adolescence, tel un John Hugues à la grande époque de **Breakfast Club**. Chapeau pour un premier film !

Stuart Gordon, lui, n'en est plus à son premier essai, mais **Dagon** est très certainement son meilleur film depuis **From Beyond**. Produit par Brian Yuzna pour la

Malgré son affiche à la ***Scream****, le psycho-killer anglais* ***Alone****, de Philip Claydon, n'a rien à voir avec la vague de slashers récents lancée par le film de Wes Craven. Filmé en 16mm granuleux avec de nombreux arrêts sur image et autres effets de mise en scène pour réalisateurs débutants,* ***Alone*** *se complaît dans une ambiance déprimée, compte une demi-douzaine de meurtres bien crados et vaut surtout pour son concept, strictement identique à celui du clip* Smack my bitch up *du groupe Prodigy.*

Thriller surnaturel gay (avec scènes de douche, caresses dans la nuque et tout), ***The Frightening*** *présente quatre jeunes éphèbes vêtus de collants noirs, d'un bonnet et d'une paire de lunettes de soleil qui trucident plein de jeunes étudiants idiots à l'arme blanche. Sans le savoir-faire de son réalisateur, l'inénarrable David de Coteau,* ***The Frightening*** *n'aurait strictement aucun intérêt. Mais son métrage parfaitement calibré (75 minutes), son format luxueux (scope) et ses meurtres réguliers font de cette série Z un spectacle finalement fort distrayant.*

À gauche : ***Alone*** *de Philip Claydon ; Au centre :* ***Dagon*** *de Stuart Gordon ; À droite :* ***The Frightening*** *de David de Coteau.*

Fantastic Factory, **Dagon** s'inspire en réalité de la nouvelle d'H.P. Lovecraft *Cauchemar sur Innsmouth*, et repose sur un scénario écrit il y a quinze ans par Denis Paoli, à l'époque où Charles Band planifiait d'en faire un film. Un accident de bateau au large de la côte espagnole oblige Paul et sa fiancée Barbara à chercher de l'aide à Imboca, un petit village de pêcheurs pas franchement hospitalier. Une fois la nuit tombée, Paul va découvrir à ses dépens le terrible secret qui anime Imboca : ses habitants sont en fait des créatures amphibiennes qui vouent un culte au dieu Dagon, un monstre marin en manque de sacrifice. Pur film d'horreur dans la tradition des années 80, **Dagon** distille assez habilement une ambiance souvent glauque, quelques passages purement terrifiants et une scène gore anthologique durant laquelle Francisco Rabal se fait dépecer vivant. Beurk ! Dommage, toutefois, que le budget ne soit pas toujours à la hauteur des ambitions du film.

Damien GRANGER

*Ci-dessous : **Donnie Darko** de Richard Kelly. Jim Cunningham (Patrick Swayze) / Donald « Donnie » Darko (Jake Gyllenhaal) et un inquiétant lapin borgne….*

OSMOSIS JONES

Cellules de crise

LA FRATRIE RESPONSABLE DE FOUS D'IRÈNE S'ALLIE À UN DUO D'ANIMATEURS CONFIRMÉS POUR ACCOUCHER D'UN FILM-HYBRIDE, BEAUCOUP MOINS SCHIZO QU'ON N'AURAIT PU LE CRAINDRE.

Voilà un film qui revient de loin ! À l'origine, **Osmosis Jones** faisait partie d'une liste de films d'animation grâce auxquels la Warner espérait relancer sa mythique branche cartoon. Tom Sito (storyboarder de **Pocahontas**, **Le Prince d'Égypte** et **Shrek**) avait signé un contrat de développement d'un an avec la major, et proposa cette transposition de l'univers de la série des **Shaft** au royaume des cellules. Pour le studio, qui songeait déjà à ressusciter son héros black, l'analogie était séduisante, et les pontes marquèrent bien leur intérêt en négociant jusqu'à la voix de Will Smith. À ce stade, Tom Sito prenait également en charge les quelques séquences live imposées par l'intrigue. Mais tout commence à basculer dès 1998 au lendemain de la sortie du catastrophique **Excalibur l'épée magique**. De réécritures multiples en évictions répétées des différents réalisateurs, le premier gros néo-cartoon Warner à faire surface est un bide aussi monumental que justifié. Convaincue de sa propre inanité en matière de dessins animés, la major cesse brusquement tout marketing dans ce domaine. La principale victime de ce revirement s'appelle **Le Géant de fer**. Flanqué d'une promo zéro, le film de Brad Bird (meilleur réalisateur des ***Simpson***, aujourd'hui débauché par Pixar), passe très logiquement inaperçu au box-office. Manque de bol, il s'agissait là de rien moins que le meilleur cartoon américain de ces vingt dernières années. Vraiment pas malin ! Nouveau revirement politique, et voici les exécutifs qui reviennent fourrer leur nez dans les papiers de Tom Sito. La communication entre décideurs et animateurs n'étant pas le point fort de la major, Warner préfère s'en remettre à ses stratèges. Ceux-ci décident in extremis de rameuter les frères Farrelly, alors en plein triomphe post-**Mary à tout prix**, et de leur confier la charge des séquences live, ce qui va bien évidemment tripler leur importance et nécessiter de substantifiques réécritures. La production est déjà bien entamée, et ce nouveau pas aurait pu avoir raison de la cohérence du projet **Osmosis Jones**. Mais la présence des Farrelly va, au contraire, accélérer les événements et rallier au casting Bill Murray (qui avait refusé le projet d'origine), Chris Rock et même la gouaille de ce bon vieux Joel Silver en chef de police.

Frank (Bill Murray) à l'école ou l'inconscient au travail.

Dès lors, deux équipes aux vues et objectifs clairement distincts vont s'efforcer de cohabiter. Vu de l'extérieur, la portion live des frères Farrelly a tout d'une revanche prise sur leur récent méga-succès, gentille comptine amoureuse un tantinet burlesque qui les a grandement éloignés des débordements régressifs et passablement cradingues de leurs débuts (leur chef-d'œuvre **Dumb et Dumber**, mais aussi et surtout le supra-méga cradingue **Kingpin** qui leur valut un échec mémorable). Les voici donc disposés à mettre le paquet sur les frasques de leur héros Frank Detorri (Bill Murray) gros dégueulasse au bide flasque, qui pue, rote, pète, suce ses doigts pleins de graisse, vomit sur les proviseurs, produit d'étonnantes pustules aux giclées blanchâtres, et qui a bien du mal à garder le contact avec sa très saine petite fille Shane (Elena Franklin).

Vu de l'intérieur, l'équipe de Tom Sito mène tranquillement son **Shaft** organique. Osmosis Jones (Chris Rock) y est un flic-globule zélé et maladroit, qui a beaucoup d'excès à se faire pardonner. Flanqué temporairement d'un coéquipier naïf, la gélule Drix (David Hyde Pierce),

Page de gauche : Thrax, le virus mortel responsable de la maladie de Frank.

Ci-dessous : La gélule Drix et le globule Osmosis Jones à la poursuite de Thrax.

le voici plongé en plein buddy-movie intestinal, tentant désespérément d'empêcher qu'un virus mortel surnommé Thrax (Lawrence Fishburne) ne mène le corps de Frank, déjà bien atteint, à sa perte. Hélas, les calculs politiciens du maire-cerveau Phlegmming (William Shatner) n'arrangent pas les choses.

Déjà bien avancés dans leur travail de design, les animateurs, pour la plupart formés aux graphismes et au rythme de la série ***Animaniacs***, ont déjà établi fermement leur charte, et ne peuvent s'adapter à l'arrivée impromptue des Farrelly. Ainsi, l'intérieur de Frank a bénéficié d'un travail inédit de la perspective (pas de ligne d'horizon, donc aucune ligne de fuite). La gestuelle des différentes cellules, de forme généralement humanoïde, joue l'exagération du mouvement pour mieux répondre aux parois mobiles du corps de Frank. Même le bad-guy est passé du look de pieuvre molle à celui de grand prince rasta tout en pointes. Tout ceci concourt donc à provoquer le déséquilibre avec la mise en scène rigide et bidimensionnelle des Farrelly. Mais contre toute attente, un travail de montage séquentiel aussi discret que précis parvient tant que bien que mal à faire cohabiter harmonieusement ces deux films antinomiques. Et si le numéro habituel de Bill Murray en gros branleur cynique emporte un peu facilement notre adhésion, reconnaissons que c'est bien la partie animée qui cimente le projet et lui évite la redite. Le script original de Marc Hyman, parfaitement respecté par Tom Sito rend justice à une approche beaucoup plus « film-noir » qu'il n'y paraît. En effet, la psychose hygiénique, ce phénomène typiquement américain qui constitue le cœur de l'intrigue, est ici constamment ramenée au désir inconscient de totalitarisme qui mine cette société. L'intérieur « dépravé » du corps de Frank, analogie aux métropoles chaotiques (parce que démocratiques) connaît toutes les formes de tentation d'un « grand nettoyage » qui, ici, ne peut déboucher que sur la mort dont rêve le virus Thrax. Et on appréciera du coup les choix judicieux des décors, les politiciens manipulateurs dans le cerveau, les citoyens consuméristes dans l'estomac, les maffieux dans les déjections corporelles (sales mais nécessaires), et une discothèque entre les deux yeux (!). Cette incroyable analogie sociale culminera dans une séquence cauchemardesque et purement lynchienne, où le bad-guy se perd dans le subconscient de Frank, architecture labyrinthique où se télescopent fantasmes, souvenirs, peurs, idées refoulées. Un effroyable chaos qui (et c'est là l'intérêt) définit pourtant le héros du film, dans sa vérité la plus pure. On ne s'attendait pas forcément à trouver de telles résonances dans un film familial, a fortiori dans un projet que tout condamnait d'avance.

Rafik DJOUMI

USA. 2001. RÉAL.: PETER ET BOBBY FARRELLY (LIVE) TOM SITO ET PIET KROON (ANIMATION). SCÉN.: MARC HYMAN. DIR. PHOT.: MARK IRWIN. MUS.: RANDY EDELMAN. MONT.: LOIS FREEMAN-FOX, STEPHEN SCHAFFER, SAM SEIG. SFPX.: CONNOR MCCULLAGH. PROD.: ZAK PENN, BRADLEY THOMAS, DENNIS EDWARDS, PETER ET BOBBY FARRELLY POUR WARNER BROS./CONUNDRUM ENTERTAINMENT. INT.: BILL MURRAY, ELENA FRANKLIN, CHRIS ELLIOTT. VOIX EN V.O : CHRIS ROCK, DAVID HYDE PIERCE, LAURENCE FISHBURNE, WILLIAM SHATNER, JOEL SILVER, RON HOWARD... DIST.: WARNER BROS. DUR.: 1H34. SORTIE LE 19 DÉCEMBRE 2001

HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS
DU BALAI !

Une conclusion s'impose d'emblée à la vision de la version cinéma du best seller de J.K. Rowling : la saga *Harry Potter* est victime de son succès. En se hissant au sommet des ventes littéraires, ce conte de fée moderne inventif s'est transformé en une licence courtisée par les plus puissantes multinationales du divertissement. Vu le prix auquel s'est négociée la poule aux œufs d'or, la Warner, détentrice des droits du titre, n'allait donc pas se risquer à une version cinéma qui aurait pu décontenancer les fans, d'où le rejet de la candidature de réalisateurs à trop forte personnalité tels que Jonathan Demme. À l'inverse, la firme préfère confier les rennes de son blockbuster hivernal au parangon du « yes man » et de la platitude : Chris Columbus. À partir de là, rien d'étonnant à ce que le metteur en scène de **L'Homme bicentenaire** ait refusé d'adapter le roman, pour se contenter d'une pure transposition. Car contrairement à ce que pouvaient redouter nombre de fans, il n'y a aucune trahison envers les romans dans cette onéreuse version cinéma. À tel point d'ailleurs que le film, désireux d'inclure quasiment toutes les péripéties du premier volume (et dieu sait si elles sont nombreuses), se risque à la durée conséquente de deux heures et demie. Ce qui, dans le domaine du film pour enfant, est tout de même assez inhabituel. Dans le même esprit, Columbus s'est entouré d'un casting quasi exclusivement anglais, et est parti mettre en boîte son produit chez nos voisins. Même la promotion du film s'est déroulée en Grande-Bretagne ! Pas de distance, donc, entre le roman de Rowling et le film, et c'est bien là que réside tout le problème d'**Harry Potter à l'école des sorciers**.

Le jour de ses onze ans, Harry Potter apprend que, contrairement à ce que lui ont laissé croire jusque-là ses irascibles parents adoptifs, il n'est pas un simple orphelin chétif et imbécile. En réalité, le garçon est le fils d'un couple de sorciers très puissants, morts lors d'une rixe aussi mystérieuse que célèbre parmi les sorciers. Or, à l'instar de ses pairs, Harry doit passer sa onzième année à l'école de magie de Poudlard, et quitter la société « normale » pour un monde fabuleux, gouverné par des lois absconses et séculaires. Durant son année, Harry va en outre renouer avec son passé d'une façon inattendue. Car le meurtrier de ses parents, le sinistre Lord Voldemort, est de retour, et il compte bien exterminer le dernier Potter vivant.

Accaparé par la transposition à la lettre des écrits de Rowling, Columbus limite donc le projet de son film à une pure entreprise d'illustration. Malheureusement, le réalisateur n'est pas un esthète, se montre laborieux et d'une maladresse inouie (il faut voir avec quelle indélicatesse il use d'effets spéciaux 100 % numériques) et livre un résultat tout simplement laid / 1. De plus, à force de ne jamais s'écarter des diktats de la romancière, son film échoue à retranscrire les ambiances des livres, probablement le point fort sur lequel se base la série de romans. Exemple éloquent : Columbus ne montre les fantômes qui hantent Poudlard que lorsque les ectoplasmes sont cités texto dans le roman. À l'inverse, Rowling subodorait que les revenants hantaient continuellement les couloirs glacés de l'école. Mais pour comprendre cela, il aurait évidemment fallu analyser quelque peu le matériau d'origine, travail que Columbus n'a certainement pas pris la peine d'effectuer. Car il en va de même avec toutes les petites trouvailles de Rowling, dont l'accumulation et la présence en filigrane aident à bâtir les climats qui sous-tendent et lient ses histoires. Columbus n'extrapolant jamais sur la base fournie par l'écrivain, il se contente d'un inventaire exhaustif de ces inventions, sans en tirer plus de profit qu'une astuce anecdotique. Résultat : **Harry Potter** est au

mieux un blockbuster gentiment nul, au pire une glorification malsaine de la compétition et du consumérisme (peut-être la toile de fond mais certainement pas l'élément principal des romans). Autrement dit, à force de trop respecter son matériau d'origine, Chris Columbus le détruit. Et c'est bien là le tour de passe-passe le plus surprenant de ce film.

Julien DUPUY

1/ Il suffit d'ailleurs de se reporter au numéro d'octobre de Vanity Fair, qui propose un portfolio des différentes ambiances du film, pour réaliser à quel point Columbus a sous-exploité ses décors et ses costumes.

HARRY POTTER AND THE PHILOSOPHER'S STONE. USA. 2001. RÉAL.: CHRIS COLUMBUS. SCÈN.: STEVE KLOVES. DIR. PHOT.: JOHN SEALE. MUS.: JOHN WILLIAMS. SPFX.: ROB LEGATO (VISUELS) ET NICK DUDMAN (MAQUILLAGES). PROD.: DAVID HEYMAN, MARK RADCLIFFE, MICHAEL BARNATHAN, DUNCAN HENDERSON POUR WARNER, HEYDAY FILMS, 1492 PICTURES ET DUNCAN HENDERSON. INT.: DANIEL RADCLIFFE, RUPERT GRINT, EMMA WATSON, JOHN CLEESE, RICHARD HARRIS, ALAN RICKMAN, JOHN HURT, MAGGIE SMITH, JULIE WALTERS... DUR.: 2 H 32. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 5 DÉCEMBRE 2001.

MARIO BAVA ET JOHN CARPENTER : Les deux visages de la peur

À propos de La Planète des vampires et Ghosts of Mars, interview du scénariste Callisto Cosulich.

DANS **GHOSTS OF MARS** DE JOHN CARPENTER, LES MARTIENS S'EMPARENT DES CORPS HUMAINS ET SE SUBSTITUENT À EUX. CETTE IDÉE N'EST PAS NOUVELLE. COMME NOUS LE SIGNALE CI-APRÈS LE CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE ITALIEN CALLISTO COSULICH, QUI A ÉCRIT EN 1964, LE SCÉNARIO DE LA **PLANÈTE DES VAMPIRES** (**TERRORE NELLO SPAZIO**) POUR MARIO BAVA.

Ghosts of Mars *rappelle le film de Mario Bava,* La Planète des vampires...

Évidemment, on retrouve des éléments de **La Planète des vampires** dans **Ghosts of Mars**. Mais on y retrouve aussi surtout l'univers de John Carpenter. Quand j'ai travaillé sur ce film avec Alberto Bevilacqua (l'autre scénariste de **La Planète des vampires** ndr), nous n'avions pas accordé autant d'importance au projet. Il s'agissait d'un travail comme un autre. Et puis la science-fiction n'était pas vraiment prise au sérieux à cette époque. On devait remanier la première version d'un scénario qui avait été écrit par un scénariste américain, E.P Melchiore, à partir d'une nouvelle de Renato Pestriniero. Son histoire était très simple : sur la planète Aura, des êtres sans substance corporelle attaquaient les astronautes pour pouvoir se réincarner en eux. La nouvelle a eu un succès incroyable et notre scénario a inspiré la vague de films de zombies qui a suivi : **La Nuit des morts-vivants, Zombie** de George A. Romero, **L'Enfer des zombies** et **Zombie 3** de Lucio Fulci... L'idée du squelette monstrueux, dernier vestige d'une race de géants, que les astronautes trouvent dans la carcasse d'un vaisseau spatial, a été également reprise dans **Alien**. La trame de base de **Ghosts of Mars** est semblable à celle que nous avions écrite. Mais provient-elle de **La Planète des vampires** ? John Carpenter ne me semble pas très cinéphile...

Quand même ! The Thing est le remake d'un film d'Howard Hawks, Assaut s'inspire de Rio Bravo, Carpenter dit s'être inspiré des Frissons de l'angoisse de Dario Argento pour réaliser Halloween... Il a même imité la musique des Goblin...

Halloween est son film le moins carpentérien. C'est vrai, dans **Ghosts of Mars**, il y a **La Planète des vampires**, mais cela correspond aussi à son univers. Pour Carpenter, l'Ennemi se trouve en nous comme il se niche au sein même de l'Amérique. C'est la même chose chez Wes Craven, chez Tobe Hooper... Dans **Ghosts of Mars**, on retrouve aussi des citations d'**Assaut**, **The Thing**, **Los Angeles 2013**... John Carpenter est très différent de Mario Bava. Ses films ne font pas vraiment peur. Bava, en revanche, savait transmettre la peur, et ce tout simplement parce qu'il était lui-même très peureux. Un jour, il m'a donné rendez-vous à la maison de production, et quand je suis arrivé, je l'ai trouvé sur le palier, devant la porte d'entrée grande ouverte. Bava ne voulait pas rester à l'intérieur parce qu'il était seul et ne connaissait pas bien les lieux ! Quand on connaît la peur viscérale, on réussit à la transmettre sur grand écran. Vous voyez, John Carpenter et Mario Bava sont deux réalisateurs bien différents.

Propos recueillis par Gabrielle LUCANTONIO

GOSHU LE VIOLONCELLISTE
LE CARNAVAL DES ANIMAUX

Goshu est un apprenti musicien timide souhaitant un jour égaler son modèle: Ludwig Van Beethoven. Souvent réprimandé par le chef d'orchestre, il décide de s'entraîner intensément en vue d'un grand concert. Mais en dépit de sa persévérance, ses progrès ne sont pas fulgurants. Heureusement, durant quatre nuits consécutives, il reçoit la visite de petits animaux mélomanes et impertinents…

Pour d'obscures raisons, les virtuoses ont tendance, toutes spécialités confondues, à destiner leurs œuvres à un public éduqué, susceptible d'en saisir les nuances et les subtilités. Aussi, les divertissements pour enfants sont fréquemment confiés à des histrions, ce qui n'a évidemment pas vocation à valoriser ce type de spectacle. Il est donc d'autant plus remarquable que **Goshu le violoncelliste** soit conjointement une fable moralisante à l'usage des mômes et un film d'auteurs, le fruit du génie de deux artistes dont l'abnégation et le talent ont à jamais marqué la destinée de leur art respectif. La prose engagée, ascétique, de l'auteur de la nouvelle originale, Kenji Miyazawa, propulsa l'onirisme nippon vers un stade supérieur de son évolution. Quant au réalisateur du film, Isao Takahata (**Le Tombeau des lucioles**), il ébranla plusieurs fois les règles de la profession, réalisant le premier long-métrage d'animation nippon « indépendant », **Hols le fils du Soleil** (1968), véritable matrice de tous les métrages épiques confectionnés au studio Ghibli.

Film produit presque bénévolement sur une période de plus de six ans par un petit comité d'artistes exigeants et extrêmement motivés, **Goshu le violoncelliste** porte en lui les marques d'une industrie et d'une époque. Au moment de l'essor de l'animation à la télévision japonaise, le film attesta de la validité d'un modèle non exclusivement commercial et pourtant destiné au plus grand nombre. Vingt ans avant **Blood** (cf. Mad Movies 136), Takahata a donc mené une expérience presque similaire, qui fit considérablement progresser les ambitions du média, contribuant ainsi à son anoblissement. Dans ces conditions, pourquoi regretter que le metteur en scène ait décidé de limiter ses objectifs narratifs? Conte agreste, parcours initiatique édifiant, qu'importe… La beauté de **Goshu le violoncelliste** réside dans ses nuances. Prises indépendamment, ni les images, ni les idées, ni la musique du métrage ne sont mémorables. Par contre, l'union de tous ces éléments est un antidote s'insinuant subtilement dans l'âme pour dynamiter le cynisme qui la corrompt. Sur un canevas identique, montrant le combat engagé par la fantaisie contre la morosité du monde concret, Hayao Miyazaki réalisa en 1988 **Mon voisin Totoro**. On connaît pire référence…

Bertrand ROUGIER

SEROHIKI NO GOSHU. JAPON. 1981. RÉAL.: ISAO TAKAHATA. SCÉN.: ISAO TAKAHATA D'APRÈS LA NOUVELLE DE KENJI MIYAZAWA. MUS.: MICHIO MAMIYA. PROD.: KOICHI MURATA. DUR.: 1H03. DIST.: LES FILMS DU PARADOXE. SORTIE LE 5 DÉCEMBRE 2001

Isao Takahata (réalisateur)

ISAO TAKAHATA PARTICIPA ACTIVEMENT À LA FONDATION DU STUDIO GHIBLI, DONT IL A PRODUIT LES DEUX FILMS PRÉCURSEURS, NAUSICAÄ ET LAPUTA. AUJOURD'HUI, EN COMPAGNIE DE SON AMI HAYAO MIYAZAKI (PRINCESSE MONONOKÉ, LE VOYAGE DE CHIHIRO), IL CONTINUE DE MENER LES EXPÉRIENCES LES PLUS DIVERSES, LES PLUS EXCITANTES ET LES PLUS DANGEREUSES.

Comment a commencé votre carrière dans l'animation ?

Mes débuts au sein des studios Toei ont été décidés en 1958, avant que le premier film animé de la compagnie ne soit diffusé en salle. L'animation télévisée est apparue dans la foulée. Elle a engendré des changements draconiens dans l'organisation des studios. À partir de la série ***Ken l'enfant loup*** (1963-1965), le rythme du travail s''est accéléré considérablement. Évidemment, c'était au détriment de la qualité. Toutefois ce système, où l'on doit travailler sur tous les fronts en même temps, m'a permis de mieux assimiler les différentes facettes de mon métier.

Dès 1968, vous vous engagez dans un projet indépendant très ambitieux, *Hols le fils du Soleil* qui, bien que raillé par les studios, va considérablement modifier le visage de l'industrie japonaise de l'animation…

En fait, le concept était simple. Nous voulions donner naissance à une œuvre capable de nous plaire à nous, des adultes âgés d'une trentaine d'années. Bien sûr, le film s'adressait également à des spectateurs plus jeunes. Mais il se trouve que **Hols** a été un cuisant échec commercial. La promotion à l'attention des lycéens et des étudiants a été à l'époque très mal menée par la Toei. Pourtant, le film n'a pas laissé la firme indifférente, puisque la psychologie des personnages chez Toei a trouvé un point de départ avec **Hols** Beaucoup d'histoires mettant en scène des amours impossibles entre un homme et une femme issus de cultures et de mondes différents ont été réalisées par la suite. Ce qui m'agaçait chez Toei ou chez Disney, c'étaient les productions destinées exclusivement à un public enfantin, car elles avaient comme conséquence d'empêcher toute approche intelligente des problèmes authentiques. Mon équipe (dont un certain Hayao Miyazaki - ndr) et moi-même rêvions naïvement de changer tout cela. C'est la sincérité de notre démarche qui a permis d'accomplir un miracle. En ce qui me concerne, je ne connais toujours pas d'autre méthode pour y parvenir.

Votre implication presque bénévole sur* Goshu *le violoncelliste est elle similaire à celle qui vous a poussé à hypothéquer votre carrière en réalisant* Hols *?

En fait, Ô-Production n'avait jamais eu l'occasion de produire, ni de financer entièrement un long-métrage, car ce n'était qu'une petite entreprise. Le

SINDBAD
RÉTRO ANIMÉE

Suite au naufrage de son bateau, Sindbad est sauvé par un poisson auquel il avait épargné la vie quelque temps auparavant. Débarqué sur les côtes d'une île hostile, le valeureux marin s'apprête à vivre une série de péripéties...
Karel Zeman fut un emblématique animateur tchèque dont la profession de foi était de penser par l'image. La nature de ses extravagantes expériences lui valut, dès son premier long-métrage (**Le Rêve de Noël** - 1946), d'être récompensé lors du festival de Cannes. Puis, bien vite, son œuvre fut comparée à celle de Méliès, principalement pour ses récits et ses innovations formelles. Regroupant cinq courts-métrages (**Les Aventures de Sindbad le marin**, **Le Deuxième voyage de Sindbad**, **Dans le pays des géants**, **Le Tapis volant** et **Le Sultan de la mer**) réalisés entre 1971 et 1974, **Sindbad** est l'une des dernières créations du cinéaste. En projetant sur grand écran des songes échappés des *Mille et une nuits*, son objectif était de transporter les spectateurs dans un récit picaresque empruntant le style des contes de fées. Évidemment, ces films déjà anciens ne se soumettent pas aux diktats esthétiques contemporains. On pourra donc estimer que les visées de Zeman possèdent moins d'impact aujourd'hui qu'il y a trente ans. Mais, s'il est indubitable que la narration n'est pas en adéquation avec les rythmes enlevés actuellement plébiscités, il n'est pas nécessaire de s'en offusquer.

Avec les moyens mis à sa disposition, en l'occurrence une voix off, des poupées, des maquettes et des origamis (figures de papier en 3D), Zeman parvient à donner une représentation crédible de son univers, qui se dessine comme un tableau situé hors de l'espace et du temps. Armé seulement d'une poignée de bouts de ficelle, Zeman marie objets en relief et 2D avec une science que les studios Ghibli et Disney ont encore du mal à imiter.

Bertrand ROUGIER

TCHÉCOSLOVAQUIE. 1971-1974. RÉAL.: KAREL ZEMAN. SCÉN.: KAREL ZEMAN. DIR. PHOT.: BOHUSLAV PICKART. MUS.: FRANTISEK BELFIN. ANIM.: ARNOST KUPCIK ET EUGEN SPALENY. PROD.: KAREL HUTECKA ET ANTONIN DUCHTIK. DUR.: 1H10. DIST.: GEBEKA FILMS. SORTIE LE 5 DÉCEMBRE 2001.

PDG m'a donc demandé conseil. Pour la première fois, on m'a proposé d'adapter un roman nippon. Au début, j'ai jugé la tâche trop compliquée. Pour réaliser le film, je savais que Ô-Production ne pourrait pas recourir aux techniques d'animation médiocres qu'ils employaient sur leurs formats courts. Esthétiquement, j'ai craint que le film ne soit déficient. J'ai donc suggéré au studio d'améliorer les techniques d'animation qu'ils connaissaient déjà. Cette idée a considérablement modifié leurs plans. J'avoue que j'éprouvais de l'inquiétude. J'avais peur que le film échoue à cause de moi. Mais, comme je voulais depuis longtemps adapter à l'écran un roman de Kenji Miyazawa, j'ai décidé de courir le risque.

Cette entreprise était dangereuse, comment l'avez-vous appréhendée ?
Dans un premier temps, j'ai pensé qu'en suivant la trame générale de la nouvelle, cela permettrait à toute l'équipe de se repérer, donc de gagner du temps en terme de story-board et de découpage. Grâce à cela et à la décision courageuse de monsieur Murata de nous laisser travailler calmement, sans pression au niveau des délais, nous avons pu nous concentrer sur la mise en scène et la visualisation de l'histoire. Par exemple, nous avons apporté un soin particulier à l'intégration des musiques dans le film. Cela a pris beaucoup de temps, mais nos efforts n'ont pas été vains. Le film est même utilisé dans de nombreuses écoles de musiques au Japon, car nous avons essayé de respecter les mouvements et la position des doigts des personnages sur les instruments.

Je crois savoir qu'au Japon on vous a reproché d'avoir modifié certains éléments de la nouvelle originale.
Kenji Miyazawa est un auteur à juste titre adulé au Japon. Ses fans n'ont pas apprécié que je modifie l'histoire qu'il avait écrite. Par exemple, dans la nouvelle, après que Goshu a chassé le chat, il se contente de sourire. J'ai modifié ce sourire en un éclat de rire. Ce n'est pas grand chose mais ce simple point de détail m'a valu une bronca. Un autre exemple, Miyazawa ne décrit pas clairement les raisons des progrès de Goshu. Pour la plupart des gens victimes de complexes durant leur jeunesse, et ce fut mon cas, j'estime qu'il est nécessaire de montrer et d'expliquer le processus de l'évolution du héros.

Jeune, vous étiez donc introverti comme Goshu ?
Tout à fait. C'était même pire, car je n'avais pas la chance de communiquer avec de petits animaux (rires). Dans la société actuelle, beaucoup de gens se cloîtrent dans un monde virtuel. Plutôt que d'ouvrir leur cœur au monde réel, ils s'enferment dans un univers irréel et confortable, car conçu sur mesure. Ils finissent par vieillir sans avoir mûri. Goshu a de la chance de rencontrer des animaux un peu frustes et pinailleurs. S'ils avaient été uniquement mignons et compatissants, il aurait préféré leur compagnie à celle des hommes.

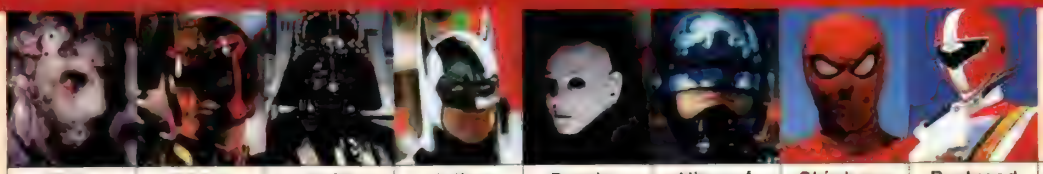
Pouvez-vous nous parler de la scène où Goshu se rend compte qu'il a progressé grâce aux animaux ?
Au Japon, certaines personnes n'ont pas aimé cette scène. Quand on adapte un roman à l'écran, et je sais de quoi je parle car j'en ai adapté beaucoup, on détruit nécessairement une partie de l'œuvre originale et ce, quelle que soit la minutie que l'on a investie dans l'entreprise. J'aimerais parvenir à réaliser une adaptation de livre fidèle à 100 %, mais aujourd'hui encore je me dis que je ne parviens pas à exprimer certaines subtilités. Un réalisateur ne finit jamais d'apprendre, il doit toujours essayer de progresser.

Que pensez-vous du fait que votre film, pourtant ancien, soit toujours programmé dans certaines salles japonaises et désormais montré dans de nombreux pays étrangers ?
C'est un très grand plaisir pour toute l'équipe qui s'est investie dans le projet. Monsieur Mukuo, qui est malheureusement décédé, me disait souvent qu'il aimait beaucoup ce film, auquel il prêtait des vertus apaisantes. Bien avant de travailler sur **Goshu**, la symphonie n° 6 était déjà son morceau classique préféré, il l'écoutait plusieurs fois par jour pendant qu'il dessinait. C'est sans doute pour cette raison que l'harmonie entre cette musique et les décors peints par monsieur Mukuo est tellement évidente à l'écran. La technique d'encrage qu'il a inventé spécialement pour ce film est d'ailleurs encore largement utilisée aujourd'hui. Je suis vraiment content que le plus grand nombre de spectateurs puisse s'apercevoir de cela. Je n'aime pas revoir mes films, mais cet aspect de **Goshu** m'émeut beaucoup.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

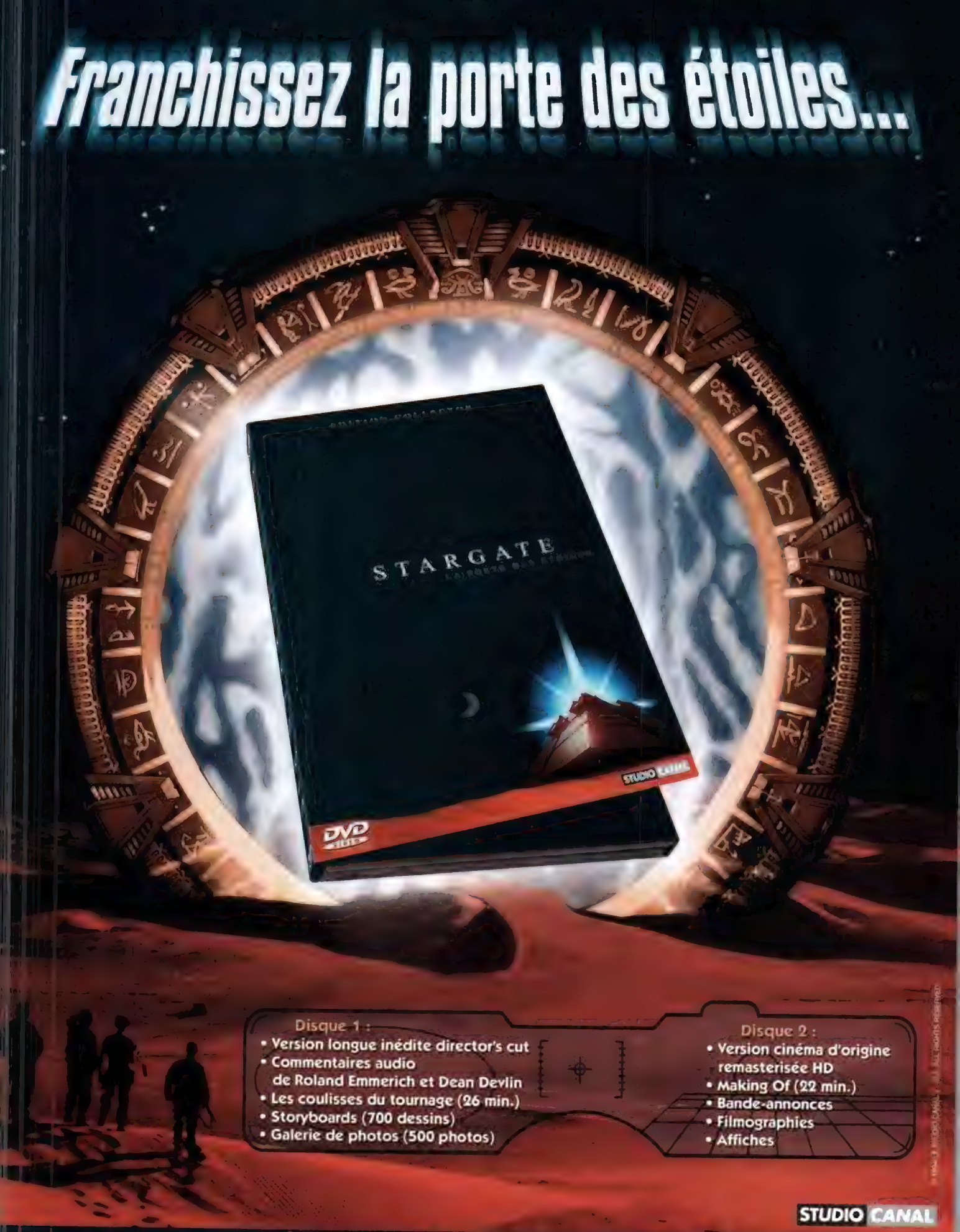
AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
A.I.	6 Le plus beau film de SF depuis le **Abyss** de Cameron.	2 Spielberg n'est pas Kubrick, mais c'est tant mieux.	6 Une œuvre qui grandira à chaque vision.	6 Je relève le pari : ce Spielberg-là restera comme l'un de ses plus grands films.		4 Spielberg se noie dans Kubrick. Un foirage hallucinant. Forcément bien, donc !	6 80 % Spielberg, 20 % Kubrick. Alors bon...	2 Le fiasco le plus fascinant de l'histoire du Septième Art !	
BATTLE ROYALE			4 À quand l'émission sur M6 ?	3 Fukasaku a réussi son pari. La preuve : je ne sais pas quoi penser de son film.		4 Un jeu de massacre drôlement cruel, avec de vrais ados dedans.	3 Un film qui a le cul entre deux chaises.	5 Un brûlot contestataire, cynique et nihiliste. Du Verhoeven nippon !	
CHEVALIER	3 Queen sur des joutes, mmmouais...	5 Du travail d'équilibriste et la consécration d'un vrai metteur en scène.	5 Certes un film de scénariste. Mais bon sang, quel scénariste !	3 Un concept réjouissant plutôt mal exploité.	4 Manque juste un pack de bières à l'entrée de la salle !	4 Un film de sport médiéval épique avec des gags : un pudding curieusement très digeste !	6 Un projet risqué, mais Brian Helgeland franchit miraculeusement tous les obstacles.	5 À part **Heathers**, jamais vu un « teen movie » aussi con et soigné !	
GHOSTS OF MARS	6 Un pur western jouissif de Monsieur Carpenter. Le bonheur !	6 Un remake barbare de **Zulu**, qui est aussi le meilleur western de Carpenter.	5 Un pur western jouissif d'Howard Hawks. John Wayne est une belle blonde !	6 La vache, ça fait du bien !		6 On sort du film, on se raconte des scènes, on sourit comme des cons. HEUREUX !	5 Une date dans l'histoire du Fantastique, comme d'hab' chez Big John.	4 Carpenter réalise une bonne bobine sur deux. Et ça l'amuse !	
HARRY POTTER	2 J'avais lu le livre, donc très peu d'intérêt.	5 Académique et euphorisant, digne d'une production Spielberg des années 80.	4 Académique, friqué, lissé, et donc parfaitement agréable.	2 Une transposition crétine et dénuée de talent.		0 2h30 et pas un seul vertige de l'enfance. Un film de fonctionnaires.		2 Triste constat : le film est identique au roman.	
MULHOLLAND DRIVE	5 Envoûtant et incompréhensible. Comme Los Angeles. Comme David Lynch. Un bonheur.					4 Un Lynch joyeusement rafistolé.		5 Un film excitant, c'est l'essentiel, non ?	
THE ONE	1 Scénario trop débile, seul le combat final est à sauver.		3 Cabrioles rigolotes, et ennui mortel à la moindre ligne de dialogue.	4 Un gâchis bruyant, certes, mais qu'est-ce que c'est fun !		4 Toutes les dix minutes, une idée folle qui fait oublier le côté sous-Matrix du film.	4 Quand Matrix fait des petits, ça débourre !	3 Jet Li a désormais son Matrix Personnel, parce qu'il le vaut bien.	
OSMOSIS JONES			4 Buddy movie + comédie familiale cradingue + film noir à message.			4 **L'Aventure intérieure** version animée, avec Bill Murray à la place de Martin Short. Drôle.	4 Une bataille dans l'estomac de Bill Murray. Idée géniale mais sous-exploitée !		
LE PETIT POUCET				1 Une baudruche sans intérêt.	0 Y'a comme un problème de casting...	1 Question : les CE2 vont-ils aimer ?		1 Le film ne sachant jamais où il va, il finit logiquement par se perdre.	
LA PLANÈTE DES SINGES	4 Le meilleur film avec des singes qui parlent de l'année. Juste avant **Driven**.	2 Film de producteur amnésique digne d'un épisode de **Stargate SG-1**.	4 Un bon film de commande.	2 Burton se remet pour réaliser un blockbuster fauché et mal fichu.	2 Presque le plus mauvais de la série.	1 À sauver : LE plan du chimpanzé rentrant dans sa cage. C'est peu.	5 Un très bon film bestial.	5 Belle leçon de choses cinématographiques et politiques.	
THE PLEDGE	4 Promesse d'un polar triste, émouvant, bouleversant. Promesse tenue.	4 Sean Penn, l'écorché vif, est devenu un sage.	4 Incalculable et quasiment irracontable. À voir... vraiment !	4 Un faux polar au service d'un vrai drame poignant.	6 Sean Penn, réalisateur au meilleur de sa forme.		6 Peut-être bien le plus beau film de l'année.	5 Un film qui prend tous les risques et un Nicholson crédible. Enthousiasmant.	
TIME AND TIDE	5 Une bombe atomique. Même choc que **The Killer** en son temps.		5 Expérimental, incompréhensible, hystérique, surexcitant. Abel Gance is back !	5 Un chef-d'œuvre à fleur de peau, accessoirement incompréhensible.	5 Virtuose.	6 On pensait Tsui Hark à l'agonie, il retourne à un cinéma de l'Absolu. Mieux qu'un film : un geste.	5 Quand Tsui Hark magnifie ses expérimentations vandammesques. La claque !	4 Même quand il raconte n'importe quoi, Tsui Hark le fait avec brio.	
VIDOCQ		0 Si vous n'avez jamais vu un film dans une louche, c'est le moment.	0 Une démo de jeu réalisée pour la Géode. Sacs à gerbe à l'entrée.	2 Une œuvre d'avant-garde indigeste, aussi courageuse que déplaisante.	0 Le nanar de l'année.	3 Depardieu monstrueux, mais le scénar le réduit en cendres, alors...	0 Pitof s'est bien fait avoir : on lui a refilé une DV en lieu d'une HD !	3 De beaux effets spéciaux ne parviennent pas à cacher de grosses ficelles.	

Franchissez la porte des étoiles...



Disque 1 :
- Version longue inédite director's cut
- Commentaires audio de Roland Emmerich et Dean Devlin
- Les coulisses du tournage (26 min.)
- Storyboards (700 dessins)
- Galerie de photos (500 photos)

Disque 2 :
- Version cinéma d'origine remasterisée HD
- Making Of (22 min.)
- Bande-annonces
- Filmographies
- Affiches

STUDIO CANAL

EN VENTE EN COFFRET COLLECTOR 2 DVD VIDEO

LE 05 DÉCEMBRE

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

SKYROCK

www.stargate-ledvd.com

« Aaaaaaaahhhhh ! Là en dessous ! Un bulletin d'abonnement ! »

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :
120 F/18,29 € au lieu de 150 F/22,86 € prix au numéro (-20 % de réduction)
Je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact
Je désire le n° de Mad Movies ou le n° d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) :
195 F/29,72 € au lieu de 275 F/41,92 € prix au numéro (-30 % de réduction)
Je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :
355 F/54,11 € au lieu de 550 F/83,84 € prix au numéro (-35 % de réduction)
Je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

Règlement à l'ordre de Mad Movies - CPF joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 190 F/28,96 €.
11 numéros : 345 F/52,59 €. 22 numéros : 645 F/98,32 €.

EDITION SPECIALE 20EME ANNIVERSAIRE

LE LOUP-GAROU DE LONDRES

Le film culte de John Landis

Bonus VHS :

- Entretien avec John Landis

Bonus DVD VIDEO :

- Commentaires des acteurs
- Les coulisses du tournage
- Bêtisier, galerie photo
- Entretien avec John Landis
- Entretien avec Rick Baker
- Gros plan sur la technique
- Storyboard comparé au film
- Livret 4 pages avec les notes de production

Méfiez-vous de la pleine lune !

Canal Jimmy

Oüi 102.2 FM

UNIVERSAL

EN VENTE EN VHS ET DVD VIDEO COLLECTOR le 5 DECEMBRE

PETER JACKSON
DE Z À A

LE CINÉMA DES « FAN-BOYS » EST EN PASSE DE REMPLACER CELUI DES « WONDER-BOYS », ET PETER JACKSON EST D'ORES ET DÉJÀ L'EMBLÈME DE CETTE RÉVOLUTION. L'HOMME QUI, AVEC LE SEIGNEUR DES ANNEAUX, EST EN TRAIN D'ÉLABORER LA PLUS AMBITIEUSE DES PRODUCTIONS, A MIS SEULEMENT DIX ANS ET SIX FILMS POUR PARVENIR À SES FINS. REVUE DE DÉTAIL DE CES ÉTAPES DÉTERMINANTES.

ALLER JUSQU'AU BOUT
BAD TASTE (1987)
(BUDGET : 150.000 DOLLARS US)

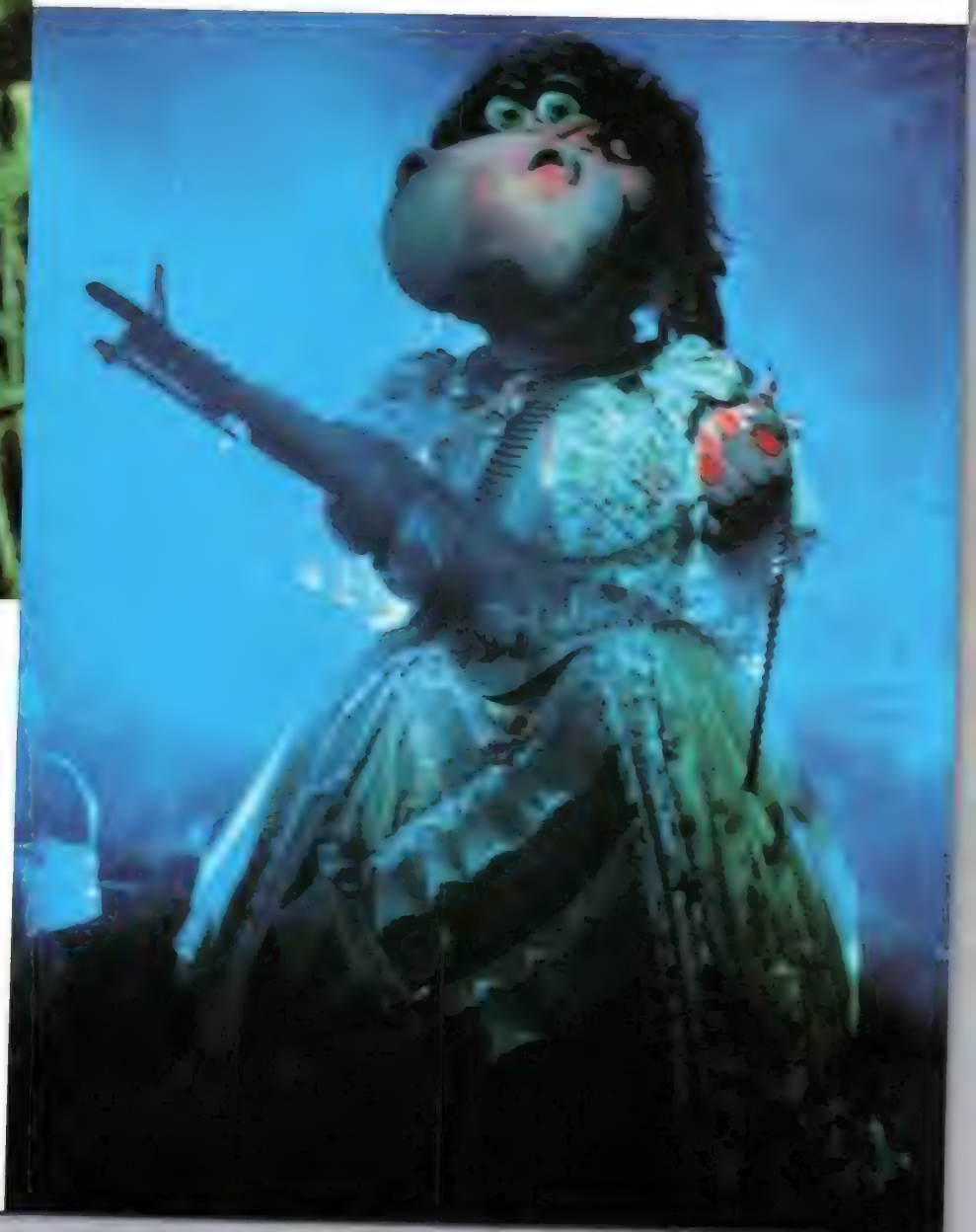
Dès ses huit ans, Jackson se lance dans la réalisation de courts-métrages en super 8. Les choses sérieuses commencent à vingt-deux ans lorsque, armé d'une Bolex 16 mm, il décide de mettre en scène un court-métrage intitulé **Rest of the Day**. Finalement, le métrage de 10 minutes deviendra l'hénaurme **Bad Taste**. Pour ce baptême du feu, Jackson adapte sa technique à ses finances : construction de rails en bois, une simple perche transformée en steadycam de fortune, caoutchouc-mousse peint en guise de masques et des allers-retours réguliers chez le boucher ! Sans le moindre complexe, le metteur en scène s'adresse même à la Commission du Film Néo-zélandais (sorte de CNC local) qui, comme on s'en doute, est moyennement impressionnée par les délires gore de cette bande d'irresponsables hirsutes, à l'exception notable de Jim Booth, président du très sérieux comité, qui se prend d'affection pour l'énergique cinéaste en herbe, et parvient à lui décrocher des fonds périphériques. La Commission du Film Néo-zélandais, un peu embarrassée, est bien obligée de l'inclure dans le programme qu'elle présente au Festival de Cannes. Peter Jackson s'est fait un nom et Jim Booth s'associe avec lui pour la création de Wingnut Films, future société productrice de la trilogie de l'Anneau. Entre-temps, Jackson a fait la connaissance de Stephen Sinclair, Tony Hiles, et à travers lui d'une certaine Frances Walsh dont il tombera amoureux. Accessoirement, ces trois personnes deviendront les coscénaristes attitrés de Peter Jackson.

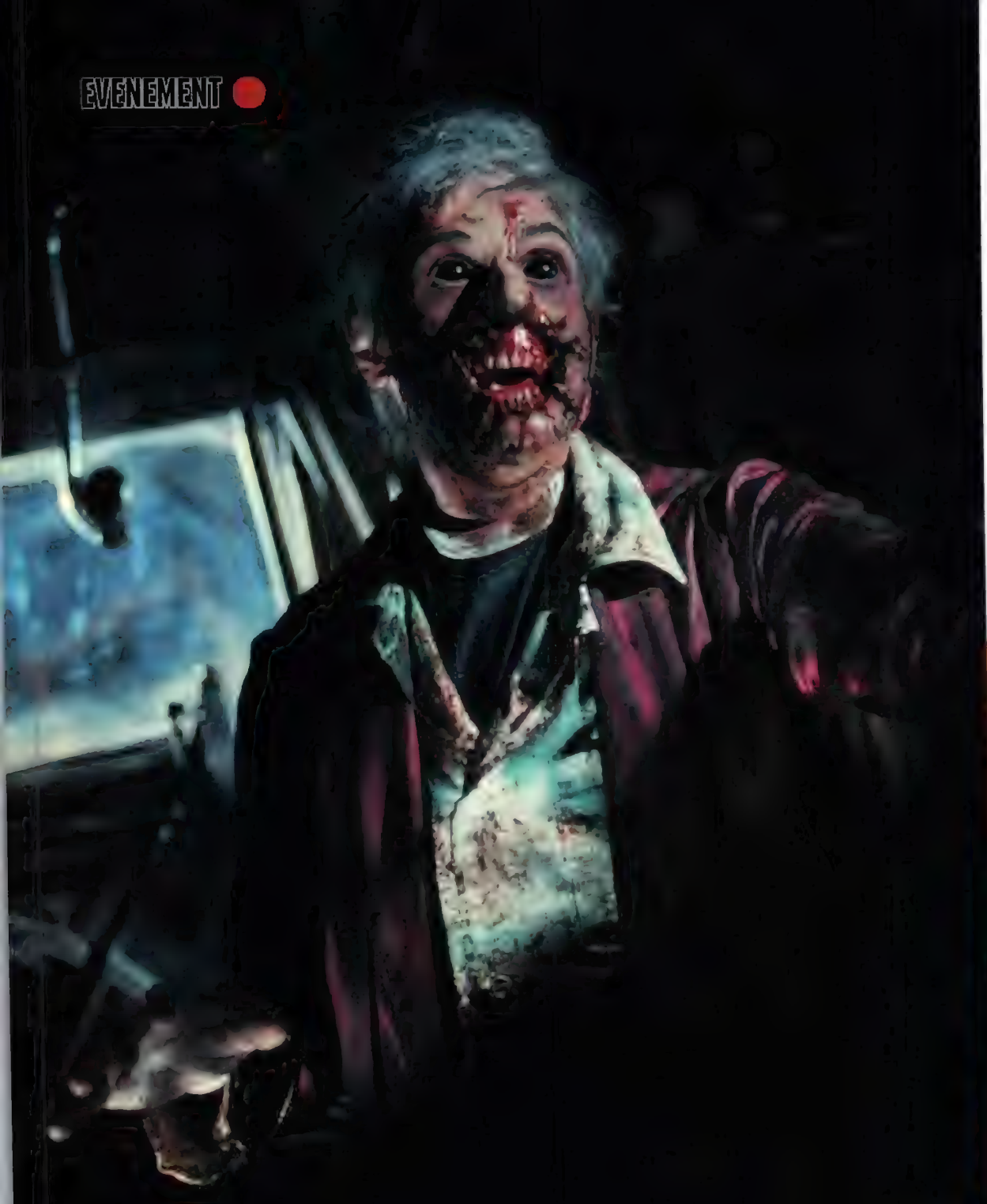
FINANCEMENT ET DÉLAIS
LES FEEBLES (1989)
(BUDGET : 450.000 DOLLARS US)

La production du second film de Jackson débute en février et le produit doit être prêt pour le Marché du Film de Milan en octobre. Délai impossible ! Six semaines d'écriture, trois semaines de préparation, douze semaines de tournage. Sans storyboard ni plan de travail bloqué, tournant dans des locaux infectés de puces et de crottes de pigeon, le réalisateur ne peut compter que sur sa propre discipline. Finis les plans improvisés à l'épaule de **Bad Taste**. Avec une quinzaine d'animateurs dans le champ et des câbles envahissants, Jackson doit apprendre à cadrer au plus près, aller à l'essentiel et composer avec des effets spéciaux contraignants. Cette expérience, que le metteur en scène qualifiera de « *cauchemardesque* », le conforte définitivement dans la nécessité d'une préparation en béton et d'un planning adapté. Mais ce qui demeure le plus parlant, c'est qu'au-delà de ses excès trash-gore, **Les Feebles** ne parle de rien d'autre que de la place de la foi et de l'innocence dans le monde terrifiant du show-biz. Un discours optimiste qui vaudra à Jackson quelques farouches défenseurs : Universal organise une projection privée où l'executive Lisa Henson, fille de Jim Henson, craque pour le film et New Line s'apprête à accueillir le prodige aux États-Unis. Après avoir fait le tour des majors hollywoodiennes et tenté en vain, par l'entremise de Mark Ordesky (futur producteur du **Seigneur des anneaux**) de monter chez New Line un **Freddy 6**, Peter Jackson retourne en Nouvelle-Zélande où les promesses de financement de **Braindead** viennent de tomber.

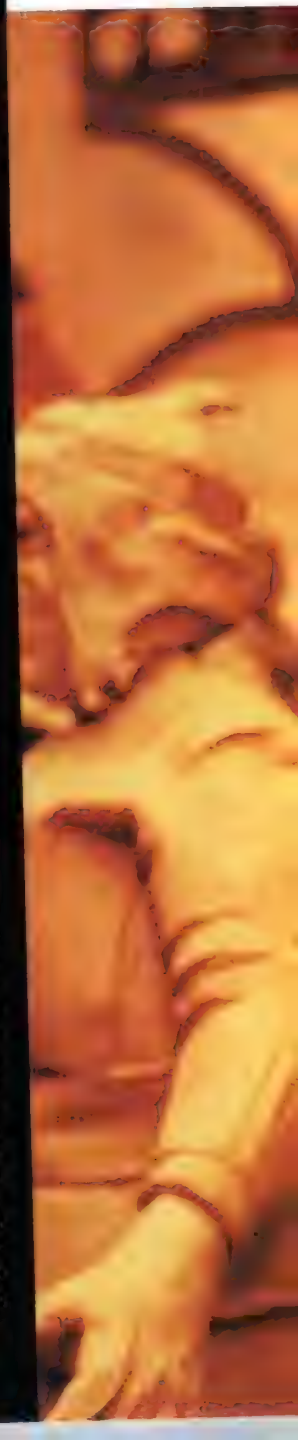
Ci-dessus :
Le réalisateur du ***Seigneur des anneaux*** *en personne, dans une mémorable composition de* ***Bad Taste****.*

Ci-dessous :
Heidi l'hippopotame sanguine des ***Feebles****.*





Ci-contre :
Le père McGruder (Stuart Devennie) kickboxer zombie de ***Brain Dead****.*



SYSTÈME D ET AMBITION
BRAINDEAD (1992)
(BUDGET : 1.800.000 DOLLARS US)

Dès 1986, l'idée de base du film (à l'inverse de **La Nuit des morts-vivants**, les héros doivent contenir les zombies dans un espace clos) va mûrir et subir le traitement empirique qui deviendra la marque du trio de scénaristes Jackson/Walsh/Sinclair. Des thèmes disparates se grefferont au fil des ans sur un pitch très simple dans une structure éclatée et néanmoins condensée qui caractérise le cinéma du réalisateur. Bénéficiant pour la première fois d'acteurs et d'une équipe de professionnels, Jackson va s'offrir le luxe d'une rigoureuse préparation et planifier six de ses douze semaines de tournage entre deux équipes de travail simultanées (dites celle « de la cuisine » et celle « du hall ») qu'il supervisera lui-même, travail de schizophrène qui préfigure les sept équipes simultanées du **Seigneur des anneaux**. Précisément storyboardée, la grande séquence finale lui permettra également de pousser sa technicité narrative à bout (le héros dans le hall, un intestin au grenier, et une zombie dans la cuisine interagissent par l'entremise d'un fil électrique, dans un exercice de découpage stupéfiant) et l'équipe de Jackson mettra un soin tout particulier à élaborer des séquences inimaginables sur un budget aussi réduit, poussant le système D dans ses derniers retranchements (perspective forcée, travail des maquettes, image par image…). Mais du haut de son tout petit budget, le film atteint pourtant les limites d'un financement néo-zélandais, et par conséquent les limites d'une totale liberté d'action (dans la mesure où la Commission du Film offre une paix royale au tublion). S'il a toute latitude pour concrétiser le film le plus gore de tous les temps, et afficher ainsi ses ambitions prosaïques, Jackson sait que son projet suivant nécessitera des compromissions. Il réfléchit donc aux alternatives possibles.

PROCESSUS CRÉATIF ET SÉDUCTION
CRÉATURES CÉLESTES (1992)
(BUDGET : 5.000.000 DOLLARS US)

L'affaire des adolescentes criminelles Parker/Hulme va être l'occasion pour le couple scénariste Jackson-Walsh de travailler sur une structure déjà existante (la réalité historique) et déjà adaptée (roman, pièce), de contrer des projets concurrents (au moins cinq tentatives cette même décennie), mais également d'entamer un véritable travail de détectives, à coups de recherches, d'entretiens avec les acteurs et témoins du drame, et de laisser progressivement les éléments en place dicter d'eux-mêmes l'approche narrative la plus judicieuse (processus global qui s'imposera à nouveau sur **Le Seigneur des anneaux**). La démarche fut tellement appuyée que même les mouvements de caméra furent annotés sur le script. L'auteur de **Bad Taste** va s'investir très personnellement dans les rêveries des adolescentes, faisant fructifier son passé de rôliste (scènes du château), son amour des ambiances fantasy (danses et jeux de lumières sublimes en forêts ou jardins) et parvenir, sur la base d'un budget pourtant plus qu'étroit, à monter sa structure d'effets spéciaux visuels, WETA Digital (le script fut pensé dans l'idée même de créer une telle structure).

Ci-dessous :
Pauline Yvonne Rieper (Melanie Lynskey), et les personnages très fantasy des rêveries adolescentes de ***Créatures célestes****.*

S'INSCRIRE DANS L'HISTOIRE
FORGOTTEN SILVER (1995)
(BUDGET : 620.000 DOLLARS US)

Au-delà du scandale que provoqua ce « docu-menteur », (et qui accentua paradoxalement, pour Jackson, son statut de M. Cinéma néo-zélandais) **Forgotten Silver** demeure comme une véritable pièce à conviction du raisonnement intime du cinéaste. Jackson n'a pas inventé le cinéma mais il aurait bien aimé. Et à la manière de ce Colin McKenzie de fiction, il se verrait bien marquer l'histoire de son pays en intégrant le panthéon des artistes révolutionnaires et précurseurs. Des débuts balbutiants dans l'arrière-cour familiale (**Bad Taste**) à l'élaboration d'un péplum aux proportions inimaginables (un **Seigneur des anneaux** qui n'est pas encore à l'ordre du jour), le parcours de McKenzie révèle les craintes et espoirs de Jackson. Tous les genres abordés par McKenzie sont ceux de Jackson lui-même (slapstick, action-kung-fu, violence et épopée), et même WETA Digital se servira de ses faux films pour tester sa puissance d'action et de « discrétion » (plans de foule en interaction, décors virtuels). Ainsi, le succès du canular devant un public de quelques millions de téléspectateurs ne pouvait que stimuler au plus haut point la Jackson-team et lui confirmer qu'elle était sur la bonne voie… Qui plus est, produite par TVNZ sans espoir de bénéfices, l'œuvre s'avéra au bout du compte extrêmement rentable !

Ci-contre : Colin McQuenzie (Thomas Robins), le Peter Jackson à peine fantasmé de ***Forgotten Silver****.*

HOLLYWOOD À LA MAISON

FANTÔMES CONTRE FANTÔMES (1996)

(BUDGET : 30.000.000 DOLLARS US)

Rédigé sur un canevas que Jackson et Walsh imaginent adapté à la série ***Les Contes de la crypte***, le traitement de **Fantômes contre fantômes** est envoyé à Bob Zemeckis qui, en retour, leur demande un développement pour un long-métrage. Protégé par Zemeckis, qui sert d'agent de liaison avec le studio Universal, Jackson en profite pour imposer ses vues. Il tourne dans sa ville natale, fait porter la charge complexe des effets par son studio WETA (dont il agrandit au passage la structure) et enfin bénéficie d'une carte blanche tout en s'engageant à rendre un film PG-13, bref à faire un film entièrement hollywoodien chez lui (**Fantômes contre fantômes** aurait coûté plus du double aux USA) ! La notoriété de **Créatures célestes** va lui assurer la participation de quelques noms américains prestigieux (Michael J. Fox et Danny Elfman en tête) et le confort budgétaire lui permettre une durée exceptionnelle de tournage sur six mois. Malgré son silence radio sur le sujet, Jackson pense déjà très fort au **Seigneur des anneaux** (l'enseigne du Poney Fringant sera reconstruite dans la rue qu'il empruntait lors de l'écriture de **Fantômes contre fantômes**). Aussi ne faut-il pas s'étonner que La Mort, effet spécial ultracomplexe, évoque à ce point un cavalier noir. Pour ce qui est de la production, **Fantômes contre fantômes** est un pur modèle d'efficacité et d'ambition artistique, et c'est au niveau marketing que l'édifice va s'écrouler. La MPAA le classe NC-17 pour violence, le studio décale la date prévue (Halloween) et sort le film le jour d'ouverture des jeux olympiques d'Atlanta. Cette expérience fera comprendre à Jackson qu'il doit apprendre à maîtriser cet aspect, puis il ira consolider sa carrure de cinéaste à blockbuster en signant chez Universal pour le remake de **King Kong** (annulé pour cause de projets similaires tels **Godzilla** et **Mon ami Joe**). Les éléments sont définitivement en place, et Jackson s'apprête dès lors à jouer une carte aussi folle que mûrement préparée...

Ci-dessus :
La mort de ***Fantômes contre fantômes****, un Nazgul en puissance* *(voir page suivante).*

RÉGNER
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX (2001-2002-2003)

BUDGET (ESTIMATION) : 300.000.000 DOLLARS US

Il y a dix ans de cela, une production telle que celle-ci était tout simplement inconcevable. Aussi, la vitesse avec laquelle s'est monté ce pari impossible aurait pu prêter à la suspicion. Jackson y a investi toute l'expérience accumulée sur ces précédents projets. Écriture d'un script suffisamment éloquent pour convaincre Saul Zaentz (détenteur des droits d'adaptation), et court-circuitant ainsi le projet de Lawrence Kasdan approuvé par Christopher Tolkien en personne. À l'aide de tests numériques conçus à WETA, les pontes de New Line, séduits, donnèrent le feu vert pour une trilogie, en lieu et place des deux films envisagés. Repérages intensifs qui imposent les terres cinématographiquement vierges de Nouvelle-Zélande comme seuls décors envisageables. Plan de bataille dûment préparé afin de tourner dans la continuité une saga de près de 8 heures. Délégation de pouvoir aux personnes de confiance (Barry Osborne, Rick Porras, Mark Ordesky…) jusqu'à un marketing extrêmement prudent qui tente d'éviter l'excès de battage médiatique. Pour toutes ces raisons, l'ensemble de la profession s'incline aujourd'hui devant la maîtrise logistique et politique de ce Nnéo-zélandais « sorti de nulle part ».

Mais c'est oublier que le choc véritable viendra sans doute des films eux-mêmes. Ce que **Fantômes contre fantômes** avait laissé entendre des capacités narratives de son auteur pourrait prendre avec **Le Seigneur des anneaux** une ampleur déterminante. Car en définitive, le pari le plus risqué, le plus audacieux de Peter Jackson demeure d'abord et avant tout artistique. Nous vous annoncions, il y a plus de deux ans, que quelque chose de gigantesque se préparait dans l'univers du cinéma fantastique, et du cinéma tout court. À quelques jours de l'échéance, tous les éléments tendent à le confirmer.

Rendez-vous donc au prochain numéro pour un verdict à la hauteur de l'événement.

Rafik DJOUMI

« En définitive, faire des films dépend de ce que vous êtes prêt à y mettre ce qui a demandé un énorme effort et j'ai dépensé 17.000 dollars durement gagnés cette somme, sacrifier ce temps et cette énergie, et faire un film. Et si vous les gens. Le cinéma est perpétuellement à la recherche de nouveaux talents, en avoir jamais fait auparavant. Tout le monde a débuté un jour. Et si votre film un Sam Raimi ou un Joe Dante, va se dire « Hé ! Ce type est un bon ! » allez-y, n'abandonnez pas. Ça finira par payer. »

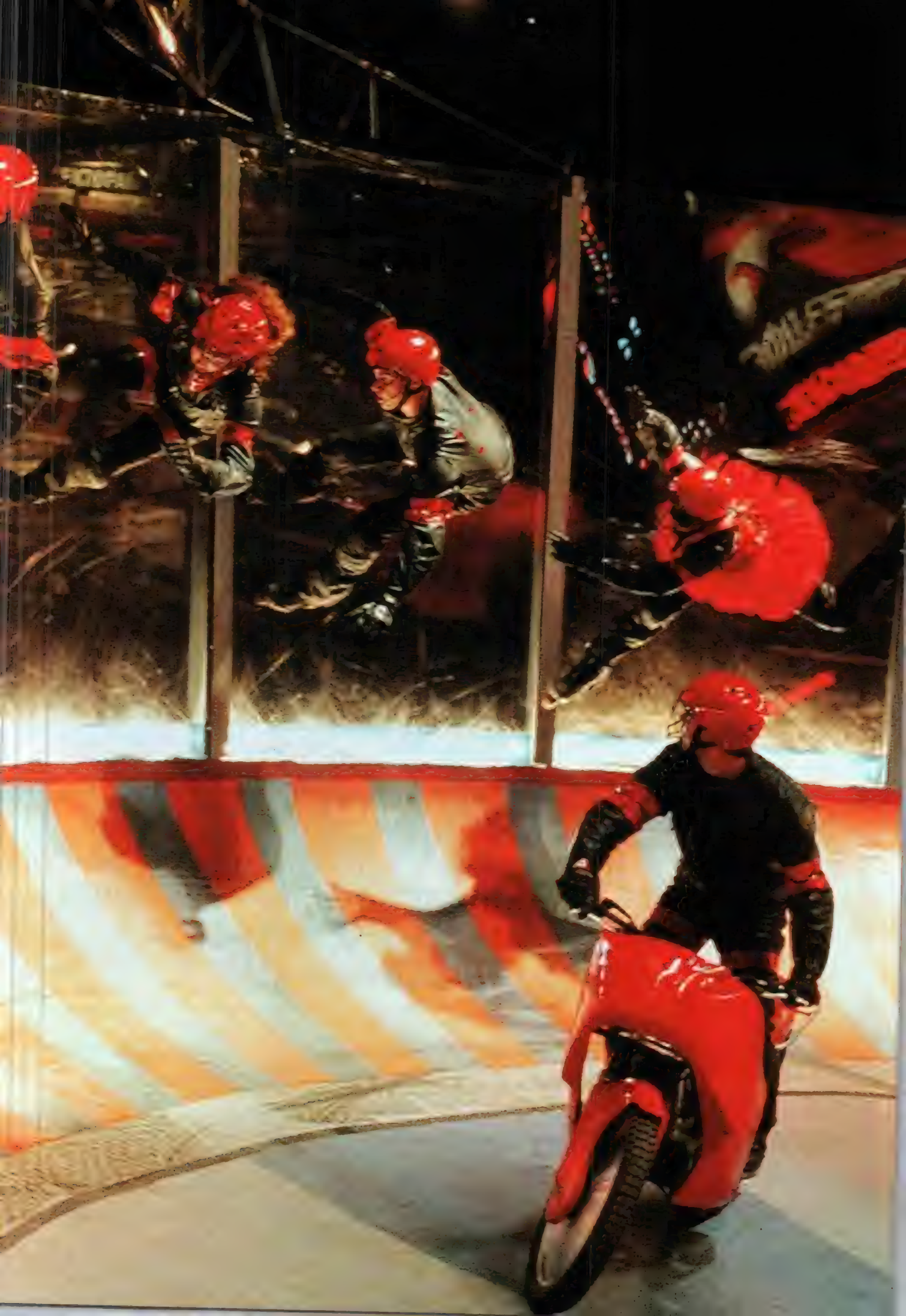
personnellement, voire financièrement. J'ai fait ***Bad Taste*** *sur quatre ans,*
sur un job que je détestais. N'importe qui peut le faire. N'importe qui peut dépenser
croyez suffisamment en vous, vous ferez inévitablement un film qui impressionnera
de jeunes réalisateurs. Et il n'est pas du tout impossible de faire un film sans
atteint un certain niveau de qualité, alors un type à Los Angeles va le voir,
et il vous appellera personnellement. Vous ne savez pas ce qu'il adviendra alors

Peter Jackson

ROLLERBALL
DE JOHN MCTIERNAN

LES ROIS DE L'ARÈNE

ATTENDU DEPUIS MAINTENANT PLUS D'UN AN, LE **ROLLERBALL** DE JOHN MCTIERNAN SERA SUR LES ÉCRANS AU DÉBUT DE L'ANNÉE PROCHAINE. MALGRÉ DE MULTIPLES REBONDISSEMENTS LORS DE SA POST-PRODUCTION, **ROLLERBALL** RESTE UN ÉVÉNEMENT PUISQU'IL S'AGIT DE LA NOUVELLE ŒUVRE D'UN DES RÉALISATEURS FORMELS LES PLUS INCROYABLEMENT DOUÉS DE SA GÉNÉRATION.



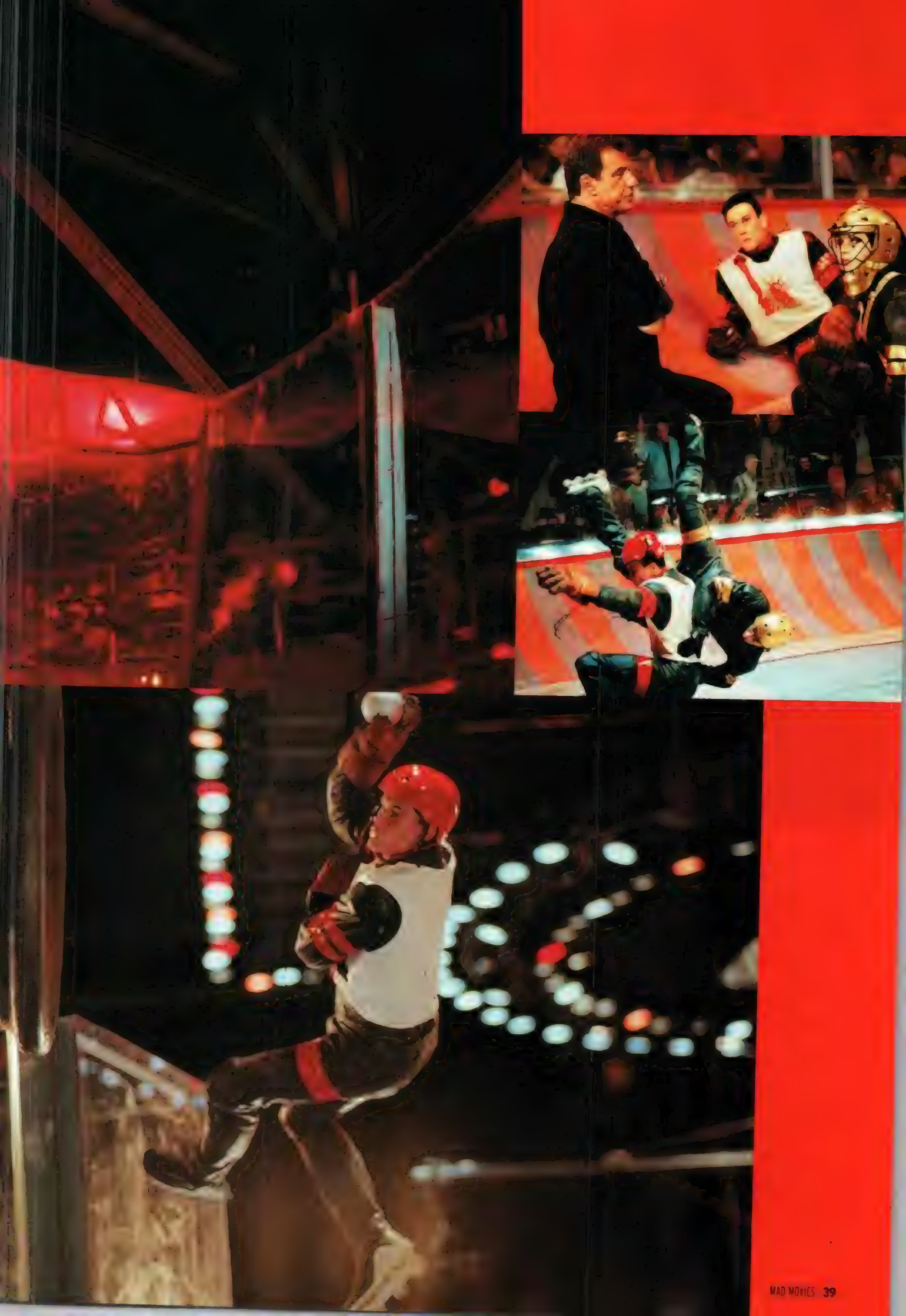
Nul n'est prophète en son pays : le cas John McTiernan valide bien cette expression. Il suffit de voir le dédain critique avec lequel la presse cinéma américaine traite l'artiste. Il arrive même souvent que son nom ne soit pas associé à ses propres œuvres, quasiment toutes torpillées lors de leur sortie, mais devenues depuis des classiques populaires. L'homme qui, avec **Piège de cristal**, a inventé un pitch déclinable à l'infini (et largement surexploité au cours des années 90) ne serait donc qu'un simple faiseur certainement pas responsable de **Predator, Piège de cristal, À la poursuite d'Octobre Rouge** ou encore **Une journée en enfer** ? Ben voyons ! La situation serait sans grande importance si cette image faussée ne se répercutait sur la fabrication même de ses films. On se souvient du remontage effectué quasiment en toute impunité par Michael Crichton sur **Le 13ème guerrier**. D'une saga épique d'environ deux heures trente, le film devint un actioner surdoué amputé de près d'une heure. Il est fort probable que l'on puisse voir un jour la fameuse version que le cinéaste avait en tête tout au long du tournage. En DVD par exemple. Ou bien même, rêvons un peu, en salles. Après tout, **La Porte du paradis** de Michael Cimino a bien pu recouvrer son final cut après tant d'années passées au purgatoire des films maudits. En attendant, **Le 13ème guerrier** conserve de superbes restes, malgré ce qu'en pense bien évidemment la critique lors de sa sortie. Car après le massacre effectué par Michael Crichton, le coup de grâce est conjointement porté par la presse (qui déteste le film) et le public (qui ne se déplace pas). Après une expérience aussi traumatisante, McT panse ses plaies avec l'heureuse aventure de **Thomas Crown**, production MGM et remake du film de Norman Jewison. Adios les split-screens mal cadrés et la romance molle sur fond de Michel Legrand. N'allons pas jusqu'à prétendre que Steve McQueen se fait éclipser par Pierce Brosnan, mais signalons tout de même que ce dernier offre ici sa meilleure prestation filmique. Surtout que le cinéaste le filme sournoisement, jouant avec délectation sur son image suave d'agent secret au service de sa majesté. L'essai est concluant, le film marche plutôt bien au box-office et, miracle, la presse s'amuse à ce caper-movie/1 sans pourtant en débusquer le sous-texte particulièrement acide. Fort de cet exploit, la major décide alors de placer un nouveau remake dans les pattes de son poulain : **Rollerball**, un film autrefois réalisé par… Norman Jewison.

JEWISON, MCTIERNAN, DEUXIÈME !

Aussi dingue que cela puisse paraître, **Rollerball** bénéficie d'une aura autrement plus prestigieuse que celle de **L'Affaire Thomas Crown**. C'est donc une levée de boucliers qui attend McTiernan lorsqu'il accepte à nouveau de revisiter une œuvre de Jewison. Un peu partout sur le web et dans la presse spécialisée, on entend qu'il s'agit d'un remake « *à ne pas faire* ». Il faut dire aussi que l'optique du cinéaste ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu : il désire offrir au spectateur une antithèse du film d'origine. En effet, le **Rollerball** de 1975 s'est toujours positionné avant tout comme une parabole sociale évoquant la lutte des classes, qui se matérialisait dans l'arène d'un jeu populaire, mais jamais comme un véritable film d'action barbare, étiquette sur laquelle il continue pourtant d'être vendu. Pour schématiser méchamment, on attend donc des athlètes du Rollerball qu'ils se déchirent littéralement la gueule en prime time et l'on assiste en fait à leurs paisibles discussions en chandail près d'un feu de cheminée ! La frustration n'est pas loin. « *Après tout, je suis un gros bourrin* » scande McTiernan lors de la conférence de presse cannoise qui précède le tournage de sa propre version. Entendez donc par là que le cinéaste compte bien imprimer sur pellicule les fantasmes de bastonnades homériques autrefois sous-entendues par Jewison. Serait-il lui-même le premier frustré par l'étrange statut infondé du **Rollerball** original ? Difficile de répondre, même si sa réponse est loin d'être évasive : « *J'aime beaucoup le travail de Norman. Je trouve qu'il a toujours fait des films honnêtes. Je suis donc forcément attiré par eux* ». CQFD ! Dans cette logique, McTiernan fait revoir les premières versions du script qui transposaient l'action 400 ans dans le futur, suggérant ainsi que dans un avenir lointain, l'homme serait un loup pour l'homme. « *Comme si c'était de la science-fiction !* » lance le réalisateur.

Les révisions orchestrées par les scénaristes John Pogue (**US Marshals**) et Larry Ferguson (**À la poursuite d'Octobre Rouge**) sur le script de David Wilson (**Supernova**) ramènent donc l'intrigue en 2005. Jonathan Cross (Chris Klein) est un athlète confirmé qui ne parvient pas à se faire engager dans l'équipe de hockey de San Francisco. Son ami Marcus Ridley (LL Cool J) l'invite alors à le rejoindre au Kazakhstan pour faire partie des Hawks, une équipe de Rollerball. Il s'agit d'un nouveau jeu ultra-violent qui fait fureur aux quatre coins du globe. Il n'y a qu'une seule règle qui prime : rester en vie. Sur place, et après quelques exploits défiant les lois de la gravité, Jonathan devient une idole dont la popularité ne cesse de grandir auprès des nombreux amateurs. L'argent

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas:
Le Rollerball version 2001, un jeu populaire, barbare et coloré /
*John McTiernan, Chris Klein et Rebecca Romijn-Stamos sur le plateau / Tournage d'une poursuite dans les rues de San Francisco par le réalisateur d'**Une journée en enfer** / Jonathan Cross (Chris Klein) s'apprête à marquer un but dans une posture qui défie l'apesanteur.*



Aurora (Rebecca Romijn-Stamos), une combattante du Rollerball aussi belle que mystérieuse et dangereuse.

coule à flot, la vie est belle et il entame même une liaison avec sa partenaire de jeu, la très secrète Aurora (Rebecca Romjin-Stamos). Pourtant, quelque chose ne tourne pas rond. Petrovich (Jean Reno), le propriétaire de l'équipe des Hawks, semble ne pas jouer franc jeu. D'après Aurora, il serait responsable de la mort de plusieurs membres de l'équipe des Hawks avec pour plan de s'enrichir via des paris illégaux. Découvrant une conspiration liée aux multiples corporations qui dirigent le monde, Jonathan décide de réunir ses équipiers afin de dévoiler au public la corruption qui gangrène le milieu.

LES PROJECTIONS-TESTS SUR LA SELLETTE

Au moment de la préproduction du remake, la MGM compte faire de **Rollerball** son fer de lance pour l'été 2001. La sortie est donc fixée pour le 17 août de la même année et le tournage se déroule sur plusieurs mois au Canada avec les problèmes « ordinaires » engendrés par une superproduction de 80 millions de dollars, même si l'on note un incendie, heureusement sans conséquences, qui ravage un immeuble dans lequel se tourne le film. Il s'agit alors pour John McTiernan de livrer une version classée R, c'est-à-dire bien violente, du film. Les véritables premiers sifflements contre son **Rollerball** vont cependant apparaître en même temps que la diffusion du teaser du film, au début de cette année. Internet oblige, tout le monde est amené à donner son avis et les réactions sont plutôt mauvaises. Certains internautes sont même persuadés d'avoir découvert une purge du niveau de **Battlefield Earth**. De la pure spéculation, puisque cette première bande-annonce reste on ne peut plus évasive, se limitant à quelques pirouettes bien senties et à une boule d'acier menaçante filant tout droit vers le spectateur. Dans le souci de bien faire, McT décide alors, en accord avec le studio, d'organiser une gigantesque projection-test à New York dès que le montage du film est terminé. Outre l'échantillon représentatif du public habituel dans ce genre de ce séance, il y invite les responsables des principaux sites Internet de cinéma aux États-Unis, afin de recueillir leurs avis éclairés. Nous sommes en mai 2001. À nouveau, les réactions sont négatives. On reproche le plus souvent au film un montage épileptique et incompréhensible. Il faut aussi savoir que McTiernan, de son propre aveu, a décidé avec **Rollerball** de faire un film « vidéo-clip » ultime, en battant ainsi le record de plans montés à l'écran. Quelque chose comme 11.000 cuts, soit cinq fois plus que du Michael Bay, le tout pour un résultat qui n'excède alors pas l'heure cinquante ! Du matraquage visuel intensif qui tend à faire croire que sous cette forme, **Rollerball** devait ressembler à une version méga-énervée de **L'Enfer du dimanche** d'Oliver Stone, un autre film de gladiateurs déguisé. On pourrait ne pas reconnaître la marque du cinéaste dans cette démarche, si ce n'est que cet étrange credo confirme la constante expérimentation formelle qui caractérise son œuvre de part en part. Parmi les autres points prétendument litigieux, ces spectateurs dénoncent une séquence érotique froidement mécanique dont l'orgasme est brutalement interrompu par le gros plan d'un joueur se faisant matraquer le visage lors d'un

L'arène du Rollerball revue par John McTiernan et le chef décorateur Norman ***Bandits bandits*** *Garwood.*

match particulièrement corsé. Un raccord-séquence audacieux qui laisse sous-entendre l'orientation thématique de John McTiernan. Ou quand sexe et violence font bon ménage…

McT REVOIT SA COPIE

Quoi qu'il en soit, la réponse du studio à ce rejet ne se fait pas attendre. Le 2 juillet dernier, Robert Levin, chef de distribution et marketing chez MGM, annonce officiellement que la sortie de **Rollerball** est repoussée au premier trimestre 2002 « *afin de bien faire les choses* ». Les rumeurs vont alors bon train : le film serait remonté dans le dos de McTiernan, raccourci de vingt-cinq minutes, expurgé de toute violence et de ses allusions au contexte asiatique (rappelons que la majeure partie du film se déroule en Asie centrale). Il semble pourtant que la malédiction ayant frappé **Le 13ème guerrier** ne soit pas de rigueur ici. En effet, plusieurs séquences auraient été retournées par John McTiernan lui-même afin de sensiblement orienter le film vers une autre direction, tout en permettant au réalisateur de garder un certain contrôle sur son œuvre. On ne connaît pas vraiment la teneur de ces nouvelles scènes, mais lorsque la MGM a fait parvenir un communiqué pour annoncer la nouvelle date de sortie prévue (le 8 février 2002 aux États-Unis), elle en a profité pour préciser que **Rollerball** serait maintenant classé PG-13. La situation n'est pas nouvelle pour McT si l'on se souvient des re-shoots effectués sur **Une Journée en enfer** ou encore de sa participation officieuse au climax d'**Un Ange gardien pour Tess** (véridique !) de Hugh Wilson. La première intention du cinéaste était de faire un film politique. Quelle sera sa nouvelle démarche ? Un film pour les kids, comme le laisse entendre la nouvelle classification ? Un actioner destroy, mais calmé dans ses débordements graphiques ? Une œuvre opérant un complet revirement thématique par rapport au montage original ? Cette dernière option ne serait pas impossible, puisque même Norman Jewison a condamné la première version de John McTiernan : « *Je refuse d'avoir un quelconque lien avec ce film qui glorifie la violence que j'utilisais de mon temps pour souligner la putasserie des corporations multinationales* ». Petite précision tout de même : le metteur en scène n'a pas vu le remake de son film ! Et franchement, on ne peut pas savoir quel look aura le **Rollerball** remanié de McTiernan avant sa sortie en salles le 20 février prochain. On attend un film à la fois brutal et raffiné, intelligent et complètement décomplexé face à l'action, à l'image de toute la filmographie du cinéaste. La seule option artistique qui fait véritablement peur reste le choix du bessonien Éric Serra à la musique, un compositeur très apprécié aux États-Unis mais bien moins considéré par les cinéphiles cocardiers. Que voulez-vous, nul n'est prophète en son pays…

Stéphane MOÏSSAKIS

1/ Film de cambrioleur dont l'image archétypale se résume au voleur s'échappant par les toits, moulé dans une superbe combinaison noire.

MONSTRES & CIE
DE PETE DOCTER

BOUH, FAIS MOI PEUR !

UN SENS DU DÉLIRE CARTOONESQUE TRÈS PRONONCÉ, UNE NARRATION RYTHMÉE ET DIABOLIQUEMENT PRÉCISE, ET LES DERNIÈRES MERVEILLES DE LA TECHNOLOGIE AU SERVICE DE L'« ENTERTAINMENT » PUR ET DUR. APRÈS LE TRIOMPHE DE 1001 PATTES ET DES TOY STORY, LA RECETTE MAGIQUE DES PETITS GÉNIES DE CHEZ PIXAR A ENCORE FRAPPÉ. PRÉPAREZ-VOUS À L'INVASION DES BESTIOLES DE MONSTRES & CIE.

Sullivan effrayé par la bien nommée Bouh.

Combien de temps encore le studio Pixar pourra-t-il s'en remettre à son exceptionnelle politique d'insouciance ? La petite structure, développée conjointement par Lucasfilm et Steve Jobs, le papa d'Apple, a récemment changé de locaux mais demeure à Emeryville, en Californie, à 600 bornes d'Hollywood. Entièrement pensées par le maître d'œuvre John Lasseter, sur les modèles conjoints du ranch Skywalker de George Lucas et du studio Ghibli de Miyazaki, les nouvelles pénates de Pixar se veulent un havre de créativité et d'amusement. Le big boss, en chemise hawaïenne de rigueur, se fera un plaisir de vous faire visiter son gigantesque hall surplombé d'une verrière, sa cafétéria luxueuse, sa salle de baby foot, ses mini-golf, sa magnifique collection de jouets. Peut-être même aurez-vous droit à une course de trottinettes entre programmeurs, ou encore au concours hebdomadaire d'avions en papier que l'on s'envoie sous le dôme principal du bâtiment. Et si vous bénéficiez des faveurs de votre hôte, vous irez certainement boire un jus de papaye dans la Love Lounge, cette petite pièce à la déco disco, par laquelle on accède à quatre pattes, et où se tiennent quelques-uns des brainstormings. Ça se passe comme ça chez Pixar, et il n'y

Ci-dessus, de haut en bas : Sullivan et Mike, un duo digne de Woody et Buzz l'éclair / Celia, la réceptionniste de Monsters Inc. Mike n'est pas insensible à ses charmes…

a pas de raison pour que cela change tant que les méthodes instituées par Lasseter se révéleront aussi payantes.
À force de s'être vu comparé à Chuck Jones ou à Tex Avery, Lasseter a décidé de ressusciter l'ambiance de collégiens hyperactifs qui ont fait les belles heures des départements animation de la Warner et de la MGM dans les années 40/50, persuadé qu'au bout du compte, un animateur qui s'amuse est une valeur sûre dans l'industrie de « l'entertainment ». Andrew Stanton, bras droit du big boss et coréalisateur de **1001 Pattes**, nous l'avouait lui-même : *« L'ambiance de Pixar est bien plus potache et infantile que studieuse. Je dois vous avouer que, dès le matin, je m'empresse d'avaler mon café pour être au plus tôt au bureau, tellement je sais d'avance que je vais y passer l'essentiel de la journée à rire. C'est une situation rare dans ce métier, et personnellement, je la chéris »*. Et Stanton n'est certainement pas le seul à avoir finalement mêlé étroitement sa vie familiale et professionnelle, tant les heures supplémentaires sont ici légion. Les animateurs se font régulièrement livrer les menus luxueux du Hidden City Cafe et les spectateurs les plus perspicaces auront remarqué que chaque générique de film Pixar donne la liste des prénoms de bébés nés durant la production. Certes, les employés de Pixar se marrent bien, mais ils bossent finalement plus que ceux de studios concurrents, et le résultat est à l'écran. Mais combien de temps avant que les nécessités du business ne ramènent cette relative insouciance à de plus triviales réalités ? Car la formule Lasseter s'est avérée à ce point payante que la responsabilité qui incombe à son studio est aujourd'hui écrasante. Les recettes détonantes de **1001 Pattes**, et surtout celles, foudroyantes, de l'inattendu **Toy Story 2**, ont définitivement épelé le nom de Pixar auprès des analystes boursicoteurs, et même convaincu Lucas de caser sa bande-annonce de **Star Wars Épisode 2** en première partie du petit dernier, **Monstres & Cie**. Et ceci, sans évoquer les treize Oscar, le Golden Globe et le Grammy Award qui auront rythmé l'évolution du studio, de la structure quasi-expérimentale spécialisée dans le court-métrage cartoonesque à la fabrique de blockbusters imparables.
Quant au studio Disney, distributeur de ces petites bombes, il doit bénir chaque jour la collaboration qu'il a eu la bonne idée de développer avec les six-cent agitateurs d'Emeryville. En contrebalançant les recettes de plus en plus anonymes des produits maison, les films Pixar perpétuent heureusement la présence de Disney sur les marchés ciné-télé-vidéo, produits dérivés et parcs à thèmes. Donc, par la force des choses, l'organisation du travail selon Lasseter finit par faire l'objet de toutes les attentions, pour le pire ou le meilleur, comme si une formule secrète pouvait y être débusquée. Ceci est d'autant plus flagrant que le très médiatique personnage met régulièrement en avant ses plus proches collaborateurs, quand il ne leur cède pas une portion de la paternité des œuvres (voir Andrew Stanton et **1001 Pattes**), là où notre bon Tonton Disney enterrait ses artistes les plus brillants dans les cachots des génériques (Arthur Babbit notamment).

LA CITÉ DE LA PEUR

Si l'on peut difficilement parler d'une « recette Pixar », il nous faut tout de même constater certaines constantes. Ainsi, **Monstres & Cie**, dont les prémices remontent à 1996 (soit deux ans avant le début du développement) répond aux critères de pitch dont la maison s'est fait une spécialité : *« Une des règles que nous appliquons à Pixar consiste à s'emparer d'un thème auquel tous les publics sont familiers parce qu'ils l'ont vécu dans leur enfance. »* explique Lasseter. *« Les jouets prennent vie lorsque nous avons le dos tourné. Les monstres se cachent sous nos lits et dans nos placards. Le public répond instantanément au sujet, en toute familiarité. Et c'est là que nous retournons la situation pour le surprendre et l'emmener là où il ne s'attendait pas forcément à aller. »*
En l'occurrence, les monstres chimériques ont une bonne raison d'occuper le placard, puisque faire peur aux enfants est leur tâche quotidienne, et la seule méthode connue pour récupérer l'énergie principale qui alimente la ville de Monstropolis : les cris de terreur. Employé chez Monstres & Cie, la principale usine de retraitement de cris, Jacques Sullivent (voix V.O de John Goodman) est l'employé le plus rentable, une énorme masse de poils bleus particulièrement rodée dans l'art de se glisser sous les lits. Son ami et collègue Robert Razowski (voix V.O de Billy Crystal) n'a pas vraiment le physique pour atteindre l'efficacité de Sulli, mais il s'emploie au moins à une certaine loyauté envers son collègue, tandis que la compagnie prépare activement une machine à faire peur dont les résultats restent encore à prouver. Seule petite gêne pour le duo, les sarcasmes persistants de Leon Bogue (voix V.O de Steve Buscemi), un lézard aux pouvoirs de caméléon, n°2 des terreurs de Monstres & Cie, et prêt à toutes les bassesses pour prendre la place de Sulli. La règle d'or de Monstres & Cie tient en quelques mots : ne jamais faire rentrer d'enfants au pays des monstres. Car ces petites créatures

humaines ont la réputation de transporter des paquets de germes absolument mortels, ce qui occasionne chez ces monstres-ouvriers une phobie assez cocasse des enfants qu'ils sont censés effrayer. Comme on s'en doute, la catastrophe va se produire du côté du brave Sulli, lorsqu'une petite fille de quatre ans va emprunter sa porte intradimensionnelle et se retrouver projetée en plein Monstropolis, causant une panique mémorable chez les monstres. Surnommée très à propos Bouh par un Sulli manifestement séduit, la petite gamine va se retrouver l'enjeu d'affrontements entre Sulli et Leon.

DREAM TEAM

Surnommé à l'origine **Hidden City** pour tromper les mouchards (en référence au Hidden City Café cité plus haut), **Monstres & Cie** est le petit bébé de Pete Docter, co-scénariste régulier des productions Pixar, mais surtout cartoonist émérite dont le style très années 60 (type Hannah-Barbera) a contaminé bon nombre de personnages de l'univers de Lasseter (le dino de **Toy Story** en est un exemple flagrant). Son « pitch » idéal fut confié un temps au storyboarder de **1001 Pattes**, Jeff Pidgeon, avant qu'Andrew Stanton ne lui apporte quelques améliorations. Si Lasseter a bien évidemment suivi de près les quatre années de développement, son investissement sur **1001 Pattes** et **Toy Story 2** l'a forcé à confier les rênes du projet au jeune animateur. Il fut épaulé à la réalisation par David Silverman, ex-producteur des ***Simpson*** ayant fait un crochet intéressant chez DreamWorks (**La Route d'El Dorado**), et rejoint ensuite par le monteur-maison Lee Unkrich. Ce système de co-réalisation a été mis en place par Lasseter lui-même après que ce dernier ait découvert, à ses dépens, qu'il était tout bonnement impossible de gérer l'organisation créative d'une telle production. Les conflits d'egos n'étant pas légion au sein de l'empire Lasseter, Pete Docter put s'en remettre à l'ingéniosité de ses co-réalisateurs (et le sens du rythme d'Unkrich en particulier) tout en imprimant clairement sa patte au projet (voir, à ce titre, un générique à la Saul Bass typiquement 60's).
Paraphrasant le duo Tom Hanks-Tim Allen des **Toy Story**, l'association John Goodman-Billy Crystal fut, comme à l'accoutumée, enregistrée au préalable, les acteurs étant filmés pour servir de charte faciale aux animateurs. Billy Crystal, qui avait, à son grand dam, refusé ses services à **Toy Story 2** (à l'époque où le film devait être un direct-to-video) réécrivit à lui seul plusieurs portions de script par la seule force de ses légendaires improvisations. *« J'ai calqué sa voix sur un personnage de masochiste que j'interprétais dans le Saturday Night Live, ce qui a entraîné quelques dérapages qui ont curieusement fini à la corbeille. Je crois que c'est un film Disney… ».*

LA PUISSANCE NUMÉRIQUE AU SERVICE DU RIRE

Développeurs du logiciel Marionette, et surtout de l'indispensable Renderman, Pixar connaît la valeur marchande et artistique des expérimentations sur ses propres projets. La fourrure de Sulli et le tee-shirt XXL de la petite Bouh allaient être prétextes à quelques avancées notables dans l'image numérique, et justifier le perfectionnement du logiciel Fizt, développé par les experts de la Carnegie Mellon University, à savoir Andy Witkin et David Baraff qui travaillent depuis presque quinze ans sur ces simulations. Déjà développeurs de Maya Cloth, leurs tests de vêtements sur le court-métrage **Geri's Game** (visible sur le DVD de **Toy Story**) avait laissé les deux hommes circonspects. Or, poils, cheveux et vêtements partagent des propriétés physiques assez similaires, interagissant avec les mouvements du corps, l'inertie, les chocs avec les surfaces internes et externes, le vent, autant de paramètres complexes qu'il convient « d'enseigner » à l'ordinateur. Les résultats obtenus par ce nouveau simulateur ont été à ce point probants que Lasseter, jugeant le tee-shirt de Bouh bien trop réaliste, demanda à ce que ce dernier fut « durci » afin d'y retrouver des caractéristiques plus cartoonesques. Avec ses 2.320.413 poils, gérés par 28.000 « poils-clés », la fourrure de Sulli a bien évidemment bénéficié de ce même simulateur, les résultats obtenus laissant loin derrière eux les effets de drapés et de cheveux, pourtant fort impressionnants, obtenus par l'équipe de PDI sur **Shrek**. Stimulé par ces résultats, Pixar s'est aussitôt lancé dans une étude encore plus délicate, le mouvement de plumes, au travers de sa toute dernière création, l'hilarant court-métrage **For the Birds**…
Mais comme vous le répétera Pete Docter, ce ne sont pas des logiciels qui font venir les spectateurs en salles. Avec son duo de cabots, sa cinquantaine de monstres protéiformes, son apparition croustillante de yéti solitaire, sa gamine insouciante et surexcitée, et ses caractéristiques appuyées de comédie burlesque des années 50, **Monstres & Cie** a rameuté une foule record lors de ses premiers jours d'exploitation. Corollaire du succès, l'équipe de Pixar a même dû affronter quelques accusations (vite démenties) de plagiat ! Avec 100 millions de dollars engrangés en moins de dix jours, la « formule » Lasseter, si on peut l'appeler ainsi, a de beaux jours devant elle. Le concours d'avions de papier aura donc lieu cette semaine, même heure, même endroit !

Rafik DJOUMI

Sulley et le boss de Monsters Inc., Henry J. Waternoose.

THE ONE
DE JAMES WONG

Crimes et des Li

EN PRIVILÉGIANT LE MÉCHANT PAR RAPPORT AU GENTIL, ET SURTOUT EN FONÇANT TÊTE BAISSÉE DANS LE SOUS-**MATRIX** BIEN ÉNERVÉ, **THE ONE** ASSUME JUSQU'AU BOUT SON CARACTÈRE DE SÉRIE B ÉNERGIQUE ET EFFICACE. RÉSULTAT, LE MEILLEUR FILM AMÉRICAIN DE LA STAR ASIATIQUE !

LI AU CARRÉ

Ci-dessus, de gauche à droite : Gabe (Jet Li), un flic jeté dans un combat qui va le sortir de son ordinaire/ T.K. (Carla Gugino), la femme en danger de Gabe/ Le méchant Yulaw (Jet Li, bis), en passe d'être puni pour ses crimes.

C'est un fait : **Matrix** a changé la face du cinéma d'action hollywoodien. En accomplissant la synthèse parfaite entre les prouesses de Hong Kong et le savoir-faire à l'américaine, le film des frères Wachowski est aujourd'hui devenu un simili-classique instantané auquel tous les actioners à venir vont devoir se confronter à un moment ou à un autre. On commence d'ailleurs à ne plus pouvoir compter les blockbusters qui n'auraient pas eu le même visage si les frangins surdoués n'avaient pas poussé leur cri de guerre. Des titres ? **Mission : Impossible 2**, **Charlie et ses drôles de dames**, **Opération Espadon** ou **Tomb Raider** pour ne citer que les plus évidents. Dans un sens, **Matrix** prend ainsi la relève de **Piège de cristal**, le mètre étalon ultime des années 90 pour le cinéma qui débourre. Mais ce n'est pas tout : le film des Wachowski a aussi permis au cinéma de Hong Kong d'exister en dehors de ses propres frontières, surtout aux yeux du grand public. Aberration critique : certains ne se sont même pas privés de titrer « *le Matrix chinois* » en parlant de **Tigre et dragon**, le wu xia pian plébiscité d'Ang Lee, entérinant par là même l'idée que les frangins ont tout inventé ! C'est dire combien **Matrix** a pu révéler indirectement tout un pan du cinéma asiatique, jusque-là ignoré. Des acteurs tels que Michelle Yeoh (**Demain ne meurt jamais**) ou Chow Yun Fat (**Anna et le Roi**) ne sont plus obligés de jouer les faire-valoir. Ils peuvent maintenant prétendre à la tête d'affiche dans des productions coûteuses. C'est également le cas de Jet Li qui passe à la vitesse supérieure puisque **The One** est le plus gros budget (48 millions de dollars) à imposer une star asiatique en tête de casting. Ironie du sort, il s'agit également du film post-matrixien empruntant le plus à **Matrix** !

Le principe est simple : il existe cent vingt-cinq univers parallèles. Le voyage entre les différentes dimensions est possible mais prohibé. Une police spéciale veille au grain, et a du pain sur la planche puisque le vilain Yulaw (Jet Li) a découvert qu'en éliminant chacun de ses doubles, l'énergie vitale du défunt est redistribuée aux survivants. Gabriel (re-Jet Li), le dernier double en activité est décidé à ne pas se laisser faire, d'autant plus que lui-même possède maintenant des pouvoirs identiques à Yulaw… Ce qui nous donne à l'arrivée une moyenne de 61,5 Jet Li par bonhomme. Le truc de ouf quoi !

Dès le générique, **The One** annonce la couleur. Toute l'intrigue est résumée par une voix off et une animation en synthèse. Par la suite, les personnages ne se priveront pas de nous exposer à nouveau les enjeux de l'action. Juste au cas où… Pas question, donc, pour le duo James Wong/Glen Morgan de rencontrer les problèmes que les Wachowski ont pu subir devant certains exécutifs. Rappelons une dernière fois que si ceux-ci n'ont juste rien compris au script de **Matrix**, il est fort possible que ce

soit également le cas d'une partie du public. Un risque que le dynamic duo de **The One** n'a pas désiré prendre, enfermant ainsi leur film dans une logique de cinéma d'exploitation. Même si James Wong s'en défend (cf. interview), il est donc permis de voir **The One** comme une vulgarisation de **Matrix**, à savoir une œuvre qui ne cherche jamais à justifier son statut de film du samedi soir. Qui plus est, **The One** ne masque même pas sa filiation, puisqu'en dehors de l'idée des univers parallèles, il reprend quasiment telle quelle la représentation « comics » des pouvoirs surnaturels du principal protagoniste telle que l'utilisait **Matrix**. Ici, Jet Li évite les balles au ralenti et latte une tripotée d'adversaires qui patinent dans la choucroute tandis que lui-même évolue à vitesse normale. Dans un sens, on pourrait donc reprocher à James Wong et à son acolyte de ne pas dépasser leur pitch accrocheur, de se refuser à exploiter pleinement les excitantes ouvertures que le script évoque, voir de rester humbles face à leur matériel. En décidant de mettre le méchant en vedette, d'offrir de l'action dégénérée tous les quarts d'heure et de se servir du design daté de David L. Snyder, ils accumulent les partis pris parfois bourratifs (malgré une durée très brève, le rythme du film n'est pas toujours soutenu), mais maintiennent coûte que coûte la raison d'être de leur projet : Jet Li vs Jet Li. Et entre nous, combien de blockbusters actuels peuvent se targuer de tenir leurs promesses ?

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: JAMES WONG. SCÉN.: GLEN MORGAN ET JAMES WONG. DIR. PHOT.: ROBERT MCLACHLAN. MUS.: TREVOR RABIN ET PAUL LINFORD. SPFX.: ERIC DURST POUR KLEISER-WALCZAK. PROD.: STEVE CHASMAN, TODD GARNER, GLEN MORGAN, JAMES WONG, HAPPY WALTERS, GREG SILVERMAN... POUR REVOLUTION STUDIO ET COLUMBIA PICTURES. INT.: JET LI, CARLA GUGINO, DELROY LINDO, JASON STATHAM, JAMES MORRISON, DYLAN BRUNO, RICHARD STEINMETZ... DUR.: 1 H 27. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 28 NOVEMBRE 2001.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :
Gabe va bientôt découvrir l'existence de son double maléfique /
Yulaw dans ses œuvres /
Les deux derniers doubles s'affrontent dans un duel homérique /
Massie Walsh (Carla Gugino, bis), la dulcinée sexy de Yulaw.

INTERVIEW JAMES WONG

RÉALISATEUR

APRÈS S'ÊTRE DÉPENSÉS SANS COMPTER POUR LA TÉLÉ, NOTAMMENT EN PARTICIPANT ACTIVEMENT À ***X-FILES*** ET ***MILLENNIUM*** ET EN CRÉANT LEUR PROPRE SÉRIE AVEC ***SPACE 2063***, JAMES WONG ET SON COMPÈRE GLEN MORGAN INVESTISSENT LES SALLES OBSCURES POUR LA DEUXIÈME FOIS, ET CHOISISSENT POUR L'OCCASION UN CONCEPT DE SÉRIE B ENCORE UNE FOIS TRÈS ACCROCHEUR. APRÈS LA MORT EN SERIAL KILLER ULTIME DANS **DESTINATION FINALE**, VOICI JET LI CONTRE JET LI !

Comment vous est venu le concept de* The One *?
Au départ, nous voulions concevoir un véhicule pour Dwayne « The Rock » Johnson (le Roi scorpion du **Retour de la momie** - ndlr). Je ne sais pas s'il est très connu en France mais aux États-Unis, c'est une mégastar. Nous cherchions à montrer ce personnage hors du commun de manière différente. Mon associé Glen Morgan et moi-même nous sommes alors posés cette question : « *Qu'est-ce que The Rock ne peut pas faire chaque semaine à la télévision ?* ». La réponse est toute simple : il ne peut pas se battre contre lui-même ! Après cela, nous nous sommes également demandé par quel miracle il serait amené à se battre contre lui-même. Logiquement, nous avons décidé de faire un film de science-fiction à base d'univers parallèles où évolueraient différentes versions de chacun de nous. Voici le pitch tel que nous l'avons vendue à Joe Roth, le patron de Revolution Studios, et le film s'est monté très rapidement.

Mais The Rock a quitté le projet...
Pour une raison toute bête. La star du catch « StoneCold » Steve Austin a été blessée et n'était pas encore rétablie pour retrouver le ring à l'occasion du Wrestlemania annuel, un événement pay per view qui se déroule en Avril. Par contrat, The Rock devait le remplacer. Nous avions prévu de tourner le film en novembre sur une période assez longue et The Rock ne pouvait pas quitter la scène du catch tout ce temps sans même pouvoir s'entraîner pour l'événement. Je pense que c'est pour cela qu'il a quitté le film.

Avec The Rock en vedette,* The One *aurait été cependant très différent, non ?
Dans tous les sens du terme, oui. Il s'agissait aussi d'offrir aux fans de The Rock ce qu'ils seraient éventuellement venus voir. À savoir un personnage haut en couleur, au phrasé très cru. Jet Li est différent. Tout d'abord, l'anglais n'est pas sa langue maternelle. Il est aussi plus intériorisé, plus secret, plus subtil. Sa philosophie orientale est très importante pour lui et nous l'avons mise en avant dans le film. Sans compter que leurs méthodes de combat sont complètement différentes. À l'origine, nous ne voulions pas de séquences d'arts martiaux à cause du succès de **Matrix**. Il fallait que tous les combats soient très brutaux. Mais avec l'arrivée de Jet, nous ne pouvions faire autrement que d'inclure des séquences d'arts martiaux. Dans un sens, la structure du film n'a pas souffert puisqu'il s'agissait de raconter la même histoire, mais tout le reste a été revu en fonction de Jet Li.

Cela dit,* The One *doit beaucoup à* Matrix*...
Difficile de ne pas être comparé à **Matrix** lorsque vous mêlez arts martiaux et science-fiction dans le même film. Et la comparaison ne tourne pas forcément à votre avantage puisque **Matrix** est tout de même sacrément bien fait. Nous ne voulions pas que le public s'imagine que nous tentions de pomper les frères Wachowski mais nous voulions tout de même avoir des effets visuels saisissants. Pour moi, le meilleur des effets est celui qui sert à raconter l'histoire. Étant donné que le trucage le plus connu de **Matrix** reste celui du time-bullet, nous avons déjà soigneusement évité de faire la même chose, d'autant plus qu'il a été parodié plusieurs fois, comme dans **Shrek** ou **Scary Movie**. Nous avons donc opté pour l'effet inverse : pour dépeindre la rapidité de Yulaw, nous l'avons filmé en vitesse normale et ce sont ses victimes qui évoluent au ralenti, comme dans la première séquence de combat du film. D'une part, c'est visuel, d'autre part, cela sert à raconter l'histoire et à présenter les capacités physiques du personnage.

The One* ne dure qu'une heure vingt-cinq, c'est plutôt court pour un blockbuster. Vous avez dû couper des séquences ?
Oui, mais vous ne les verrez pas dans le DVD puisque nous ne les avons jamais tournées ! Le studio a décidé de réduire le budget du film de dix millions de dollars avant le début du tournage. Nous sommes arrivés à un compromis, puisqu'il ne nous manquait que sept millions. J'ai donc dû retirer quatre séquences du script d'origine. Je me suis bien évidemment arrangé pour qu'elles ne soient pas importantes en termes de narration.

Cela inclut la séquence dans laquelle Jason Statham devait combattre Jet Li, n'est-ce pas ?
Exactement. Jason était très déçu de ne pas pouvoir affronter son idole. Je le comprends. Le duo devait se confronter dans deux scènes de combat. On voit une version tronquée de la première dans le résultat final puisque nous avions juste assez d'argent pour filmer un seul coup de poing ! Dans la seconde, son personnage n'avait pas encore réalisé l'étendue des pouvoirs de Gabriel, le gentil Jet, et le cognait violemment, sans conséquences. C'est ainsi qu'il se rendait compte de la force de Gabriel.

Le méchant Jet Li semble plus vous intéresser que le gentil...
Un méchant, c'est plus savoureux ! Nous ne sommes pas vraiment rentrés dans ses motivations profondes pour le film, mais il apparaît comme un personnage plus cool, plus rock'n roll que le gentil Gabe. Il peut tout casser, ne pas respecter la loi, ni même la vie d'autrui. Quelque part, c'est tout de même plus jouissif de travailler sur un tel personnage qui dépasse les limites. Il tue carrément un policier en l'écrabouillant entre deux motos ! C'est une séquence très comic-book dans l'esprit. D'ailleurs j'ai toujours été un grand fan des bandes-dessinés du genre *Dark Knight, Watchmen*.

Vous vous êtes fait connaître à travers la télévision. Dans quel media la censure est-elle la plus effective ?
Au cinéma. D'autant plus que le climat politique actuel n'arrange pas les choses. Pour obtenir un PG-13 sur **The One**, nous avons dû couper des bouts de séquences par-ci, par-là. Des choses qui passeraient sans problème à la télévision ! Si vous partez du principe que votre film sera classé R dès le départ, pas de problème. La censure ne vous ennuie que si vous allez franchement loin. Pour **The One**, nous avons dû revoir certains dialogues orduriers. Nous

Ci-dessous, de gauche à droite : James Wong sur le plateau de The One *et Jet Li toujours aussi impressionnant après vingt-deux ans de carrière.*

Ci-dessus :
Lawless (Jet Li, encore), un double malsain et violent.

avons aussi taillé dans les gunfights, notamment dans la première séquence avec le flic qui sert de bouclier à Yulaw. Et quelques effets spéciaux ont été retouchés afin de paraître moins graphiques. Pour tout vous dire, c'était notre intention de départ d'obtenir un PG-13 et nous avons tourné le film comme tel. Cela exige de se poser pas mal de questions sur la violence cinématographique. Au moins, avec **Destination finale**, on pouvait y aller franco ! Dans **The One**, le fun devait surpasser la violence. Mais je suis satisfait du montage final et je ne pense pas qu'il y aura un remontage pour le DVD à venir.

À propos de* Destination finale, *le documentaire du DVD vous montre assez peu satisfait du remontage effectué par le studio...
Oui... La New Line a exigé une nouvelle fin, suite aux projections tests. Parfois, cela peut aider le film, mais ça peut être aussi une excuse du studio pour qu'il vous impose des directives souvent malheureuses. Il me semble que New Line voulait surtout un climax plus viscéral, moins spirituel que celui que nous avions filmé. Au bout du compte, j'ai l'impression que le thème du film a changé. Mais les nouvelles réactions recueillies aux projections tests ont dépassé nos espérances. Heureusement dans un sens, parce que cette nouvelle fin a coûté près de deux millions de dollars à la New Line.

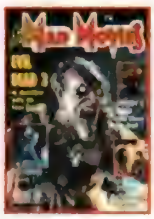
C'est la raison pour laquelle vous n'êtes pas aux commandes de la suite de* Destination finale *?
Non, non, nous avons de bons rapports avec New Line puisque Glen Morgan travaille pour eux à un remake de **Willard** (film d'horreur réalisé par Daniel Mann en 1971 - ndlr). C'est juste que je ne sais pas quoi raconter d'autre pour cette suite. En ce qui me concerne, j'ai l'impression d'avoir fait le tour du sujet. Mais j'espère cependant que les responsables de cette suite sauront retrouver ce qui a plu au public du premier film. S'ils y parviennent, je serai le premier spectateur !

N'avez-vous pas peur que le design de* The One *apparaisse rétro aujourd'hui, notamment dans sa conception du futur ?
J'ai choisi David Snyder parce que son background dans la science-fiction est aujourd'hui devenu classique. Il a fait **Blade Runner**, **Demolition Man** et **Soldier**, des films qui, d'une manière ou d'une autre, ont un design futuriste très facilement reconnaissable. Il me semble que nous avions besoin, pour **The One**, d'un futur parfaitement identifiable pour le public, d'autant plus que nous traversons les dimensions parallèles. Si nous avions décidé de créer un univers complètement original, nous aurions dû le présenter au public, ce qui aurait inutilement compliqué l'intrigue.

Vos films ne se prennent jamais vraiment au sérieux. Vous ne pensez pas qu'avec de tels concepts,* The One *et* Destination finale *auraient pu être terrifiants s'ils avaient été traités de manière sérieuse ?
Je ne me voyais pas faire un film profond avec **The One**. Je voulais avant tout divertir le public. Lorsque nous avons commencé à travailler sur le film, The Rock devait en être la star et c'est bien évidemment un personnage foncièrement comique. Avec cette optique, impossible de concevoir un film sérieux. Pour tout vous dire, la question que vous me posez ne m'a même pas traversé l'esprit. Et même avec l'arrivée de Jet Li, il était foncièrement impossible de repartir dans le sens inverse et faire un film sérieux tant le script en était au stade terminal. En même temps, je ne suis pas contre l'idée de faire un film plus sérieux. Tout dépend du sujet. En ce moment, je travaille sur **Don't be Afraid of the Dark**, un film d'horreur produit par Dimension. Je ne peux pas vous dire grand chose, mais je ne pense pas que ce sera trop sérieux.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS



MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int. Wes Craven...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini.

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«vendredi 13,** l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...**

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV ***Freddy*...**

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* la grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...**

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks* (serie)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / **Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3...**

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...**

82 Fortress / Trauma / ***Les Contes de la Crypte* /** int. carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms.***

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt...**

89 Dossier TV Batman Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart...**

90 The Crow / les séries ***X-Files, Highlander*** et ***Batman* / Eraserhead...**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...**

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3.**

94 Dellamorte Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés /The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe...**

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...**

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...**

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*...

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...**

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...**

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...**

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch...**

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser...**

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kaï* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster **Final Fantasy**

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs / Dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson : de Z à A

IMPACT

1 Commando / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la ***Cannon***...

3 Hitcher / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 Freddy 4 / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 Freddy 4 / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 Total Recall / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-musclés» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / **Hong Kong Connection** / **Cabal**...

31 Highlander 2 / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** / **Allen 3**...

37 Les Nerfs à Vif / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4.

38 Basic Instinct / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 Dracula / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Vôtre***...

52 Speed / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 Judge Dredd / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 Seven / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 Broken Arrow / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 L'Effaceur / **Le Grand Tournoi** / **Rock / Twister / Fargo**...

64 Mission Impossible le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 *X-Files* / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 Copland / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Allen 4** / **Le Pacificateur**...

71 Titanic / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn TV**...

72 Jackie Brown / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 L'Arme Fatale 4 / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière N'colas Cage...

77 Soldier / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 Star Wars / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 Matrix / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 Austin Powers 2 / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

84 American Psycho / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy*** & ***Angel***...

85 X-Men / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 M:I-2 / **Gladiator** / Cannes 2000 / ***Sydney Fox***...

87 X-Men / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 Incassable / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 Hannibal / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies), à

D.I.P., Mad Movies,
18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 19 (Tél. : 01 44 84 85 29).

Chaque exemplaire : 25 F / 3,81 €. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F / 0,76 € de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

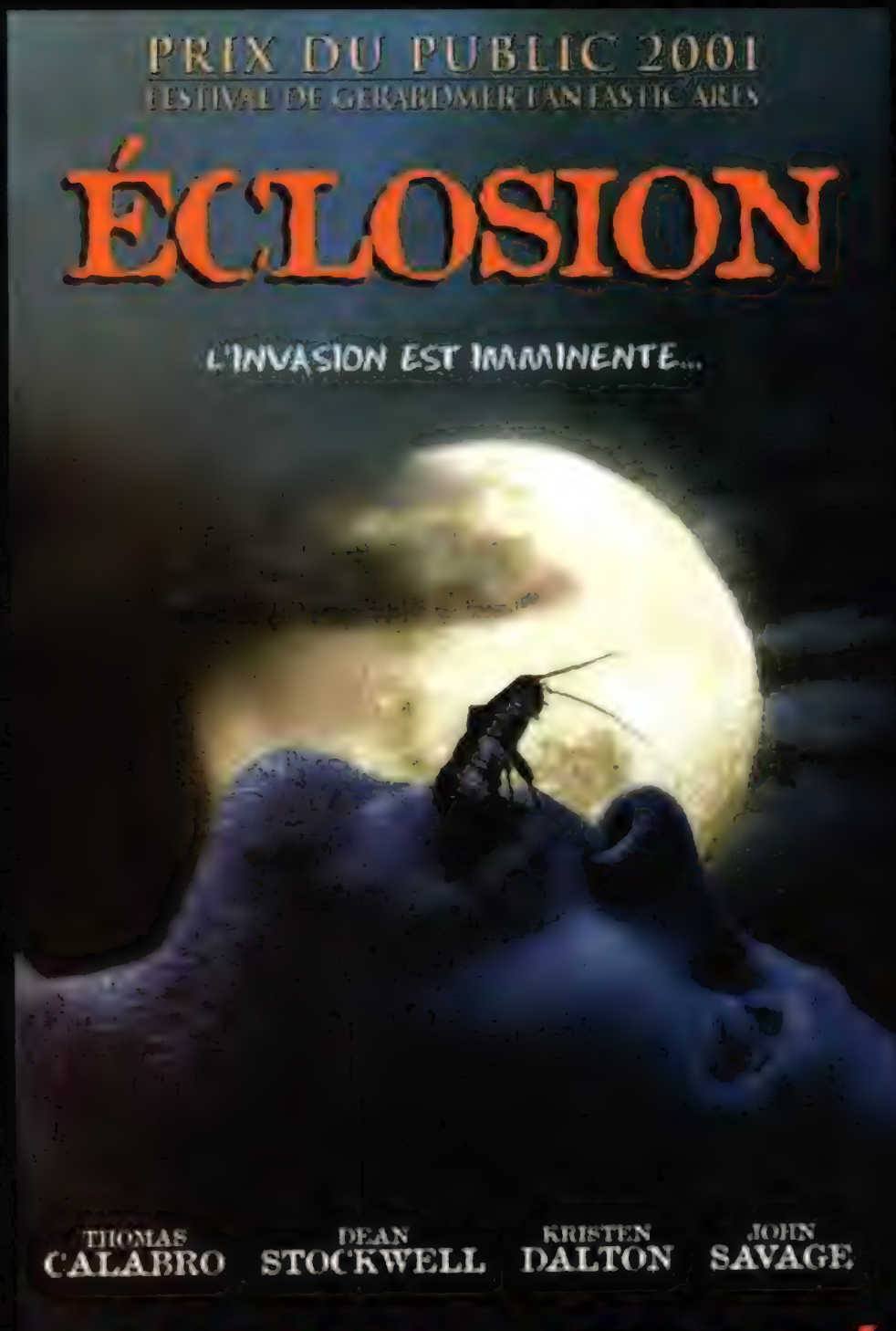
SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89

KIOSQUE

Le cinéma à domicile



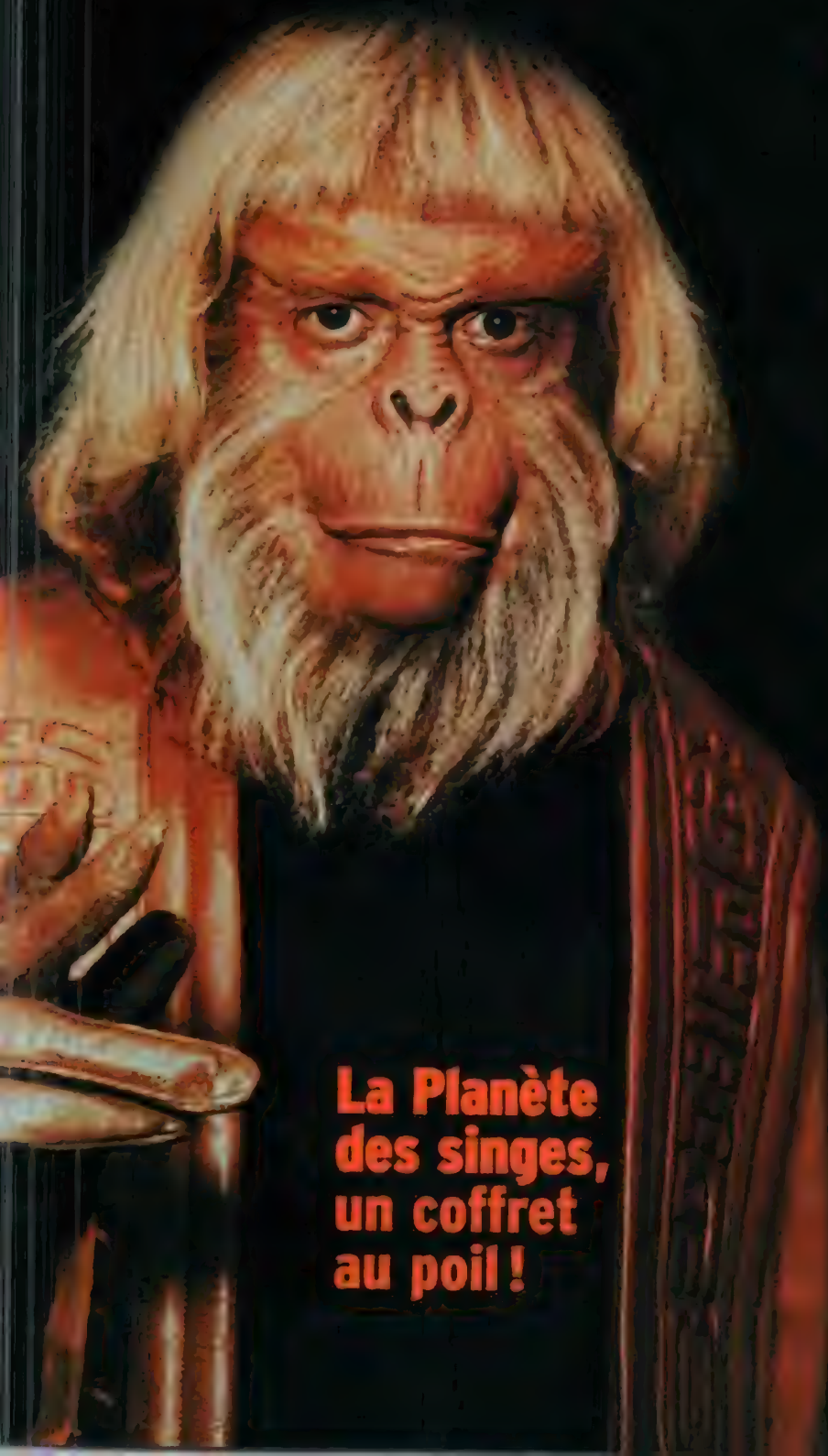
EN EXCLUSIVITÉ

ET POUR LA 1ÈRE FOIS À LA TÉLÉVISION,
PLUSIEURS DIFFUSIONS QUOTIDIENNES,
À PARTIR DU 21 DÉCEMBRE.

KIOSQUE EST DISPONIBLE SUR CANALSATELLITE 0803 804 804 (0,99F/MIN) ET NC NUMERICABLE 0810 10 10 10 (PRIX APPEL LOCAL)

Madgazine

DVD·VIDÉO·TÉLÉ·MUSIQUE·LIVRE·MANGA·JEU VIDÉO·GOODIES



La Planète des singes, un coffret au poil !

sommaire

#56 **DVD zone 2**
Tout, tout, tout, vous saurez tout sur les sagas de **La Planète des singes** et du **Parrain**. Mais aussi : la collection HK libère ses premiers titres dans les rayons, Christophe Gans tente de dompter la bête du **Pacte des loups** en DVD et Carpenter lâche ses **Vampires** dans votre salon.

#61 **DVD zone 1**
L'horreur baroque d'Argento et la terreur glauque de William Lustig. Si avec ça vous ne faites pas de beaux cauchemars…

#62 **DVD inédits**
Excepté une nouvelle version de **Dune** idéale pour faire venir le marchand de sable, Full Moon reste le roi des inédits pour le meilleur (**Sideshow**) comme pour le pire (**La Tête de la famille**).

#64 **TÉLÉ MANIAC**
Un drôle de super-héros (**The Tick**), et une rentrée qui laisse tout chose (Rentrée U.S, deuxième partie).

#66 **ANIMÉ NATION**
Le pourquoi du comment de la série culte **Neon Genesis Evangelion** en deux pages.

#68 **TOP GOODIES**
Comment les McFarlane Toys vont jouer avec vos nerfs.

#70 **PLAY MAD**
Trop laborieux, **Headhunter** déçoit. Top fun, **Time Crisis** électrise.

#72 **MÉLOMAD**
Une des plus belles sagas musicales de Goldsmith ressort en Deluxe Edition.

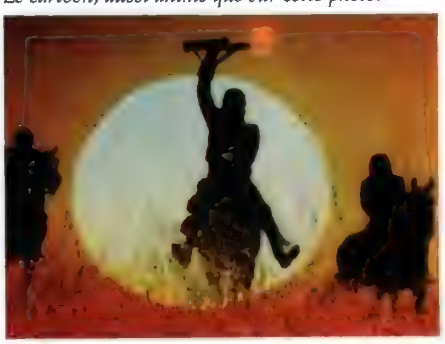
#73 **SANG D'ENCRE**
Dean Koontz effraie, Orson Scott Card enthousiasme et De Palma parle (si !).

Coffret La planète des singes

VOUS AIMEZ LES PLANÈTES ? LEURS SECRETS, LEURS ÉVADÉS, LEURS CONQUÊTES OU ENCORE LEURS BATAILLES ? OUI ? PLUS IMPORTANT ENCORE : VOUS AIMEZ LES SINGES ? VRAIMENT ? ALORS LE COFFRET DE LA PLANÈTE DES SINGES VA VOUS FAIRE GRIMPER AUX BRANCHES !

Oubliez les multiples rediffusions sur la défunte Cinq. Oubliez également les récents progrès en termes de maquillages et d'effets spéciaux. Oubliez aussi la saga **Star Wars** comme élément fondateur de la mode du merchandising. FPE a décidé de suivre le mouvement et, à l'occasion du faux remake récent brillamment orchestré par Tim Burton, s'est mis en tête de ressortir la saga originale de **La Planète des singes** dans un coffret DVD comprenant les cinq films et un documentaire de deux heures portant sur ce phénomène de société purement seventies. Au total, presque dix heures de comédiens déguisés en singes qui hurlent dans tous les coins, le tout réparti sur six galettes. Le bonheur, forcément !

Le cartoon, aussi animé que sur cette photo.



La série TV, moins crépusculaire qu'il n'y paraît.

Première information : le documentaire, sobrement intitulé *Behind the Planet of The Apes*, date de 1998, époque d'une réédition de la saga en VHS. Il est présenté par l'acteur Roddy McDowall, interprète successivement du gentil chimpanzé Cornelius et de son fils Caesar. Celui-ci est d'ailleurs mort peu de temps après le tournage de cet ouvrage filmé. Logiquement, le documentaire se concentre d'abord sur les origines du premier film. Elles auront été générées par deux hommes : le romancier Pierre Boulle, auteur bien de chez nous du roman *La Planète des singes* et Arthur P. Jacobs, un publiciste devenu producteur. Ce dernier tombe sous le charme du roman et en achète les droits avant même sa première parution. Il demande alors à Rod Serling, le créateur de ***La Quatrième dimension***, de transcrire le pavé en shooting script. Sans succès puisque la tâche n'est pas aisée et que d'ailleurs, aucun studio ne croit alors au potentiel du film. C'est la rencontre avec Charlton Heston qui va décider du sort du projet. Énorme star grâce à **Ben Hur** et aux **Dix commandements**, Heston est intrigué par le concept des singes parlants et d'une nouvelle société où les macaques ont pris le pouvoir sur l'homme réduit alors au mutisme. Il propose d'ailleurs le réalisateur Franklin Schaffner, avec qui il vient juste de collaborer sur **Le Seigneur de la guerre**. C'est le président de la Fox Richard Zanuck (également producteur du remake de Tim Burton) qui va alors tenter de produire le projet, exigeant cependant des tests de maquillages afin de s'assurer de la viabilité du projet. Le légendaire Edward G. Robinson accepte le rôle du Dr Zaïus et se prête aux essais avec succès. Il laissera cependant sa place au shakespearien Maurice Evans. L'histoire est en route : après un tournage difficile où divers clans entre les races de macaques se sont créés quasi naturellement, **La Planète des singes** sort en février 1968 et engrange la somme de vingt-six millions de dollars sur le seul territoire américain, à savoir quatre fois plus que son budget initial. En dehors des formidables maquillages de John Chambers et de l'intrigue évocatrice, c'est bien évidemment le mémorable final signé Rod Sterling qui marque les esprits.

Pour le reste de la saga simiesque, le documentaire s'asbtiendra de tout jugement qualitatif, pour se concentrer sur les anecdotes de tournage. On apprendra ainsi que pour la première séquelle, **Le Secret de la planète des singes**, Roddy McDowall laisse le masque de Cornelius à l'acteur David Watson et que Charlton Heston est déchu du rôle principal (de sa propre initiative) par James Franciscus, qui incarne ici un astronaute à sa recherche. Malgré un budget divisé par deux, **Le Secret de la planète des singes** est un succès qui appelle directement un troisième opus s'adressant plus ouvertement aux enfants : **Les Évadés de la planète des singes** de Don Taylor. L'action se situe cette fois sur Terre en 1973, date de la sortie du film, et met particulièrement l'accent sur l'humour et les situations cocasses. Chose que **La Conquête de la planète des singes** de Jack Lee Thompson oubliera volontiers pour s'adonner à la violence. Prenant les émeutes du Watts comme référence, le film décrit une année 1999 futuriste où les singes prennent le pouvoir sur l'homme, dirigés qu'ils sont par Caesar, le fils de Cornelius. L'exécrable **Bataille de la planète des singes**, toujours réalisé par Jack Lee Thompson, clôturera le cycle, du moins au cinéma puisque le concept sera transposé à la télévision via une série assez peu novatrice et un cartoon assez peu animé. En guise d'épilogue, le documentaire met l'accent sur le merchandising du film, évoquant à la fois les jouets, affiches et autres cartes à collectionner. En ce qui me concerne, je cherche toujours le masque du méchant général Aldo (dans **La Bataille**...) et quiconque se trouve en possession de ce bel aimant à femmes peut contacter la rédaction qui transmettra... Attention, je paye en bananes. En attendant, Go Ape !

Stéphane MOÏSSAKIS

Épisode 1 : Charlton heston devant la statue de Lawgiver.

Test d'Edward G. Robinson. Épisode 3 : l'habit ne fait pas le singe !

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) POUR **LA PLANÈTE DES SINGES**. 2.0 (VO ET VF) POUR LES AUTRES FILMS. SUPPLÉMENTS (EN VOST) : DOCUMENTAIRE **BEHIND THE PLANET OF THE APES** - BANDES-ANNONCES DESCINQ FILMS.

Akira

Seul aspect positif de cette édition, le film lui-même ou plutôt l'image, qui n'a pas à rougir de la comparaison avec son homologue Zone 1. Elle lui est presque identique à l'exception de couleurs moins vives (et vu à quel point les rouges sont saturés sur le Zone 1, certains diront tant mieux). Le vrai problème se situe donc au niveau des bonus, car si l'on trouve un making of assez superficiel d'une petite cinquantaine de minutes, quelques dizaines d'images de dessins conceptuels, des bandes-annonces et écrans de texte à la pertinence discutable (la filmographie d'Otomo s'arrête en 1988 par exemple), une question se pose: mais où est passé le reste des suppléments du Zone 1? Où sont passés le mini documentaire sur l'enregistrement de la musique, ceux sur la restauration, le mode capsule (qui fonctionne sur le même principe que le lapin blanc sur le DVD de **Matrix**), les 4.500 images diverses et variées détaillant les story-boards, les couvertures du manga dans tous les pays du monde (réduites à quatre-vingt sur le Z2) et l'interview de plus d'une demi-heure de Katsuhiro Otomo (enfin pour celle-là on sait: elle a été mise sous forme d'écrans de texte... pourquoi?). En tout, c'est plus d'une heure de suppléments (sans compter les images) qui se sont perdus en traversant l'Atlantique. **Akira** est certes un monument de la science-fiction, absolument incontournable et à posséder à tout prix en DVD, mais peut-être pas dans cette édition...

Manuel COLOMBIER

ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 5.1 (VF) 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE - BANDES-ANNONCES - IMAGES DE PRODUCTIONS - DIVERS TEXTES INFORMATIFS CONCERNANT LE FILM ET SA GENÈSE.

Vorace

Sergio Leone, **Le Grand silence**, Sam Peckinpah, **Sans retour**, Clint Eastwood, **Délivrance**... Ce ne sont que quelques-unes des influences revendiquées par ce western cannibale dans lequel un officier lâche et traumatisé par la guerre (Guy Pearce) affronte un colonel avide de chair fraîche (Robert Carlyle, monstrueux), le tout filmé dans de somptueux décors naturels. Passé royalement inaperçu lors de sa sortie en 1999, ce film incroyable et unique en son genre bénéficie d'un traitement de faveur dans un DVD imparable. Outre une copie ma-gni-fi-que, les suppléments foisonnent. D'abord avec trois commentaires audios, parmi lesquels il convient de privilégier ceux du scénariste et de Robert Carlyle. Ils éclairent un tant soit peu la production tumultueuse du film (trois metteurs en scène s'y sont succédé), alors que la réalisatrice Antonia Bird parle surtout de la musique et jamais de ses choix filmiques pourtant estomaquants (elle fait tout de même comprendre au passage que les producteurs lui ont mené la vie dure). Des commentaires d'ailleurs parfois contradictoires quant au déroulement du tournage, et qui ne font finalement qu'assombrir le mystère entourant le film. Car on se demande en effet comment il a été possible que la Fox finance un projet aussi dégénéré (ils se sont même battus pour l'avoir!). Mais l'intérêt principal des bonus réside surtout dans les huit scènes coupées. L'une d'entre elles montre le personnage incarné par Guy Pearce effectuer un choix décisif dans la suite des événements, tandis que trois autres augmentent le temps de présence à l'écran du soldat belliqueux joué par Neal McDonough, la grande révélation du film (on le verra bientôt en commando para dans la série de Tom Hanks, **Band of Brothers**). Allez, rien que pour le plaisir, on vous le montre en pleine action sur la photo!

Cédric DELELÉE

ÉDITEUR: FOX. TRANSFERT 2:35 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS: TROIS COMMENTAIRES AUDIO VOST (RÉALISATRICE + COMPOSITEUR, SCÉNARISTE + JEFFREY JONES, ROBERT CARLYLE), SCÈNES INÉDITES AVEC COMMENTAIRE OPTIONNEL (VOST), GALERIES DE PHOTOS (AVEC DES PLANS COUPÉS), DESSINS DE PRODUCTION, BANDE-ANNONCE.

Neal McDonough tire un coup (scène coupée).

NEWS

● Prévu chez Universal/Studio Canal pour le mois de décembre: **Le Loup-Garou de Londres**, **Stargate édition spéciale**, **Les Mesures de l'aube** et **Bellepêche**. C'est bien, ça tient chaud l'hiver. Et pour faire patienter encore, l'éditeur sort enfin **Assassins** de Matthew Kassovitz avec son commentaire audio [illegible] intimidé. Normal!

● Également prévu pour décembre la série d'**Intuitions** de Sam Raimi [illegible] ne connaît pas encore la cinéma de l'édition.

● Ça sent maintenant chez Gaumont [illegible] le boîte dans le prochain numéro: il y aura **Fantômas**, **Amélie** (commentaire audio, autres suppléments), bla bla bla, **Le Dîner** et... **Le Grinch**! Pour ce dernier, on se [illegible] pour le voir. C'est du tout cuit!

● La suite de **Final Fantasy : les créatures de l'esprit** est prévue chez Gaumont en février prochain, soit pile pour les [illegible] après sa sortie en salles. Au programme: multiples commentaires audio, [illegible] un documentaire de quatre-vingt minutes, plusieurs [illegible] et le scène inédite à l'origine pour ouvrir le film. Bravo! Une édition de ouf' que!

● Re-coucou! Vous êtes là? De quoi devenir fou! Mais quels films on [illegible]? **Prince des ténèbres** et **Invasion Los Angeles** de Carpenter bien sûr, tous deux prévus chez Canal + Vidéo. Mais je vous le dis, ils sont [illegible] sortis aussi.

● Pendant ce temps-là, y a Delahaye qui cherche par tous les moyens à me [illegible] pour que je lui accepte **Oui si Africa**. Rangez vos absolument aussi **L'Homme bicentenaire** et je m'efforce de lui expliquer calmement que je ne [illegible] pas cette grosse [illegible] ce film chez nous. Dupuy-Berberian pour savoir quand sort **Jurassic Park 3** (j'ai pas encore le date moi!) et Gaumont aussi patientait Noël pour se faire offrir le DVD de **Funny Girl** avec Barbra Streisand (« Elle est superbe! » dit-il). Moi ce que j'en dis, hein...

Coffret **Le parrain**

Comment faut-il appréhender la trilogie du **Parrain**? Comme un seul et même film de neuf heures? Comme trois volets autonomes mais pourtant intimement liés? Comme l'œuvre d'une vie pour un réalisateur que tout le monde, y compris les responsables du studio, prenait pour quantité négligeable? Ou encore, peut-on franchement faire l'impasse sur **Le Parrain 3**, sorte de rédemption filmique faisant le yo-yo entre séquences brillantes et passages obligés d'une platitude confondante? Bien que les réponses à ces diverses questions risquent de rester purement subjectives, le moins que l'on puisse dire de ce coffret réunissant les trois volets de la saga familiale de Francis Ford Coppola, c'est qu'il en restitue les proportions épiques. En effet, on ne pourra plus reprocher à l'éditeur Paramount de ne pas voir les choses en grand puisque ce n'est pas moins de quatre disques (dont deux pour **Le Parrain 2** et un pour les suppléments) remplis à ras bord qui nous attendent ici. Chaque film (présenté dans son montage salle) est gratifié d'un commentaire audio très sérieux du réalisateur dont on retrouvera l'écho enrichi sur le disque supplémentaire, que l'on peut qualifier de monstrueux. Mettons tout de suite les choses au point: la plupart des suppléments n'ont pas été créés pour cette édition. Le documentaire principal date de la sortie du troisième volet, et la plupart des séquences coupées proviennent des divers montages télé et vidéo effectués par le réalisateur sur chaque épisode. Reste que la concordance des éléments permet à cette édition de restituer l'univers décrit par Coppola. Tout comme l'arbre généalogique qui permet de revenir sur l'historique de chaque personnage, les scènes supplémentaires (en 1.33) sont présentées dans l'ordre chronologique de la saga (de 1901 à 1997) avec comme repère, plusieurs dates d'événements qui ont plus ou moins influé sur la famille Corleone. L'accomplissement du travail de reconstitution est d'ailleurs relaté par deux featurettes, l'une sur Coppola et l'autre sur le chef décorateur Dean Tavoularis. On s'en doute, la trilogie étant devenue l'une des sagas les plus extraordinairement populaires de l'histoire du cinéma, ce coffret revient sur les nominations et Oscar obtenus et, fait rare, propose des images d'archives des deux cérémonies ainsi que la présentation du premier montage télé (à la violence adoucie) par Coppola himself. Donc, en admettant que le DVD soit aussi perçu comme un support d'archivage (ce qu'il est pour nous assurément), le collector du **Parrain** se doit de figurer en bonne place sur votre étagère. Et pour se la jouer grand magazine, nous ne rajouterons qu'une chose: IN-DIS-PEN-SA-BLE!

S.M.

ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIOS - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - ARBRE GÉNÉALOGIQUE - FILMOGRAPHIES - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - STORYBOARDS - GALERIES - BANDES-ANNONCES.

*Marlon Brando et Al Pacino : du **Parrain** au **Parrain 2**, la passation de pouvoir.*

La mouche noire et Le retour de la mouche

Aujourd'hui quasiment oublié au profit d'un remake particulièrement réussi, **La Mouche noire** est un bon film qui sort de la masse des « films de monstre » engendrés par les déviances scientifiques des années 50, ne serait-ce que pour sa construction en forme de polar, son parti pris audacieux d'assimiler la transformation à un rejet des valeurs sociales ou encore sa capacité à savoir « quoi » montrer du monstre et « quand ». Étonnamment, le film n'a pas tant vieilli que ça (la copie non plus d'ailleurs, même si on pouvait espérer mieux), chose que l'on ne peut pas dire de la suite, **Le Retour de la mouche**! Ce film bâclé pour profiter du succès du premier, prévisible et manichéen de bout en bout (avec son fourbe espion communiste de rigueur) est un ratage soporifique que même les fanatiques les plus ardents de Vincent Price auront bien du mal à défendre (de façon surprenante, la copie du film est en bien meilleure état que celle de l'original). Il est regrettable que FPE ait choisi de sortir indépendamment **La Mouche noire** et sa suite, alors que le Zone 1 comportait les deux films sur un seul disque, ce qui permettait de considérer **Le Retour de la mouche** plus comme un bonus que comme un film à part entière. En guise de suppléments, il faudra se contenter des bandes-annonces... C'est aussi une occasion manquée de sortir le troisième volet de la trilogie, **Curse of the Fly** de Don Sharp, mais l'absence de Price au générique n'en faisait probablement pas une priorité commerciale.

M.C.

ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9) SON 5.1 (VO). 2.0 (VF POUR **LA MOUCHE NOIRE** UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS: BANDES-ANNONCES.

Collection HK

Parue pour la première fois en VHS à l'époque même des premiers balbutiements du DVD, la collection HK dirigée par Christophe Gans était destinée à faire découvrir au grand public certaines perles du cinéma de Hong Kong dans un emballage de luxe (remasterisation des copies, vost, packaging somptueux). Maintenant que le disque versatile apparaît définitivement comme un produit plébiscité par tous, il était logique que cet effort perdure sur le meilleur support disponible actuellement. Ce sont donc quatre titres forts (pour diverses raisons) qui nous parviennent ici avec **The Killer** (polar mythique s'il en est), **Zu, les guerriers de la montagne magique** (fantasy movie barjo et véritable choc culturel des 80's), **Black Mask** (l'association Hong Kong et Comics) et **Le Chinois se déchaîne** (premier succès perso de Jackie Chan et du chorégraphe Yuen Woo Ping). Il fallait s'y attendre et on ne s'en plaindra certainement pas, le résultat est particulièrement soigné. Conceptualisé par des DVDphages acharnés (pour preuve, les fonctions des menus principaux se répercutent sur les sous-menus !), chaque film est donc mis en valeur même si, forcément, les deux premiers titres bénéficient d'un traitement de faveur dû à leur place importante dans le cinéma mondial. Deux montages différents apparaissent ainsi dans l'édition de **The Killer** puisque les responsables sont parvenus à retrouver une version exploitable du film tel qu'il a été projeté à Taïwan, c'est-à-dire avec quasiment vingt minutes de plus ! On est en droit de préférer la version internationale, plus condensée, mais en termes d'archivage, c'est un bonus plus qu'appréciable ! **Zu**, pour sa part, bénéficie d'un commentaire audio du réalisateur Tsui Hark sur les scènes les plus marquantes. Avec, petit bonus qui fait grandement plaisir, le teaser fabuleusement court de **Legend of Zu**, la suite tant attendue toujours réalisée par Hark. Notons que si les documentaires accompagnant chacun des films ne délivreront aucun secret pour les fans de cinéma asiatique, ils seront d'une grande aide pour les néophytes. À côté de cela, les éditions de **Black Mask** et du **Chinois se déchaîne** sont moins riches mais en ce qui concerne le second, il faut compter sur la rareté des documents étant donné que le film date des années 70 et que rien ne se conserve véritablement à Hong Kong. Des quatre films parus, c'est certainement **Black Mask** qui, qualitativement

***The Killer** version longue : plus de romance...*

Julien Carbon et Laurent Courtiaud : nos idoles !

parlant, s'avère le moins appréciable. Le métrage de Daniel Lee ne réussit pas son mariage attendu entre exploits kung-fu et imagerie comics pour cause de gags patauds et de sous-exploitation du sujet. Qu'à cela ne tienne, on compte sur les scénaristes Julien Carbon (celui de Mad, mais oui !) et Laurent Courtiaud (tous deux interviewés pour cette édition) qui viennent d'écrire une séquelle d'autant plus attendue qu'elle est cette fois réalisée par Tsui Hark. Bientôt dans la collection HK ?

S.M.

ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9) ET 2.35 (16/9) POUR LE CHINOIS SE DÉCHAÎNE. SON MONO 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDES-ANNONCES - INTERVIEWS - GALERIE DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - SCÈNES COMMENTÉES (POUR ZU) - VERSION LONGUE (POUR **THE KILLER**).

Carrie

Classique de l'épouvante emblématique du De Palma de la grande époque, **Carrie** a pris quelques rides (cf. la scène de gym en plein air), mais c'est avec joie qu'on le redécouvre dans une copie bien lustrée. En matière de bonus, si l'on se fiche royalement des anecdotes relatives à l'adaptation du film sous forme de musical (idée foireuse qui essuya un flop mémorable), les deux documents consacrés aux acteurs et à la réalisation sont plutôt intéressants, même s'ils se montrent parfois un tantinet répétitifs. On y apprend notamment que William Katt fut choisi par De Palma alors qu'il auditionnait pour le rôle de Luke dans **La Guerre des étoiles**, que les scènes au lycée et dans la maison de Carrie n'ont pas été photographiées par le même chef-opérateur... Mais c'est de la bouche de De Palma, décrit par ses comédiens comme un manipulateur, que viennent les infos les plus notables puisqu'il explique le pourquoi de ses plus fameuses trademarks techniques (mouvements de grue descendants, plans-séquences en travelling) et justifie l'emploi de la nudité et du sang à l'écran, éléments à l'époque très tabous dans un film de studio Hollywoodien. La célèbre scène coupée de la pluie de pierres qui devait ouvrir le film n'est malheureusement pas incluse, et on se contentera donc de quelques photos. Un texte sur Stephen King qui énumère les différences entre le livre et le film est également inclus, mais personne n'a songé à le traduire. Bref, difficile de passer à côté de cette édition, même si l'on aurait bien aimé que le barbu s'épanche sur commentaire audio.

Cédric DELELÉE

ÉDITEUR: MGM. TRANSFERT 1:85 16/9. SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS: TROIS DOCUMENTAIRES (VOST), GALERIE DE PHOTOS ANIMÉE, BANDE-ANNONCE, TEXTE SUR STEPHEN KING ET **CARRIE** (VO), LIVRET 8 PAGES.

Vampires

A priori alléchante, cette édition spéciale risque d'agacer plus d'un puriste. D'abord à cause d'un transfert aux couleurs délavées et aux contrastes approximatifs, alors que le Zone 1 était resplendissant. Ensuite, parce que les « images exclusives » de **Ghosts of Mars** se résument à la bande-annonce du film, et enfin parce que le portrait « inédit » de Carpenter, daté de 1997 et multidiffusé sur Ciné-Cinémas, glorifie **Starman** et **L'Homme invisible** tout en ignorant avec dédain **Prince des ténèbres** et **Invasion L.A.** Ce portrait n'en reste pas moins intéressant grâce à ses interviews riches en anecdotes. Le commentaire audio de notre « bounty hunter » favori est quant à lui purement factuel et descriptif, même s'il y pointe ses influences (**La Horde sauvage**, **La Rivière rouge**...). Bref, malgré un packaging classieux, que l'on déplie avec une méticulosité religieuse, ce DVD n'en est pas moins une déception, jusque dans les filmos qui se résument à celles de Carpenter et de James Woods. Mais peut-on se passer d'avoir un tel film à la maison ?

Cédric DELELÉE

ÉDITEUR: FILM OFFICE. TRANSFERT 2:35 16/9. SON 5.1 (VO + VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS: COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR (VOST), FEATURETTE (VOST), PORTRAIT DE JOHN CARPENTER (VOST), BANDES-ANNONCES DE **VAMPIRES** ET DE **GHOSTS OF MARS**, FILMOGRAPHIE.

Le pacte des loups

C'est évident : en tournant **Le Pacte des loups**, Christophe Gans visualisait déjà le passage de son film sur galette numérique, avec tout le tralala de suppléments que cela implique. Deux éditions pour le prouver. La première, que l'on qualifiera d'édition spéciale, comporte déjà un lot impressionnant de valeur ajoutée. Tout d'abord le director's cut et ses fameuses huit minutes manquantes. Ceux qui ont eu la chance de visionner cette version avant son transfert sur DVD étaient affirmatifs : les scènes manquantes offrent un équilibre incroyable à un film jusque-là bancal. Vérification faite, elles apportent effectivement une crédibilité à la romance entre Fronsac et Marianne. Ceci dit, on ne sait toujours pas où les paysannes françaises de l'époque ont appris à mieux lever la jambe que Jet Li ! Le

meilleur anachronisme reste encore celui que l'on arrive à justifier cinématographiquement parlant. Et soyons honnêtes, cette version n'offre toujours pas de parti pris global au **Pacte des loups** qui continue de souffrir des multiples désirs divergents de son réalisateur. Citer ses sources dans le commentaire audio est une chose, et Gans le fait par ailleurs très bien, mais les justifier dans un tout cohérent en est une autre. Si ses propos restent fascinants, on aimerait bien finir par voir le merveilleux film dont il nous parle. Et puis reste toujours le problème majeur de la bête : un loup ? Un lion ? Robocop ? Pas de surprises majeures au rayon des scènes coupées présentées en dehors du métrage. Coincée entre un trip sado-maso bien cheap et une scène romantique très fleur-bleue (et sincère), la première séquence de latte du film est présentée dans son intégralité. Force est de reconnaître que sans le son boosté à fond les bananes (le 5.1 du film va par ailleurs déclencher l'enfer chez vos voisins sur un rayon de 200 mètres !), c'est pas trop ça même si Samuel LeBihan fait illusion. Dernier gros morceau de choix, le making-of présentant le tournage pour le moins chaotique du film. On a tous entendu à quel point celui-ci serait crû et sans ménagement pour les responsables du film, présentant la réalité brute du plateau. Alors bien sûr, Vincent Cassel parle de son engueulade avec le réalisateur mais on n'en voit pas le moindre petit cri. Gans se bastonne bien avec la production mais avec le calme d'un homme conscient de sa condition de meneur. Et l'agneau du film a très bien été traité (peut-être même avec plus de considérations que le cascadeur de Dacascos). Très pudique contrairement à ce qui avait été annoncé, ce making-of a néanmoins le mérite de montrer la pression mise sur le dos du réalisateur. Le point fort ? Le visage inquiet de Julie Condra lorsque son Mark Dacascos de mari doit exécuter une dangereuse cascade à multiples reprises. Poignant. Au terme du visionnage, ce document joue finalement plus en faveur de la production qu'autre chose. Notons qu'il n'est disponible que dans l'édition collector limitée et que l'éditeur prévoit d'ores et déjà une rupture de stock plutôt rapide. Pour les fans hardcore, il s'agit donc de faire vite !

S.M.

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : VERSION LONGUE - DEUX COMMENTAIRES AUDIOS - DOCUMENTAIRE - LA LÉGENDE - SCÈNES COUPÉES - BANDES-ANNONCES (ÉDITION SPÉCIALE) - COULISSES DU TOURNAGE - GALERIE DE PHOTOS - STORYBOARDS (ÉDITION COLLECTOR).

Seuls contre tous : la baston coupée.

Amityville, la maison du diable

L'édition zone 2 d'**Amityville** de Stuart Rosenberg permet à celui qui la possède de pratiquer une petite expérience très intéressante : démontrer en quelques secondes qu'un doublage peut anéantir le potentiel de terreur d'un film. Pour le prouver, il suffit de se reporter au troisième chapitre du menu (à environ 16m12s) et d'assister simultanément en vo et en vf à l'éviction du prêtre (Rod Steiger) par la voix du démon. Ce qui, en version originale, s'avère être une voix terrifiante et hystérique se transforme en français en une lamentation plaintive et quasi inaudible. Hélas, pas de sous-titres français et pas l'ombre d'un supplément pour rattraper le coup. Dommage, ce film méritait amplement une édition collector.

Alexandre BUSTILLO

ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT : 1:85 (16/9). SON MONO 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

Kiss of death

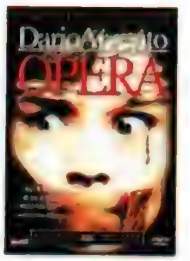
Plus doué quand il signe des thrillers de commande (**L'Enjeu**) que des œuvres à prétention auteurisante (**La Vierge des tueurs**), Barbet Schroeder donnait avec ce polar tendu l'occasion à Nicolas Cage de se préparer au rôle de Castor Troy dans **Volte/Face** puisqu'il incarne ici un malfrat musclé et asthmatique. Face à lui, David Caruso compose à la perfection un personnage d'ex-taulard attachant qui se voit piégé par le système judiciaire et par son passé. Pratiquement dépourvu de scènes d'action et desservi par un filmage très télé, **Kiss of Death** reste pourtant le meilleur film de Schroeder grâce à une galerie de seconds rôles impeccables et à un réalisme sans esbroufe. Cela dit, que les choses soient dites clairement : on en a assez de ces DVD qui proposent des bonus bidon comme c'est le cas ici. En effet, le soi-disant making-of n'est en réalité qu'un remontage des autres suppléments proposés, en l'occurence les interviews express entrecoupées d'extraits de la bande-annonce. De la promo sans intérêt, où Schroeder - manifestement peu impliqué - prédit que Caruso deviendra une star. Ce ne fut malheureusement pas le cas, et revoir le film permet de constater à quel point ce gars-là aurait mérité une carrière.

C.D.

ÉDITEUR: FOX. TRANSFERT 1:85 16/9. SON 2.0 (VF) ET 5.1 (VO). SUPPLÉMENTS: FEATURETTE (VOST), INTERVIEWS (VOST), BANDE-ANNONCE.

NEWS

Suspiria et Opera



Un grand merci à Anchor Bay, encore eux, qui nous rappelle que Dario Argento était autrefois indissociable d'adjectifs tels que démesure, folie et surtout peur. En ressortant **Suspiria**, l'œuvre la plus aboutie et radicale de son auteur, et **Terreur à l'opéra**, le dernier film à peu près digne du maestro, sa grandeur passée redevient évidente. Et c'est le traitement grand luxe qui a été appliqué aux deux films : image remasterisée tout bien comme il faut, labélisée THX et remix DD5.1EX et DTS-ES. Rien à dire, chez Anchor Bay, on sait comment traiter le cinéma fantastique: les éditions précédentes sont enterrées d'office, les couleurs de **Suspiria** éclatant ici comme jamais. Côté suppléments, c'est plutôt bien puisqu'un documentaire a été spécialement créé pour chacun des deux films. Celui sur **Suspiria** est riche en participants mais un peu moins en informations, et devient même parfois un peu lourdingue à privilégier le côté surnaturel de la sorcellerie au détriment de l'évocation du tournage et des partis pris de mise en scène de Dario Argento, mais bien sûr, il y a pire façon de perdre cinquante minutes. Le documentaire sur **Terreur à l'opéra** a beau être plus court, il est pourtant bien plus intéressant car les intervenants se révèlent plus critiques vis-à-vis d'un film à la genèse tumultueuse et, complément malheureusement absent du doc' sur **Suspiria**, de nombreuses images du tournage viennent illustrer le propos. Enfin, ces éditions ne seraient pas si spéciales que ça si elles n'étaient complétées par un joli CD de la BO du film, un splendide onze titres de composition électro-terrifico-assourdissante pour **Suspiria** (44'48) et un très inégal quatorze titres de 46'50 pour **Opéra**, chacun des deux films étant également dispo dans une version simple sans la BO (et sans le doc pour **Suspiria**).

M.C.

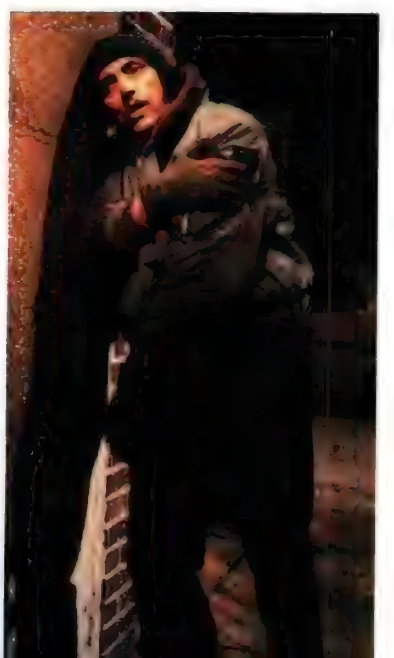
ÉDITEUR: ANCHOR BAY (FNAC IMPORT). TRANSFERT 2.35 (16/9) SON 5.1 ET DTS (VO NON ST) 2.0 (VF SUR SUSPIRIA UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS: DOCUMENTAIRE - BANDES-ANNONCES - CLIPS - BIOGRAPHIE - CD DE LA BO DU FILM ET SEULEMENT POUR **SUSPIRIA**: SPOTS TV & RADIO - GALERIE DE POSTERS ET DE PHOTOS.

Maniac (FNAC IMPORT)

L'édition du DVD de **Maniac** est avant tout centrée sur celui sans qui ce film n'aurait pu exister, l'excellent Joe Spinell, l'une des « gueules » les plus marquantes de la série B. Ce film, qu'il a également coécrit et coproduit, est celui qui devait le faire passer de second rôle souvent remarqué à celui de véritable acteur de premier rang, ce qui est pour le moins réussi, son nom étant désormais indissociable du cinéma le plus déviant. Le plus Mad quoi! C'est dans cet état d'esprit que le documentaire de cinquante-deux minutes vient s'imposer comme parfaitement indispensable. Racontée par ses proches et faite pour ses fans, cette biographie détaille non seulement son parcours d'acteur mais surtout son implication et ses amitiés dans le milieu du cinéma (avec notamment un petit jeune appelé Sylvester Stallone), sans oublier de montrer un maximum de documents inédits et d'informations absolument fascinantes (devinez quel était le deuxième acteur le mieux payé sur **Le Parrain** ?). Le commentaire audio s'avère également passionnant même s'il n'est pas inédit (c'est celui que Lustig avait enregistré pour l'édition laserdisc Elite). Le metteur en scène semble se rappeler parfaitement toutes les étapes d'un tournage commando, parfois sans autorisation et dans des conditions plus que précaires. Ce DVD ne serait pas complet s'il ne faisait état du scandale que le film a créé à sa sortie. Les critiques assassines sont d'ailleurs compilées dans une galerie qui contient, notamment, une lettre irréelle d'un responsable du comité de censure des Philippines qui écrit à Lustig : « *Présentez votre film ailleurs. Pas aux Philippines. Présentez-le à Satan* » !

On trouvera également une interview radio du réalisateur et de ses acteurs, essayant de défendre le film. Et bien entendu, le brûlot est présenté dans des conditions absolument parfaites, c'est-à-dire avec une image granuleuse et boueuse (**Maniac** ne serait pas ce qu'il est s'il avait l'image de **La Menace fantôme**). Les plus maniaques (oui, d'accord...) pourront se procurer l'édition limitée à 5.000 exemplaires comprenant la musique très efficace de Joe Chattaway sur un CD découpé du plus bel effet (seize titres pour une durée totale de 32'46): à écouter très tard et très fort pour un effet maximal !

Spielberg, pote de Joe Spinell !



M.C.

ÉDITEUR: ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9) SON DD5.1 ET DTS 5.1 (VO NON ST) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS: COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - INTERVIEW RADIO - BANDES-ANNONCES - SPOTS TV & RADIO - GALERIE DE POSTERS ET DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

→ par Alexandre BUSTILLO

Dune

Difficile d'adapter l'œuvre de Franck Herbert au cinéma. De nombreux réalisateurs en ont fait la douloureuse expérience comme Alejandro Jodorowsky (**Santa Sangre**) qui, en 1975, réunit deux millions de dollars pour porter à l'écran la saga d'anticipation avec Salvador Dali dans le rôle de l'empereur Shaddam IV. En vain. Tout auréolé du succès d'**Alien**, Ridley Scott essayera lui aussi de mettre en images l'inadaptable roman fleuve. Produit par Dino de Laurentiis, le film ne verra lui non plus jamais le jour. Arrive alors David Lynch. **Dune** est enfin projeté sur les écrans mais s'avère être un fiasco commercial.

Les soldats Harkonnen et la cité Giedi Prime.

Très affecté, Lynch essaye encore aujourd'hui d'oublier le naufrage.
Confiant, le producteur Richard P. Rubinstein décide d'adapter à son tour *Dune* en saga télé de luxe pour la chaîne américaine Sci-Fi Channel. Budgété à 20 millions de dollars, la série de trois épisodes d'une heure et demie chacun prétend rendre justice à l'œuvre d'Herbert. Pas si sûr. Assez fidèle aux romans, la série est complètement paralysée par un oubli majeur : le souffle épique. Restent des effets spéciaux acceptables bien qu'envahissants et une clarté bienvenue dans l'explication des multiples enjeux de l'aventure. Diffusée sur Canal Plus en juillet dernier, ***Dune*** sort aujourd'hui en DVD dans une édition luxueuse incluant un making-of ludique et complet sur les effets spéciaux, un documentaire sur le travail du réalisateur John Harrison et une démo jouable (sur PC uniquement) du jeu édité par la société française Cryo. Du bon travail pour une série qui n'en demandait pas tant.

USA. 2000. RÉAL.: JOHN HARRISON. INT.: WILLIAM HURT, ALEC NEWMAN, SASHIA REEVES, IAN MC NEICE... TRANSFERT: 1.78, 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON: 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS: MAKING-OF (30 MN) - DOCUMENTAIRE (30 MN) - GALERIE DE PHOTOS - BANDE-ANNONCE - MAKING-OF DU JEU FRANCK HERBERT'S DUNE - SUPPLÉMENTS DVD-ROM (DÉMO JOUABLE ET LIENS INTERNET). DIST.: COLUMBIA.
DISPONIBLE EN VIDÉO ET DVD

La planète Arrakis, détentrice de la précieuse épice.

Urban Gothic

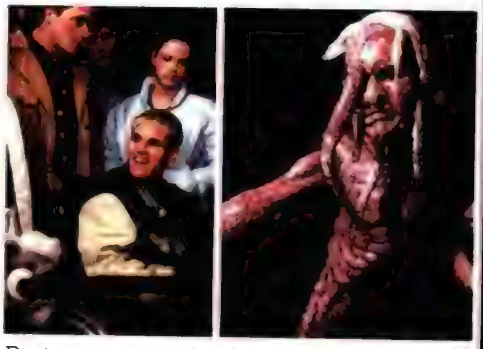
Nouvelle série anglaise entièrement réalisée en caméra DV, ***Urban Gothic*** essaye tant bien que mal de marcher sur les traces de ses illustres aînés que sont ***Les Contes de la crypte*** et autres **Creepshow**.
Écrite et réalisée par Tom de Ville et Steve Matthews, cette nouvelle anthologie de terreur urbaine propose quatre histoires allant crescendo dans la nullité et la vacuité. ***Vampirologie*** est, malgré un manque flagrant d'originalité, l'épisode le plus sympathique avec son vampire dandy traînant la nuit dans les boîtes et les clubs branchés. Il y rencontre d'ailleurs une des stars du cinéma de genre anglais, la légendaire Ingrid Pitt, vue entre autre dans **The Wicker Man** et **Quand les aigles attaquent**. La suite est sans intérêt : l'épisode ***T'es un homme mort*** mise tout sur le gore et se permet des plans snuff sur des animaux (raison de plus pour boycotter). ***L'Étrange supermarché*** chasse sur les terres de David Lynch, le talent en moins, et ***Le Hurlement du loup*** (histoire classique de loup-garou) vient définitivement nous conforter dans l'idée qu'***Urban Gothic*** risque de ne jamais connaître de deuxième saison si les autres épisodes sont aussi mauvais.

GRANDE-BRETAGNE. 2001. RÉAL.: TOM DE VILLE. INT.: INGRID PITT, KEITH LEE CASTLE, JEMINA ROOPER... FORMAT : PLEIN CADRE. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIE - BANDE-ANNONCE. DIST.: COLUMBIA.
DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO

*Deux instantanés de la série anglaise **Urban Gothic**. Vous avez dit glauque ?*

Sideshow

Réalisé l'année dernière par le prolifique Fred Olen Ray (qui depuis a déjà signé sept films!), **Sideshow** s'impose comme un must de la série B.
Se déroulant intégralement dans une fête foraine, le film calque à quelques détails près son intrigue sur l'un des meilleurs films de Tobe Hooper: **Massacre dans le train fantôme**. La bande habituelle de teenagers, commune au trois quarts des productions horrifiques actuelles, s'aventure dans les dédales d'une fête foraine réputée pour sa galerie de monstres hors du commun. Le petit groupe ne tarde pas à faire connaissance avec le maître de cérémonie Abbot Graves (Phil Fondacaro, un des acteurs fétiches de Full Moon, vu dans **Bloodolls** et **The Creeps**) et ses diaboliques créatures qu'il présente une par une dans ce qui se révèle être au final la meilleure scène du film. Pour seulement un dollar, ce maître loyal propose d'admirer Konjono, l'homme cauchemar (il a son siamois implanté dans le ventre), Digestina la femme qui digère tout (elle repose dans un bain de sucs digestifs), Aelitaa la femme qui ne cache rien (une danseuse qui s'arrache la peau pour un strip-tease intégral) et Hans l'homme insecte (un monstre caché derrière d'épais pansements).



Des teenagers coutumiers du genre et l'homme insecte.

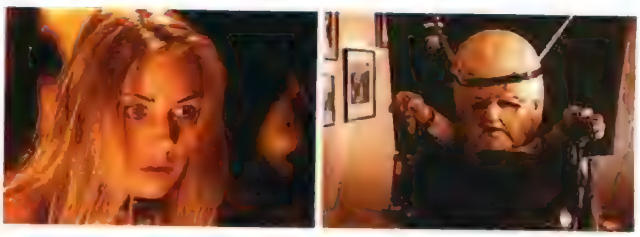
L'atout majeur du film de Fred Olen Ray réside dans les maquillages de ces monstres, aussi réussis les uns que les autres et faisant honneur aux créatures du **Freaks** de Tod Browning comme à Gunther, le monstre de **Massacre dans le train fantôme**. Une preuve de plus que la fête foraine est l'endroit idéal pour un film d'horreur réussi.

L'étrange « homme canari», un monstre bien gerbeux affublé d'un drôle de nom d'oiseau !

USA. 2000. RÉAL.: FRED OLEN RAY. NT.: JAMIE MARTZ, MICHAEL AMOS, SCOTT CLARK, JESSICA KEENAN, PHIL FONDACARO... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF) . SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE (VF) - LIEN INTERNET. DIST : COLUMBIA.
DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO.

Le Cerveau de la famille

Écrit par Benjamin Carr (**Talisman**, **Hideous!**) et réalisé par Robert Talbot (**Mystery Monsters**), **Le Cerveau de la famille** dépeint les agissements d'une famille de tarés, les Stackpool, contrôlés psychiquement par leur grand frère Byron, une grosse tête assise sur un fauteuil roulant.



Leur vie, ponctuée d'expériences ratées sur de multiples cobayes, aurait pu se poursuivre tranquillement sans l'arrivée de Lance Bauger (**Blake Bailey**, vu dans **Killer Eye** et dans **Lurking Fear**), petite frappe bien décidée à les faire chanter. Le film sombre alors dans de longues plages de dialogues inintéressants et ne retrouve un regain d'intérêt que sur la fin, à l'occasion d'une reconstitution de la mise à mort de Jeanne d'Arc dans une pièce de théâtre jouée par des attardés mentaux. Quelques minutes malsaines et folles dans un contexte totalement morne. Le DVD propose les habituels bonus Full Moon et un making-of qui s'avère être une compilation de bandes-annonces, dont celle de **Bride of the Head of the Family** (on peut y voir Byron se marier avec son équivalent féminin sous l'œil attentif du professeur à petite tête de **Bloodolls**), du **Castle Freak** de Stuart Gordon, de **Vampire Journals** et de l'excellent **Retour des Puppet Masters**. Des films bien meilleurs que ce cerveau en panne d'imagination.

Ci-dessous, de gauche à droite : Byron / La pièce de théâtre finale / Deux membres haut en couleur de la famille.

USA. 1996. RÉAL.: ROBERT TALBOT. INT.: BLAKE BAILEY, JACQUELINE LOVELL, BOB SCHOTT, JAMES JONES... TRANSFERT : 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES (VO) - LIEN INTERNET - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST.: WARNER.
DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO.

Stitches

Cette production Full Moon se distingue assez nettement des autres titres de la firme de Charles Band. Réalisé par Neal Stevens (scénariste du remake de **13 Ghosts**), **Stitches** est un petit ovni jonglant adroitement entre **Wishmaster** et **Montclare, rendez-vous de l'horreur**, un terrifiant film canadien réalisé par Tony Williams en 1982.
Un soir d'été, les locataires d'une paisible pension de famille de Nouvelle Angleterre accueillent une nouvelle arrivante, la gentille madame Albright, une petite vieille apparemment au-dessus de tout soupçon. Mais les masques tombent vite et la douce mamie s'avère n'être qu'un féroce démon prêt à exaucer les fantasmes les plus inavoués des locataires afin de capturer leur âme pour les enfermer à jamais dans son livre d'images.
Malgré les effets spéciaux défaillants (plus proche de Photoshop que d'ILM) et l'habituel recyclage Full Moon (le générique est celui de **Witchouse**), le film est une petite réussite remplie d'idées curieuses comme les quiproquos engendrés par les multiples changements de corps de madame Albright, les étranges hommes en noir qui trimballent des outils permettant à mamie de se tricoter des vêtements de chair humaine ou encore le livre d'images rempli d'âmes damnées hurlant pour l'éternité. Le climax vient confirmer cette bonne impression en faisant triompher pour une fois les forces du Mal.

USA. 2001. RÉAL: NEAL STEVENS. INT: ELIZABETH INCE, DEBRA MAYER, LINDY BRIANT, ROBERT DONOVAN... TRANSFERT 4/3 COMPATIBLE 16/9. SON: 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: BANDE-ANNONCE (VF) - FILMOGRAPHIES - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON (VO). DIST.: WARNER.
DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO.

The Tick

ADAPTÉE D'UN COMICS ET D'UNE SÉRIE ANIMÉE, THE TICK EST LA NOUVELLE INTRUSION DE BARRY SONNENFELD (MEN IN BLACK) DANS LE MONDE CATHODIQUE. OVNI PARODIQUE ET ASSEZ OSÉ, CETTE SÉRIE NOUS PRÉSENTE UN SUPER-HÉROS AUSSI GROTESQUE QUE COURAGEUX.

Barry Sonnenfeld, spécialiste du film parodique à grand spectacle, est indubitablement un cinéaste qui a réussi à imposer ses vues à Hollywood. Le réalisateur ne peut cependant pas se targuer du même succès pour ses productions de séries télé. Pourtant, en regardant son œuvre d'un peu plus près, on se rend rapidement compte que les unes ne sont que le prolongement logique des autres. Ainsi, Sonnenfeld s'est déjà attaqué par deux fois à des reprises de grands classiques de la télé pour le cinéma avec **La Famille Addams** (et sa suite **Les Valeurs de la famille Addams**) puis **Wild Wild West** (les fans de James West ne s'en sont toujours pas remis). Pour le compte de la télévision, Sonnenfeld avait déjà tenté deux percées dans le petit monde des séries. En 1998, il lance **Maximum Bob**, avec Beau Bridges dans le rôle d'un juge allumé adepte de la peine capitale. Avec ses habitants plus loufoques les uns que les autres, ses situations parfois surréalistes, ce produit assez inattendu aurait de quoi surprendre si on ne savait pas que Sonnenfeld fut le directeur de la photographie sur **Blood Simple**, **Arizona Junior** et **Miller's Crossing** des frères Coen. Il a ainsi repiqué aux deux frangins géniaux pas mal d'idées et une atmosphère particulièrement allumée. Plutôt une réussite, mais aussi un bide complet. En 2000, Sonnenfeld tente à nouveau sa chance avec **Secret Agent Man** (à voir en ce moment sur M6), sympathique parodie de James Bond. Nouvel échec. Puis vient **The Tick**, série au format de sitcom (vingt-cinq minutes par épisode), tirée d'un comic book de Ben Edlund déjà adaptée en série animée.

De gauche à droite : Capitaine Liberté, Batmanuel, The Tick et Arthur.

UN SUPER HÉROS MYSTÉRIEUX ET BLEU

The Tick (Patrick Warburton, alias Puddy, le benêt amoureux d'Elaine dans **Seinfeld**) est un super héros, un vrai. Il a un joli costume bleu, deux antennes sur la tête qui trahissent ses émotions, une force colossale, une allure pas vraiment gracieuse et il combat le crime. Son seul petit défaut est d'être un peu simplet, ou tout du moins en décalage avec la réalité. Ainsi, nous faisons sa connaissance alors qu'il s'est fixé la tâche de défendre un arrêt-bus contre les forces maléfiques qui l'assaillent. Côté force maléfique, on devra se contenter d'un distributeur automatique de café (« métal démoniaque ») qui fonctionne mal et refuse de sustenter les « *chers grands explorateurs épuisés par leur voyage et réclamant une tasse de justice* » (autrement dit, les touristes désirant prendre un café). Finalement, exaspéré par ce super héros d'opérette qui trouble plus l'ordre public qu'il ne sauve des vies, le gérant de la station réussit à faire comprendre au super héros que, les ayant libérés de l'épouvantable tyrannie de la machine à café, il pouvait maintenant se rendre en ville pour exercer ses nouveaux exploits. Avec le sentiment du devoir accompli, notre super héros décide donc d'émigrer après avoir prodigué un dernier conseil à un jeune homme ahuri : « *Ceci n'est pas un enjoliveur magique, la magie était en toi et le restera pour toujours* ».

Et là, on passe aux choses sérieuses. Ce sont de véritables criminels que The Tick va maintenant devoir affronter. Il se heurte ainsi à un robot guerrier venu de l'Est, réactivé après vingt ans de sommeil, qui va s'attaquer au pauvre Jimmy Carter de passage en ville ou encore à « The Terror », le plus grand méchant de l'histoire de l'humanité, qui se révèle être en fait un vieillard de 112 ans. The Tick va croiser sur sa route d'autres super héros qui l'aideront dans sa grande croisade. En premier lieu Arthur (David Burke), un petit comptable bien élevé qui rêve de grands exploits et se fabrique un costume de mite qui doit normalement lui permettre de voler et combattre le crime. Malheureusement pour lui, personne ne le prend au sérieux (il faut dire que son costume le fait plus ressembler à

un lapin qu'à une mite) et il n'est guère courageux. Il faudra toute la persuasion de The Tick pour le convaincre de poursuivre dans la voie qu'il s'est tracé. Ils forment ensemble une « *brigade anti-malfaiteurs qui se bat pour la justice jusqu'à ce que la mort les sépare* ». Parmi les autres partenaires de The Tick, on trouve deux personnages hauts en couleur: Batmanuel (Nestor Carbonell), un héros latino gominé, dragueur, qui ne cesse de se vanter de ses conquêtes auprès de la gent féminine et préfère répondre à ses appels personnels sur son portable plutôt que d'affronter le danger, et Capitaine Liberté (Liz Vassey), une super héroïne déguisée en Statue de la Liberté, qui a en effet bien du mal à résister au charme viril de Batmanuel.

BARRY, UN AMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

On l'aura compris avec cette description, on est plus proche de la série ***Batman*** des années 60 que du film de Tim Burton avec son héros sombre et déchiré. Ici, les supers héros repré-

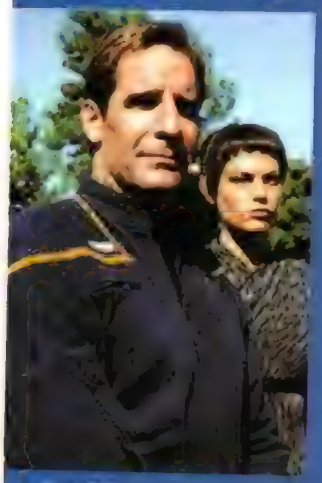
sentent le summum du ridicule. Ils sont obligés de prendre le taxi pour se rendre sur les lieux d'un méfait et pensent surtout à leur bien-être, sont sexuellement frustrés ou agissent encore comme à la maternelle. Si on ne savait pas trop à quoi s'attendre devant un tel synopsis (on a récemment vu avec ***Son of the Beach*** ce que les parodies mal faites - d'***Alerte à Malibu*** en l'occurrence - pouvaient engendrer de catastrophique), la surprise est agréable même s'il sera difficile de développer sur toute une saison ce concept assez amusant. Sonnenfeld semble cependant plus à l'aise à la télévision, où il dispose certainement d'une plus grande latitude pour créer des univers à part, qu'au cinéma où il a tendance à sombrer dans l'outrance gratuite. Alors, si vous avez un problème avec votre café, rassurez-vous, The Tick sera toujours là pour vous défendre contre cette machine diabolique.

Eric BOUCHE

The Tick, *le Samedi sur Cinefaz*
Secret Agent Man, *le Samedi sur M6*

RENTRÉE U.S. (Part Deux)

SUITE ET FIN DE NOTRE COUP DE LOUPE SUR LES NOUVELLES SÉRIES FANTASY QUI DÉPOTENT BIENTÔT SUR VOS PETITS ÉCRANS.



Scott Bakula, premier commandeur de l'Enterprise.

ENTERPRISE

Vous devez déjà connaître du moins en avoir entendu parler. Sinon, le titre vous aura mis sur la voie. Le vaisseau spatial le plus voyageur du cosmos est en effet de retour pour des escapades qui se déroulent cent ans avant les aventures du Capitaine Kirk. Les producteurs Rick Berman et Brannon Braga se sont longuement interrogés sur la nature de cette cinquième série **Star Trek** (après **Star Trek Classics**, **Next Generation**, **Deep Space Nine** et **Voyager**), envisageant toutes sortes de prolongations dont un **Full Metal Jacket** dans les étoiles axé sur l'entraînement des jeunes recrues de la Starfleet (surnommé *Starfleet Academy*, le concept fut jugé trop proche du **Space 2063** de James Wong et Glenn Morgan). Ils optèrent finalement pour un prequel (ça tombe bien, c'est la mode), qui remonterait au premier contact [illegible] avec des extra-terrestres, événements relatés au cinéma dans **First Contact**, aux premices d'une ère de découvertes intergalactiques. La nouvelle a de quoi réchauffer le cœur des trekkies du monde entier pour qui le XXIVème siècle commençait à devenir aussi monotone et attendu qu'une visite au supermarché. **Voyager**, particulière-

ment, avait épuisé les règles socio-culturelles mises en place par Gene Rodenberry il y a trente ans (trente ans!), si bien que l'univers et les personnages **Star Trek** nous sont devenus ennuyeux de perfection et de rigorisme intellectuel. **Enterprise** pourrait bien faire souffler sur la saga un vent rock'n roll, à condition que Scott Bakula, dans la chaise du commandeur, soit à la hauteur. Les premières images, montrant un Klingon poursuivi par des E.T. dans un champ de maïs de l'Iowa, sont pleines de promesses. Un jour ou l'autre sur Canal Jimmy.

WOLF LAKE

Le titre phare de la chaîne CBS pour la rentrée. Présentée comme un **Twin Peaks** lycanthrope (ce qui ne veut pas dire grand

Lundy Haywood Morgan.

chose mais donne quand même une idée), cette série aurait été apparemment victime de problèmes de cuisine qui auraient occasionné de gros changements de direction entre la réalisation du pilote et la production de la série. **Wolf Lake** est signé Alex Gansa, un homme de télé que l'on connaît et que l'on aime pour son boulot sur **La Belle et la bête**, **X-Files** et **Maximum Bob** (de Barry Sonnenfeld, voir article ci-contre). Dans une [illegible] ville au Nord-Ouest du Pacifique, une tribu de loups-garous ayant acquis la capacité de marcher sur deux pattes et d'adopter une morphologie humaine veille aux intérêts de la communauté.

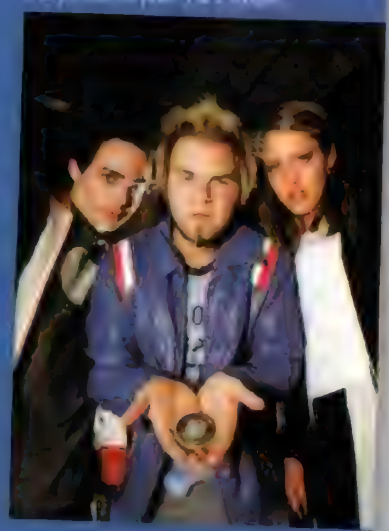
L'arrivée d'un shérif de Seattle (Lou Diamond Phillips), sur les traces de sa fiancée disparue (Mia Kirshner), va créer des dissensions dans la meute. « *La série tentera d'identifier le point qui sépare le loup de l'homme* » annonce Gansa. Avec aussi Tim Matheson, Graham Greene et Bruce McGill.

DEAD LAST

D'abord hésitante à produire cette histoire d'un groupe de rock capable de communiquer avec les morts, la chaîne WB n'a pas tardé à prolonger l'espérance de vie de **Dead Last** (estimée à six épisodes) suite au carton audimat que la série a réalisé. Les membres de « *The Problem* », combo rock alternatif sur le point de signer avec une maison de disques, tombent par hasard sur une amulette magique qui leur ouvre les portes du surnaturel et les expose, contre leur gré à une pelletée de fantômes. Pour que les morts-vivants trouvent enfin le repos les musicos devront satisfaire leurs dernières requêtes. « *C'est ça qui fait [illegible]* » résume l'un des personnages. Cette mixture à mi-chemin entre **Sixième sens** et **Spinal Tap** sent bon le culte.

Benjamin ROZOVAS

Des problèmes pour Tim Robbins.



→ par Bertrand ROUGIER

Neon Genesis

À LA VEILLE DE LA SORTIE EN DVD CHEZ PATHÉ VIDÉO DES DEUX FILMS (EVANGELION DEATH AND REBIRTH ET THE END OF EVANGELION) CENSÉS SERVIR DE RÉSUMÉ ET D'ÉPILOGUE À LA FAMEUSE SÉRIE ANIMÉE, RETOUR SUR UNE ŒUVRE MAJEURE MAIS CONTROVERSÉE DE L'ANIMATION NIPPONNE.

Réalisée en 1995 par Hideaki Anno pour le studio Gainax, la série *Evangelion* fut l'objet d'un plébiscite avant même sa diffusion. Bénéficiant d'une immense publicité gratuite, elle devint le succès « surprise » le plus prévisible de l'histoire de l'animation, réussissant le triple exploit de remporter la très prisée « course à l'audimat », de créer le consensus autour du génie proclamé d'Hideaki Anno, tout en faisant croire que rien n'était prémédité…

Produit de substitution a priori destiné aux « animefans » en manque de sensations fortes, *Evangelion* conte l'histoire de trois adolescents de quatorze ans mais aussi d'une tripotée d'adultes. Pilotes de robots à la *Goldorak*, les jeunes héros doivent protéger la Terre (devenue une sorte de monde high-tech post-apocalyptique) contre de mystérieux envahisseurs, les Anges…

Contrairement à ce que véhicule une rumeur largement répandue, *Evangelion* n'établit pas une nouvelle norme en matière de qualité d'animation. Si la réalisation d'Anno est irréprochable, les plans fixes et ceux utilisés plusieurs fois dans la série sont exagérément nombreux. Quant à la trame du scénario, elle fonctionne presque exclusivement sur le principe du mensonge éhonté et du whodunit. Cependant, les aventures et les errances du chétif Shinji, d'Asuka l'extravertie et de Reï l'introvertie sont véritablement passionnantes. En fait, c'est l'esprit pervers et mystificateur d'Hideaki Anno qui bluffe et séduit. Le cinéaste est parvenu à faire d'*Eva* (diminutif de la série à l'usage des connaisseurs) un rêve pour critiques fatigués et spectateurs désabusés. Bref, le reflet exact des aspirations du public: un show assez intelligent pour animer les conversations, mais pas trop pour que les orateurs ne se sentent pas idiots. L'exploit est à ce point dément que ce bijou de manufacture engrangea des milliards de yens sans que sa légitimité artistique ne soit jamais remise en question… Alors, grand bluff? Non! Car, en dépit des apparences, ce projet de producteur est l'œuvre sincère d'un seul auteur, qui fut contraint de réaliser ses visions dans l'urgence…

« Une série de robots ayant pour cadre un lycée ». À partir de ce concept finalement classique, permettant de jouer à fond sur l'identification des consommateurs de produits dérivés, Anno décide inopinément de projeter ses craintes freudiennes au cœur de la série. S'élaborant au jour le jour, *Eva* devient vite une série schizophrène, « lynchienne », possédant de (trop) multiples facettes… Entre solipsisme, fable philosophique, ésotérisme, exégèse, farce satirique et scènes d'action à l'attention des fans hardcore de science-fiction, on devine que le « *plan de complémentarité de l'homme* » dont il est question est une habile allégorie du microcosme de l'animation. On peut ainsi identifier Anno avec le personnage de Shinji ou celui de Misato, la Nerv avec le studio Gainax et même Gendo avec Hayao Miyazaki, dont le réalisateur avoue dresser ici une saignante caricature. D'autre part, Anno réussit l'exploit improbable de mettre en scène les spectateurs regardant la série! Ainsi, on pourrait risquer des analogies sans fin entre Misato, Shinji, Reï, Asuka, Ritsuko et la plupart des téléphages. Reste à savoir si cette démarche ambitieuse suffit pour excuser une intrigue visiblement bâclée, chargée d'un symbolisme lourdement signifiant. Et bien oui! En refusant de conclure *Evangelion* de manière conventionnelle (dessins crayonnés et statiques, abandon de la théorie du complot…), Anno osa scier la branche du star-system sur laquelle il était assis (sa carrière est désormais entre parenthèses) en criant à son public: « *Éteignez la télé! Sortez de chez vous! Profitez de votre vie!* ». Évidemment, les fans insatisfaits ne comprirent rien à son parti pris, manifestant violemment leur mécontentement après diffusion de l'ultime volet de l'épisode télé. Aussi, le trublion fut forcé de modifier la forme (il refusa de changer le fond) des deux derniers épisodes (version toujours inédite en France) à l'occasion de leur exploitation en laserdisc. Reste que, en acceptant pour la première fois de sa carrière de se plier aux exigences du système (budget limité, sujet imposé, objectifs commerciaux quantifiés et surtout délais restreints), Anno parvint à dynamiter l'objet télévisé de l'intérieur. En effet, un contrôle à ce point drastique fut exercé sur le marketing/1 de la série que,

Evangelion

En 1997, deux films auront pour mission d'achever, littéralement, cette foisonnante saga, sorte d'invitation au voyage philosophique sur le dos d'un robot géant. Plus conventionnels, donc plus violents, leur seul objectif fut d'annihiler la mythologie érigée par Anno, car les marchands de jouets la détestaient. Entre le clip et le spot publicitaire, ces deux longs-métrages explosèrent carrément les limites de la décence cinématographique à force de cynisme et de nihilisme. On en reparle dans le prochain numéro…

/1 Un cahier des charges « encombré » et la volonté d'Anno retardèrent l'élaboration des goodies **Evangelion**. Au grand dam des producteurs hystériques, le coup de boost au niveau des ventes se situa « seulement » au moment de l'annonce de la diffusion des deux films, le bilan économique pendant la diffusion de la série étant donc plutôt médiocre.

paradoxalement, Anno en profita pour bénéficier d'une totale liberté artistique. Une fois son forfait commis, il était trop tard pour empêcher la diffusion des ultimes épisodes.
Exprimant le refus de mentir à propos des choses que l'on veut réaliser, Anno tente parallèlement dans *Eva* de réconcilier le christianisme, les apocryphes et la kabbale. Il s'attarde avec une extraordinaire rigueur sur la psychologie de ses personnages et, plus rare, sur celle de l'auditoire les contemplant. Pas complètement guéri de son passé d'otaku, Anno ne masque pas le narcissisme de sa démarche, ***Evangelion*** étant un bouillon de cultures où se mélangent toutes les influences et aspirations de cet amoureux de cinéma, de science, de littérature et… d'auto-référence.

NEWS

• On ne vous en a pas parlé mais il en n'y aura plus. Dix « films » du studio Ghibli sont désormais disponibles dans deux coffrets de DVD longuement mûris en amont. **Laputa**, **Le Tombeau des lucioles**, **Mon voisin Totoro**, **Kiki l'ensorceleuse**, **Only Yesterday**, **Porco Rosso**, **Una Ga Kikoeru**, **Pompoko**, **Mimi O Sumaseba**, **Princesse Mononoké** et un bonus de luxe **Nausicaä** et le clip **On your Mark**.

• Le Festival Nouvelles Images du Japon se tiendra du 16 au 23 décembre au Forum des Images à Paris (tél.: 01 44 76 63 45). Sont déjà prévus au programme une rétrospective Ghibli comprenant la projection du **Voyage de Chihiro** ainsi que la diffusion de plusieurs longs-métrages rarement diffusés dont **Rhoné**, **Metropolis**, **Ufera**, **Princesse Arete** et, du côté « live », **Avalon**.

• On rappelle aux distraits que **Le Voyage de Chihiro** sort en France le 16 janvier. Il sera suivi de près en février par **Metropolis**.

Gundam Wings

En 1979, la série ***Gundam*** fut à l'origine de deux phénomènes primordiaux: la standardisation des formules des séries de robots et la popularisation du phénomène, qui engendra le premier Big Bang commercial de l'animation au Japon. ***Gundam Wings*** est le sixième serial engendré par cette déflagration. Diffusée au Japon en 1995, la série avait comme objectifs de faire oublier certaines péripéties malencontreuses (le calamiteux ***Gundam G***) et de renouer avec ses origines tout en séduisant de manière durable un nouveau public. ***Gundam*** posa les bases d'un univers riche et complexe. La Terre avait envoyé des colonies dans l'espace qui, après avoir demandé leur indépendance, firent scission et plongèrent l'univers dans le chaos et la guerre. Entre conflits sentimentaux, militaires, politiques et hiérarchiques, ***Gundam Wings*** tente donc maladroitement de ressembler à son glorieux aîné. Yes-man ne possédant pas une once du talent d'Hideaki Anno, Masashi Ikeda conduit son œuvre vers un inéluctable suicide narratif en substituant une galerie d'adolescents dotés d'une psychologie sommaire, et d'une banale éthique de boys band (groupies à l'appui), à de véritables maîtres guerriers. Sur quarante-neuf épisodes animés et dessinés de manière normalisée, seules quelques secondes par bobine restent donc à sauver. La série diffusée sur Fun TV et M6 (qui risque d'interrompre sa programmation) correspond bien à son slogan publicitaire: « *C'est du* ***Star Wars*** *nippon* ». Malheureusement, il s'agit de l'**Épisode I**…

→ par Alexandre BUSTILLO

Choc en stock

LA COLLECTION DES MOVIE MANIACS, TOUJOURS SUPERVISÉE PAR TOD MCFARLANE, S'AGRANDIT DE SEPT NOUVEAUX PERSONNAGES, D'UNE DELUX-BOX JAWS, D'UN BI-PACK EVIL DEAD 3 ET DE DEUX PERSONNAGES 18 POUCES.

Commençons par les nouveaux arrivants: longtemps désiré par les fans du fait de sa beauté plastique, Candyman (1) fait une entrée remarquée avec une figurine très fidèle à l'effigie de Tony Todd et à l'estomac dissimulant une ruche. Evil Ash (2), le nemesis de Bruce Campbell dans **Evil Dead 3** est lui aussi une bonne surprise. La figurine arborant deux glaives massifs est très réussie. Plus anecdotique, la nouvelle version de Freddy (3) est réservée en priorité aux fans du tueur d'Elm Street ou aux inconditionnels désirant une collection intégrale, l'acheteur occasionnel pouvant se reporter sur d'autres choix plus intéressants. Passons rapidement sur le T-800 (4) dont la tête est un foirage total (plutôt incompréhensible de la part des designers) et sur le T-1000 (5 et 6), figurine certes modulable (le bad guy de **T2** est disponible en tenue de motard et en version « splashée ») mais qui repose essentiellement sur le charisme de son interprète (Robert Patrick) et non sur son impact visuel.

Les deux joyaux de la collection sont les seules créations originales de McFarlane pour la série, à savoir deux monstres issus de l'univers du **Projet Blair Witch.** McFarlane matérialise les entités démoniaques suggérées dans le film de Myrick et Sanchez sous la forme d'un être mi-homme mi-arbre (7) et d'une créature guerrière armée d'une hache de pierre (8). On se met alors à fantasmer en tant que spectateur à un hypothétique film abritant de tels monstres.

Après ces créatures forestières, l'autre trésor de la collection est la version 18 pouces de Leatherface (9), le boucher cinglé de **Massacre à la tronçonneuse**, époustouflante de ressemblance avec le personnage incarné par Gunnar Hansen dans le film de Tobe Hooper. L'avoir dans votre salon pourrait vous faire devenir aussi fou que Marilyn Burns à la fin du film. Ash (10), le héros d'**Evil Dead**, est lui aussi disponible en format 18 pouces (main d'acier et fusil à pompe compris) et en bi-pack **Army of Darkness** avec la sorcière du puits, adepte du kung-fu.

Pour finir, une curiosité: la delux-box **Jaws** (11) qui reprend la scène finale du film où Robert Shaw (la figurine ressemble quand même plus à Burt Reynolds) se fait dévorer sur son bateau par Bruce, le requin glouton. De quoi se prendre pour Spielberg dans sa baignoire !

JEU CONCOURS

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

SORTIE LE 19 DÉCEMBRE 2001

125 LOTS À GAGNER

A - 5 bandes originales

B - 20 affichettes teaser du film

C - 15 affiches teaser du film

D - 50 affichettes définitives

E - 20 paquets de cartes de jeu de rôle Le Seigneur des Anneaux

F - 5 livres Making of Le Seigneur des Anneaux

(collection Le Pré aux clercs)

G - 3 figurines de luxe (Collector Distribution)

H - 2 trilogies Le Seigneur des Anneaux (collection Christian Bourgois)

I - 5 boîtes de figurines Le Seigneur des Anneaux à peindre (Games Workshop)

À découper ou photocopier et à renvoyer à
Mad Movies, Concours Le seigneur des anneaux - 17, rue Rodier - 75009 Paris

Répondez juste aux trois questions suivantes et gagnez l'un des 125 lots proposés ci-dessus

1/ Quel est le titre du premier film de Peter Jackson ? _____

2/ Quel est l'interprète de Frodon dans Le Seigneur des anneaux ? _____

3/ Quels sont les titres des trois films formant la trilogie du Seigneur des Anneaux ? _____

_____

Merci d'indiquer cinq choix dans l'ordre de préférence (lots fournis dans la limite des stocks disponibles)

1er choix _____
2ème choix _____
3ème choix _____
4ème choix _____
5ème choix _____

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____
Ville _____

METROPOLITAN FILMEXPORT

NEW LINE CINEMA

©2001 NEW LINE PRODUCTIONS, INC. TOUS DROITS RESERVÉS.

Le Seigneur des Anneaux, les personnages, les noms et les lieux, TM The Saul Zaentz Company

→ par Jean-Sébastien DÉCANT

Headhunter

DREAMCAST. SEGA

À peine sorti du coma, l'agent Jack Wade est pris en charge par sa supérieure pour recommence sa carrière à zéro et repasser les examens qui feront de lui un tueur à la solde de l'État. Il se retrouve malheureusement impliqué dans une opération terroriste engagée par un magnat de la recherche bio-chimique… On attendait beaucoup de ce **Headhunter** développé en Europe du Nord par Amuze. Peut être trop. Parmi les dernières grosses sorties de la Dreamcast, ce jeu fut annoncé comme le **Metal Gear** de Sega. Seulement n'est pas Kojima qui veut. L'aventure est ici beaucoup trop morcelée et n'est pas non plus avantagée par un scénario (écrit par un ancien des **X-Files**) accumulant les poncifs du cinéma d'action. Au final, **Headhunter** est un package pour joueurs peu exigeants reprenant les diverses trouvailles mises en place dans le cadre du jeu d'action/aventure à la troisième personne. Ce jeu dispose pourtant de nombreux atouts: on peut, par exemple, y conduire une moto qui une fois maîtrisée est très agréable à contrôler. La maniabilité du personnage, bien qu'un peu rigide, permet de s'amuser lors des fusillades, et la diversité des lieux visités (entrepôts, manoir, station essence, prison, cargo, centre commercial, labo) est tout à son honneur. Hélas, pris au piège par cette volonté de varier les plaisirs, **Headhunter** ne démarre jamais vraiment. Les premières contraintes se font sentir dès la prise en main. Après s'être farci dix minutes de faux journal télévisé censé vous plonger dans l'univers aseptisé de ce Los Angeles d'anticipation, il faut se coltiner un didacticiel pour apprendre à jouer. Il s'agit ensuite d'éplucher divers dossiers pour saisir les enjeux de l'intrigue, puis passer quatre épreuves pour obtenir son permis de tuer. C'est seulement après une petite heure de jeu qu'on peut enfin passer aux choses sérieuses. Jack enfourche sa moto et commence son enquête en infiltrant un repère d'Hell's Angels. On dégomme quelques blousons noirs, on résout des énigmes à la **Resident Evil**, on remonte sur la moto pour se déplacer dans une ville déserte où seuls quelques véhicules encombrent les rues. On se rend au QG des Angels pour dégommer quelques voyous et un boss, puis on retourne à la base pour obtenir la licence de niveau 2. Résultat, l'impression d'être encore en train d'apprendre à jouer persiste au bout de trois heures. Plus agaçant encore, aucun passage de **Headhunter** n'est aussi difficile que les mini-épreuves obligatoires des licences (vingt en tout), la progression ne nécessitant pas une grande finesse dans la façon d'éliminer ces adversaires. Car la volonté de varier les environnements comme dans un jeu d'action traditionnel, finit par limiter le gameplay qui s'apparente à une éternelle répétition du schéma décrit précédemment (tuer, chercher, rouler…). Plutôt que de respecter l'unité de temps ou de lieu propre au genre, **Headhunter** multiplie les rebondissements sans vraiment chercher à mettre en place des situations originales. Et ce n'est ni la possibilité d'incarner un autre personnage de temps en temps, ni les mini-épreuves de réflexes à la **Shenmue** qui relèvent la sauce.

Jack Wade, un agent un peu comateux dans l'action.

Spiderman 2

PSONE. ACTIVISION

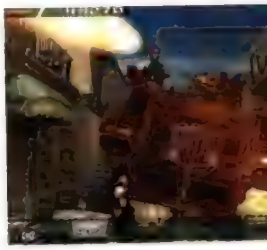
Il est rare de tomber sur une adaptation réussie de comics ou de manga en jeu vidéo. Ce fut pourtant le cas de **Spiderman** premier du nom qui proposait d'incarner le tisseur de toiles dans un jeu d'action/plates-formes original à la difficulté élevée. Sa particularité était de disposer d'un moteur 3D d'une fluidité exceptionnelle, permettant de se mouvoir dans tous les sens au-dessus de New York. Cette suite n'apporte pas vraiment d'améliorations flagrantes si ce n'est qu'il y a plus de costumes spéciaux et quelques mouvements inédits. La maniabilité est toujours aussi élaborée puisque sept des huit boutons du dualshock sont à nouveau mis au service de la mobilité de l'homme araignée. La maîtriser demande un temps d'adaptation, ensuite c'est absolument fabuleux puisqu'il est possible de bouger librement sur toutes les surfaces et dans tous les sens. Il existe même des mouvements secrets à découvrir au fil de la progression. Visuellement, **Spiderman 2** fait cependant pâle figure face aux softs des consoles nouvelles générations, mais le plaisir de jeu n'a pas perdu de sa saveur depuis le premier opus. Et puis c'est un soft labellisé Marvel avec tout ce que cela implique. Des couvertures de comics à collectionner, une voix off qui n'est autre que celle de Stan Lee en personne et une tonne d'apparitions des héros et vilains de la compagnie. Dommage que la version française ait été intégralement doublée, car les commentaires pendant le jeu sont grotesques et perturbent certains moments délicats. Quant au narrateur, ce n'est plus Stan Lee mais une voix monocorde qui lance: « *Bonjour, je suis Stan Lee* »… Presque aussi difficile à contrôler qu'un jeu de sport extrême, **Spiderman 2** est un soft éprouvant pour les nerfs qui s'adresse particulièrement aux joueurs dotés de superpouvoirs niveau concentration.

Electro, nouvel adversaire du Tisseur.

Time Crisis

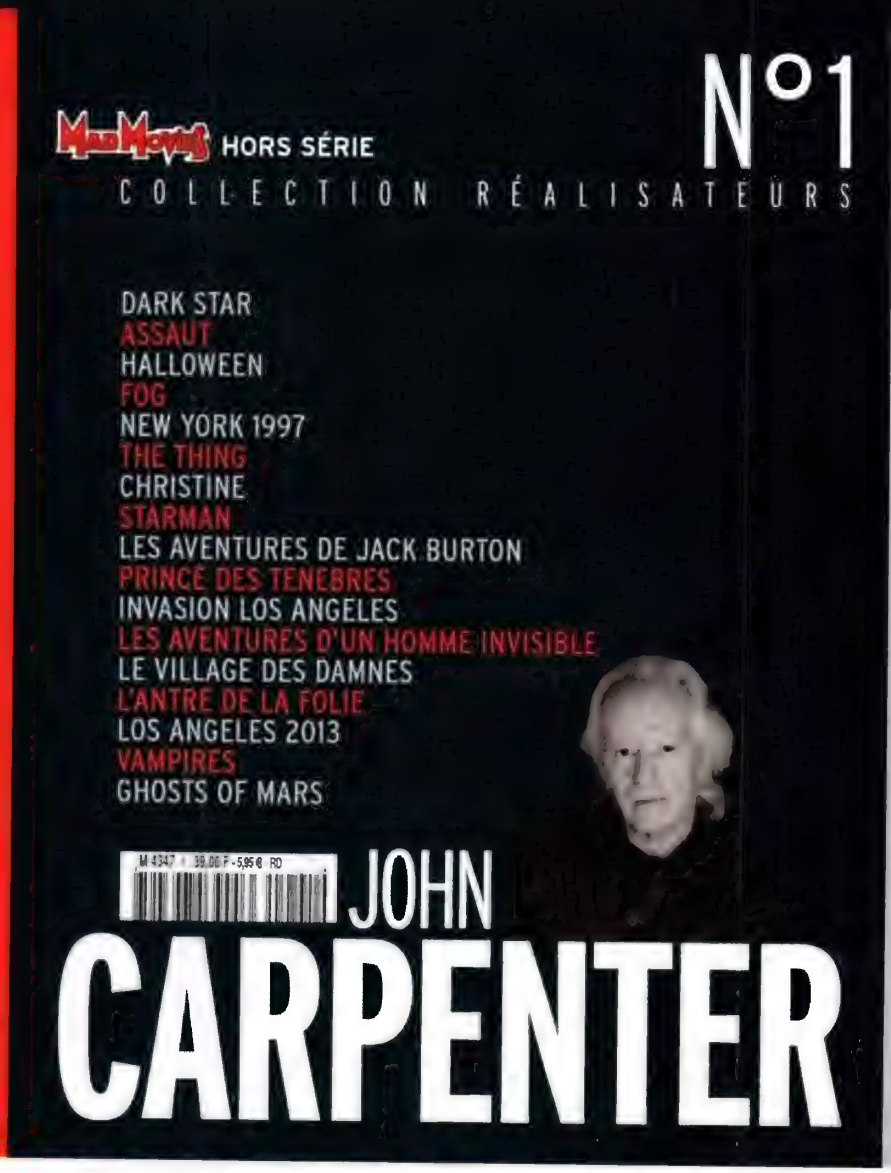
PS2. SONY / NAMCO

Quel plaisir de retrouver chez soi un monument du jeu de tir sur Arcade! Car **Time Crisis 2** est un des jeux de flingue les plus excitants jamais réalisés. L'action y est trépidante, les effets sonores extraordinaires, et comme toujours dans ce type de jeu, les agresseurs surgissent de partout. Cette poussée d'adrénaline vidéo-ludique est répartie sur trois longs niveaux très bien conçus (il existe d'ailleurs plusieurs chemins pour les traverser). Seul ou à deux, avec le pistolet ou sans, **Time Crisis 2** est tellement divertissant que même après l'avoir terminé - ce qui n'est pas une mince affaire - on a envie d'y jouer encore et encore pour retrouver ce plaisir instantané procuré par ce jeu de massacre brillant. Adaptation console oblige, des cinématiques relient les phases d'action, et des petits jeux d'adresse s'apparentant à des épreuves de tirs ont été ajoutés.



Une adaptation réussie sur console d'un classique du jeu d'arcade.

L'EVENEMENT



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore.
148 pages, 39 F.

Actuellement en kiosques

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 39 F / 5,95 € (frais de port compris)*
Prix Hors Europe et Dom-tom (par avion) : 59 F / 8,99 €

Total : _____ F / _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de Mad Movies - CPF

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____

* Offre valable jusqu'au 31 janvier 2002 dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement à l'adresse suivante

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cédex 19

→ par Rakik Djoumi

She

James Bernard

The vengeance of she

Mario Nascimbene (GDI/Import FNAC)

Tentative fructueuse pour la Hammer de sortir des chemins balisés de l'horreur, **She** (**La Déesse de feu**) se voulait dans la tradition du roman d'aventures d'Henry Rider Haggard (*Allan Quatermain*), déjà adapté six fois à l'écran, et notamment par l'exubérant Merian C. Cooper en 1935. Cooper avait de quoi se payer des décors gigantesques et la musique monstrueuse de Max Steiner. La Hammer se contenterait de ressortir son casting et sa garde-robe de **La Malédiction des Pharaons**, et d'attribuer le score à son compositeur-maison, James Bernard et son orchestre réduit. Si le regretté Bernard avouait une certaine tendresse pour la musique de **She**, il faut pourtant reconnaître que son manque de moyens s'y affichait clairement, conférant à ses love themes répétitifs et ses fanfares un air conséquemment fauché. En tout cas, ses chants « indigènes » sont parmi les plus drôles jamais entendus. **Vengeance of She** fut lancé dans la foulée (sans Ursula Andress, qui faisait alors sa star, et qui finira pourtant par ré-endosser son uniforme dans la consternante **Montagne du dieu cannibale**). Débordé, Bernard dut passer la main à Mario Nascimbene, remarqué à la fin des années 50 pour deux scores mémorables (**Les Vikings** et **Les Chemins de la haute ville**). Complètement fasciné par la glorieuse décennie british de John Barry, Nascimbene transforma son film d'aventures en James Bond colonial, enchaînant les envolées stringbeat à de plus conventionnels accents dramatiques (dont certains annoncent même **La Momie** de Goldsmith !), le tout pour un résultat nettement plus réjouissant que celui du film original, et qui bénéficiait des compétences évidentes des membres du Rome Symphony Orchestra.
Notons enfin l'extraordinaire professionnalisme de cette édition, qui déterre des morceaux que leurs auteurs mêmes pensaient à tout jamais perdus, et qui nous gratifient d'un booklet aussi épais qu'informatif.
(77 MN 19)

La marque du diable 1 et 2

Michael Holm (Diggler/Import FNAC)

Point d'équilibre entre le fantastique à papa (celui de la Hammer notamment) et les débordements gerbos des années 70, le film de Michael Armstrong est resté célèbre pour ses sacs à vomi distribués à l'entrée, ses demoiselles aux langues arrachées, son interdiction en France, son Udo Kier débutant, son Jess Franco de producteur, son classement V pour Violence et sa musique complètement décalée ! C'est dans une discothèque berlinoise qu'Armstrong avait requis les services de Michael Holm, chanteur à midinettes dont les œuvres squattaient alors le hit-parade local. Forcément, son approche du film aura plus à voir avec le détachement rigolard et caricatural de certains Européens de l'époque (Delerue et DeRoubaix en tête) plutôt qu'avec les accents appuyés d'un James Bernard. Cocktail frappadingue de femelles angéliques, de rythmique slow à la Joe Dassin et d'orchestrations à la Raymond Lefèvre (la série des **Gendarme** !), la musique de Holm achèvera de donner au film une texture à mi-chemin entre le craspec en costumes et les reconstitutions historiques des Monty Python. À noter que la musique de la séquelle ici présente (et majoritairement inécoutable) a vu passer cinq compositeurs successifs, dont notre bien-aimé John Scott (**Greystoke**, **Yor le chasseur du futur**), artiste admirable mais décidément spécialiste des projets foireux…
(39 MN 45)

La malédiction
La malédiction finale

Jerry Goldsmith (Varèse Sarabande)

À ce jour, **La Malédiction** aura valu à Jerry Goldsmith, pilier de la musique de film de ces cinquante dernières années, le seul Oscar de sa carrière. Au-delà de la triste anecdote, cette statuette aura eu deux effets consécutifs : 1) imposer les chœurs aux accents grégoriens comme alternative incontournable à la représentation cinématographique du Mal à l'écran, et 2) rejeter dans l'ombre les deux œuvres consécutives, **Damien** et **La Malédiction finale**, pourtant tout aussi indispensables. Goldsmith a en effet patiemment élaboré une véritable trilogie musicale, qui prend tout son sens à l'écoute successive des albums. Orchestrations sèches et d'une violence sans détour pour l'enfance de l'Antéchrist. Jeux entre l'orchestre et les effets synthétiques pour le jeune adulte. Et enfin, déclaration grandiose, équilibrée et royale pour **La Malédiction finale**, qui mêle avec un savoir-faire bluffant les deux figures princières, l'Antéchrist et le Christ lui-même. Les fidèles de Jerry n'hésitent d'ailleurs pas à avouer une nette préférence pour **La Malédiction finale**, où la puissance organique du Mal prend des proportions littéralement bibliques, et forcément plus séduisantes.

Dans l'élan qui consiste à faire fructifier son catalogue tout en contrant (un peu) les marchés parallèles, Varèse se décide enfin à éditer ces quasi-intégrales, vingt-cinq ans après les premières éditions vinyles (la sortie de **Damien la Malédiction 2** étant programmée pour le mois prochain). **La Malédiction** y gagne en équilibre narratif (l'album original oscillait uniquement entre les « Ave Satani » et les thèmes romantiques de l'ambassadeur) mais il y manque toujours les multiples mises à mort (*Fatal Fall, Have no Fear, Father Spiletto, Deadly Fall*) qui, dans le film, avaient été maladroitement remplacées par des effets synthétiques de mauvais goût (les originaux sont sur la piste isolée du laserdisc américain). Quant à **La Malédiction finale**, notons que l'inclusion du soliloque de **Damien** (*The Statue*) ainsi que l'intégrale du conflit final, constituent de véritables perles. Mais là encore, les coupeurs de notes en quatre regretteront l'absence de petites envolées (scène du prêcheur, du Père DiCarlo et du meurtre sur le pont à la fin de la chasse) qui ne constituent pourtant qu'à peine trois minutes de musique, facilement intégrables. Passé ces infimes regrets, nous nous réjouissons que ces modèles inébranlables de la musique horrifique aient enfin toute l'attention qu'ils méritent.
(LA MALÉDICTION : 49 MN 11)
(LA MALÉDICTION FINALE : 62 MN 33)

→ par Arnaud BORDAS

FANZINES

Zybrid

Deuxième parution du fanzine montpelliérain Zybrid. Outre quelques coups de projo sur l'actualité ciné (**Battle Royale, Torrente 2**) ou vidéo (sortie DVD du complètement barré **Shaolin Soccer**), les languedociens ont choisi de faire monter d'un cran la pression sur deux événements majeurs pointant leur gueule à l'horizon: le pétochard **Jeepers Creepers** et le barbare **Bang Rajan**. Quelques notules alléchantes et une interview énervée de Christophe Gans viennent compléter le sommaire chargé de ce zine enthousiaste.
68 PAGES N/B, FORMAT A4. 25F PORT COMPRIS À ZYBRID: FAUX RACCORD, 11 RUE BALARD, 34000 MONTPELLIER (04 67 34 09 24).

Trash Times

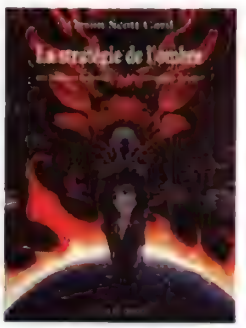
9éme numéro et déjà presque cinq ans d'existence pour ce fanzine bordelais spécialisé dans le bis qui tache. Au sommaire, suite du dossier sur la saga des **Baby Cart**, compte-rendu fourni du dernier festival de Bruxelles, interviews exclusives de Lloyd Kaufman, le boss de Troma, et d'Andrew Parkinson, réalisateur du gerbatique **Moi, zombie, chronique de la douleur**. Bref, voilà un programme à faire baver d'envie Bernard-Henri Lévy et Jean d'Ormesson réunis.
40 PAGES N/B, COUVERTURE COULEUR. 26F PORT COMPRIS À TRASH TIMES, RÉSIDENCE LE VOLTAIRE, RUE DE SUZON, ENT. I, APPT.270, 33400 TALENCE.

Aeternus Methos

Fanzine trimestriel entièrement dédié à la cause de Connor McLeod et de ses copains en kilt, Aeternus Methos se propose donc de faire le point régulièrement sur le monde celtique en général et sur **Highlander** en particulier (les films, la série, les livres et bien d'autres choses encore). Cette 24ème livraison nous gratifie donc d'articles historiques sur les peuplades celtes, des dernières nouvelles sur les immortels et même d'une analyse politique des événements du 11 septembre dernier par notre bellâtre d'Adrian Paul!
28 PAGES N/B, COUVERTURE COULEUR, 26F PORT COMPRIS À AETERNUS METHOS, ISA MAURIN, 505 CHAMP DE LA DAME, 38210 VOUREY.

La stratégie de l'ombre

ORSON SCOTT CARD - ÉDITIONS L'ATALANTE - 478 PAGES - 129 F.



La saga d'Ender est un monument de la SF moderne. Surgie dans les années 80, et comptant à ce jour cinq livres (celui-ci inclus), cette épopée métaphysique en a impressionné plus d'un à l'époque. Parcours chaotique d'un enfant prodige s'étalant sur plusieurs millénaires, l'odyssée d'Ender commençait comme **Starship Troopers** pour s'orienter progressivement vers une profonde réflexion sur la guerre, la religion et le choc des civilisations. Traversée de références aux mystiques chrétienne et taoïste, aux grands théoriciens du pouvoir et de la guerre (Machiavel, Jules César, Sun Tzu), la saga apparut comme l'œuvre d'un grand auteur, dont la richesse imaginative n'avait d'égale que son impressionnante culture. Aujourd'hui, Card revient sur ses pas et nous livre un roman parallèle au premier tome de la série, *La Stratégie Ender*. *La Stratégie de l'ombre* s'attache donc à la destinée de Bean, petit garçon chétif et orphelin surdoué, ayant grandi dans les rues d'un Amsterdam déliquescent. Prenant conscience de ses exceptionnelles qualités de charisme et de résistance, les autorités l'envoient à l'École de Guerre, sur une station spatiale où l'on forme l'élite de l'humanité dans le but d'affronter les terribles « doryphores ». Là, Bean rencontrera le fameux Ender et deviendra son fidèle second. Il était difficile de revenir sur des événements déjà évoqués et de les raconter à nouveau mais sous un angle différent, d'autant plus difficile qu'avec Ender, Card avait créé un personnage inoubliable. Aussi, le parti pris de s'attarder sur un personnage secondaire, condamné à rester dans l'ombre d'Ender, semblait relever de la gageure. Et pourtant, le défi est relevé haut la main. Brillant récit d'initiation, *La Stratégie de l'ombre* confirme avec maestria l'inscription d'O.S. Card au panthéon des grands de la SF. Cerise sur le gâteau, les Nantais des éditions de L'Atalante ont fait du très bon boulot (beau papier, magnifique jaquette). À acquérir au plus vite, donc, en attendant le sixième tome de la saga (parution courant 2002), *Shadow of the Hegemon*, qui nous promet la guerre totale sur la Terre.

Mémoire truquée

DEAN KOONTZ - ÉDITIONS ROBERT LAFFONT, COLLECTION BEST-SELLERS - 557 P. - 148,90 F.

L'auteur de ces lignes se rappelle avoir tremblé comme une feuille au milieu des années 80, alors qu'il n'était qu'un ch'ti collégien facilement impressionnable, à la lecture d'un roman de Dean Koontz: *L'Antre du tonnerre*. Le thème était assez proche de celui de *Mémoire truquée*: la manipulation mentale et la paranoïa. En une quinzaine d'années, la méthode Koontz n'a pas changé: le style est simple, direct, la psychologie des personnages, bien qu'assez détaillée, n'est jamais à l'abri d'un certain manichéisme, mais nom d'un chien, quelle efficacité! On essaie de prendre du recul, de se dire « *ce n'est qu'un bouquin à suspense* », et pourtant, très vite, on se surprend à tourner les pages en tremblant comme une feuille tout en jetant de temps en temps un regard inquiet par-dessus son épaule. Pour éviter de déflorer les innombrables rebondissements de l'intrigue, nous résumerons grossièrement: un couple californien modèle découvre avec terreur que leur quotidien, ainsi que celui de leurs proches, ne se résume pas au fameux métro-boulot-dodo. Manipulés par un machiavélique psychiatre, ils mènent à leur insu une double vie inquiétante qui va peu à peu les détruire psychologiquement. On n'en dira pas plus, si ce n'est que l'auteur multiplie les morceaux de bravoure (dont une balade en voiture dans le désert du Nouveau-Mexique qui laissera plus d'un lecteur nerveusement épuisé), excelle dans la description d'un personnage littéralement abject (le psy) et nous entraîne bien souvent aux confins de l'horreur. Bref, un sacré bouquin, néanmoins terni par une conclusion quelque peu bâclée et consensuelle.

Brian De Palma

SAMUEL BLUMENFELD ET LAURENT VACHAUD - ÉDITIONS CALMANN-LÉVY - 213 PAGES - 299,80 F. JUSQU'AU 31/12, PUIS 358,80 F.

Ce livre d'entretiens avec De Palma, cinéaste réputé pour son caractère irascible, va assurément faire référence dans les années à venir pour quiconque souhaitera s'intéresser un tant soit peu à l'œuvre du maître. L'auteur de **Blow Out** accepte avec bonne grâce de se prêter au jeu de la confidence, passant en revue l'histoire de sa vie, de son enfance malheureuse au milieu d'une famille désunie à son statut actuel d'artiste incontournable. Il se montre tour à tour imbu de lui-même, lucide sur son travail, fidèle et

bienveillant envers ses amis réalisateurs (Lucas, Scorsese, Spielberg, Coppola), bourreau de travail, misanthrope, enthousiaste, cynique, romantique… On redécouvre sous un angle quelque peu différent les chefs-d'œuvre qui ont marqué nos vies de cinéphiles comme les films que l'on a pu estimer mineurs. De Palma évoque ses frustrations, ses joies, revient sur la cabale contre **Le Bûcher des vanités**, sur ses relations avec les compositeurs (Hermann, Morricone…), avec les patrons des studios, surprend parfois par des déclarations étonnantes (il aime beaucoup Éric Serra!), et se révèle même assez impudique sur ses déboires familiaux. Au final, le bouquin dresse l'autoportrait saisissant d'un homme qui, toute son existence, n'a tendu que vers un seul but, n'a vécu que pour une seule cause: le cinéma, quitte à en oublier la réalité. Comme le lui dit une amie: « *Quoi que tu fasses dans la vie, tu le vis comme une fiction alors que la seule chose réelle pour toi, ce sont tes films* ».

UNIVERSITÉ DE MÉDECINE CHERCHE ÉTUDIANTS MOTIVÉS

POUR CDD AU DÉPARTEMENT ANATOMIE.

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

L'ACTUALITÉ DU CINÉMA QUI DÉBOURRE !

IMPACT

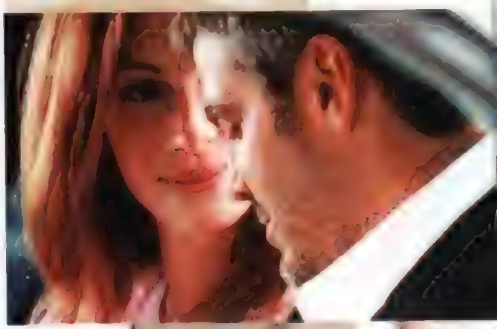
› **TIME AND TIDE**
La (re)naissance de **TSUI HARK**

› **ALI**
Michael Mann raconte **THE MAN**

OCEAN'S ELEVEN

Steven Soderbergh a la cote à Hollywood, tant tout ce qu'il touche se transforme aujourd'hui en or. Si bien que, des aventures de maman Julia Roberts dans les griffes des méchants industriels pollueurs (**Erin Brockovich**) à un epic mou sur le fonctionnement interne et les conséquences du trafic de drogue (**Traffic**), tous ses films sont désormais de véritables aimants à star. Pour **Ocean's Eleven**, son petit dernier, il se paye ainsi les services de George Clooney, Brad Pitt, Matt Damon, Andy Garcia, Julia Roberts, Don Cheadle, Sidney Pollack, Elliott Gould, Carl Reiner ou encore Bernie Mac. Et encore… Bruce Willis et Mark Wahlberg ont dû se désister au dernier moment ! Remake du film homonyme mis en boîte par le « Rat Pack » (alias la clique de Frank Sinatra), **Ocean's Eleven** raconte l'histoire de Danny Ocean (Clooney), un gangster loser qui réunit plusieurs comparses pour organiser un coup monstrueux : le casse simultané de trois casinos durant un événement sportif important. Voilà donc un caper-movie comme Hollywood n'ose plus en faire depuis le bide du mésestimé **Hudson Hawk**. Outre son casting mastard, **Ocean's Eleven** a l'avantage de renouer avec la veine groovy de **Hors d'atteinte** via l'utilisation décomplexée d'une imagerie directement tirée du cinéma de gangster, et un sens des répliques percutantes. Un signe qui ne trompe pas : David Holmes (**Hors d'atteinte** justement) signe la musique, remplaçant une nouvelle fois Cliff Martinez, le compositeur habituel de Steven Soderbergh. Sortie française prévue le 6 février 2002.

Ci-contre : George Clooney et Matt Damon dans ***Ocean's Eleven****.*



Ci-dessus : Julia Roberts et George Clooney. Ci-dessous : Brad Pitt.

CHÉRIE B SPÉCIAL « J'AI RIEN COMPRIS ! »

D'un côté, Joel Silver produit des **Matrix**, de **Die Hard** et autres **Arme Fatale** qui rapportent plein de pèze et font plein de gens heureux (et des belles couv' pour Impact aussi !). De l'autre, à toi ou à l'assumé (**Fausse donne** du Louis Morneau par exemple), de celui qui arrache mortel et qui dévanille sévère. Un peu comme ses grands prod', mais avec moins de fric. Nous voici donc face à **Runaway Jane** de Kevin Elders, le coupable de **Simon Sez** ! Jeri Hatcher, agente immobilière à la recherche de son fils kidnappé. Elle retrouve le [illegible] du coup, ne sait plus à qui se fier dans cette magouille aux enjeux politiques. J'ai rien compris au résumé du film, donc je n'en dis pas plus… Encore plus balèze que **Runaway Jane**, **Deception** de Masashi Nagadoi. Alors là, j'ai bien compris de rien ! Tout ce que je peux donc dire, c'est qu'il y a des mannequins [illegible]

EXPRESSIMO

● Fatalitas ! Le plus grand documentaire de tous les temps est prêt mais il ne sort toujours pas. Lequel ? Mais **Porn Star : The Legend of Ron Jeremy** (tout est dans le titre), bien entendu. Mais qu'un heureux distributeur se dévoue, bon sang !

● Dans ses beaux cartons, Paul Verhoeven avait en projet le film **Official Assassins**, basé sur l'histoire d'un chasseur de nazis du nom de Peter Mason. Il a été annoncé que le film ne se fera pas compte tenu de la situation politique actuelle. Après **Les Croisades**, c'est un projet de plus bêtement relégué aux oubliettes pour le réalisateur de **Starship Troopers**.

● Dans le même registre, le thriller d'espionnage **The Farm** que devait réaliser James Foley, avec notamment Al Pacino et Colin Farrell, ne verra pas le jour. Aucune raison invoquée.

● Le tournage de **Basic** vient tout juste de com-

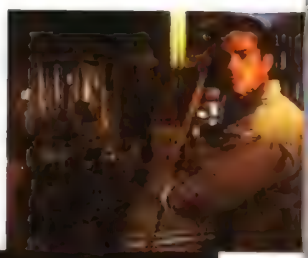
*Brad Pitt et Robert Redford dans **Spy Game**.*

SPY GAME

Au fur et à mesure qu'il progresse dans sa carrière, Tony Scott affiche des capacités filmiques de plus en plus impressionnantes. Le voilà aujourd'hui aux commandes de **Spy Game**, un thriller d'espionnage post-guerre froide avec le duo Brad Pitt/Robert Redford dans les rôles principaux, Catherine **Braveheart** McCormack en activiste des droits de l'homme et Michael Frost Beckner (**Sniper**) au scénario.
Nathan Muir (Robert Redford) est un agent de la CIA à la retraite. Il va pourtant devoir sortir de son oisiveté pour sauver son protégé Tom Bishop (Brad Pitt), tombé entre les mains du gouvernement chinois. S'ensuit une série de flash-backs racontant l'amitié des deux hommes et leur collaboration sur le terrain.
Le tournage s'est déroulé l hiver dernier entre Londres, Budapest, l'Irlande, Israël, le Maroc, la Hongrie, et s'est terminé en mars dernier. Tandis que la sortie de **Spy Game** est prévue chez nous pour le 9 janvier prochain, Tony Scott s'attaque déjà à son prochain film intitulé **Taking Lives** et dans lequel Jennifer Lopez pourrait incarner un profiler du FBI à la recherche d'un serial killer d'origine hollandaise qui récupère les identités de ses victimes pour passer inaperçu lors de ses multiples voyages aux États-Unis.

JOY RIDE

Des nouvelles de John Dahl, l'auteur de quelques polars bien retors tels que **Kill Me Again**, **Red Rock West** ou encore **Last Seduction**. Après son passage chez Miramax avec **Les Joueurs**, le réalisateur persiste dans son genre de prédilection avec **Joy Ride**, anciennement titré **Squelch** ou encore **Candy Cane**.
Joy Ride nous conte l'histoire de Walker, un jeune homme timide qui part du New Jersey pour retrouver Venna, sa promise, dans le Colorado. Sur le chemin, lui et son frère récupèrent une CB et décident de faire quelques farces aux routiers. L'un d'eux, surnommé Rusty Nail, le prend très mal, d'autant plus qu'il est légèrement psychotique sur les bords. C'est le début des problèmes.
Le couple principal est composé de Paul Walker (**Fast and Furious**) et Leelee Sobieski (**Eyes Wide Shut**), mais **Joy Ride** compte également la présence de Steve Zahn (**Hors d'atteinte**), Basil Wallace (**Désigné pour mourir**) ou encore Jim Beaver (**Magnolia**).
La Fox a lancé le film aux États-Unis comme un actioner dans la lignée de **Duel**, **Hitcher** et autres chefs-d'œuvre du « thriller-road movie », mais à la sauce teenage. Tourné depuis deux ans, le film capitaliserait notamment sur la figure menaçante de Rusty Nail, invisible jusqu'à la fin du métrage. On espère donc que John Dahl aura retrouvé la gniak pour fignoler un suspense dont il a le secret. Pas de sortie prévue pour l'instant chez nous…



*Ci-dessous : Leelee Sobieski dans **Joy Ride**.*

mencer avec John Travolta et Samuel L. Jackson dans les rôles principaux. Jusque-là, pourquoi pas ? Mais le plus important reste qu'il s'agit d'un thriller militaire réalisé par… John McTiernan ! Yihaaaaaaa !!!! Bombe atomique à prévoir dans les salles d'ici un an.

● Et maintenant, un peu d'aventures françaises ! Le tournage de **L'Aventurier**, adaptation des romans d'Henry Vernes, *Bob Morane*, est prévu pour la fin de l'année prochaine en Thaïlande. On rappelle que Vincent Cassel est prévu dans le rôle titre, que Mark Dacascos va y jouer un artiste martial, que Stéphane Cabel (**Le Pacte des loups**) cosigne le scénario et que c'est Christophe Gans qui réalise. Des nouvelles nouvelles, dès qu'on en a !

● Et une petite news sympathoche pour finir : le tournage de **Shanghaï Knights**, la suite de **Shanghaï Kid**, devrait débuter au mois d'avril prochain pour une sortie prévue en 2003. Voilà !

ALI
DE MICHAEL MANN

LE POINT SUR ALI

QU'ON SE LE DISE : MICHAEL MANN EST L'UN DES RÉALISATEURS LES PLUS AUDACIEUX EN ACTIVITÉ. POUR SON PROCHAIN FILM, IL S'ATTAQUE À LA LÉGENDE DE MUHAMMAD ALI, JUSTEMENT L'UN DES BOXEURS LES PLUS AUDACIEUX DE SON TEMPS. DE CE CHOC DE TITANS, ON ATTEND RIEN DE MOINS QUE L'ÉVÉNEMENT DU DÉBUT DE L'ANNÉE PROCHAINE. RIEN DE MOINS.

Muhammad Ali est né Cassius Clay Jr. le 17 janvier 1942 à Louisville dans le Kentucky. C'est vers l'âge de douze ans qu'il est initié pour la première fois à la boxe, grâce au policier Joe Martin qui sent en lui une fabuleuse énergie qu'il vaut mieux canaliser sur un ring que dans la rue. Prenant goût à ce sport, Cassius décide de combattre en amateur, gagnant ainsi plusieurs tournois régionaux puis nationaux. Ce n'est qu'en 1960 que les choses prennent une allure plus sérieuse, lorsque le mini-champion revient des Jeux Olympiques de Rome avec la médaille d'or de sa catégorie. La rencontre avec le légendaire entraîneur Angelo Dundee est décisive. En 1964, ce dernier mènera le boxeur jusqu'au titre du championnat poids lourds où il envoie Sonny Liston à terre au cinquième round. Sa popularité allant crescendo, Cassius Clay choque l'Amérique lorsqu'il décide de rejoindre la Nation de l'Islam (le parti américain islamique), changeant ainsi son nom en Muhammad Ali. Devenu une star médiatique qui n'hésite jamais à revendiquer ses racines, Ali choque de plus belle en clamant sa sympathie pour le leader Malcolm X. En 1966, il refuse de partir en guerre contre le Vietnam, annonçant qu'en tant que musulman, il n'a pas à affronter les ennemis des WASP américains. Il ira jusqu'au procès contre l'armée américaine en 1967 et perdra sa licence de boxeur, s'attirant néanmoins les sympathies de sportifs tels que Jim Brown et Kareem Abdul-Jabbar. En trois ans et demi d'exil sportif forcé, la situation politique change du tout au tout et beaucoup rejoignent maintenant l'opinion du champion, pensant comme lui que la guerre du Vietnam doit cesser. Ali revient sur le ring en 1970 et combat entre autres Joe Frazier, le champion d'alors. Essuyant deux défaites contre lui, Ali va reconquérir le titre contre George Foreman dans un combat homérique, intitulé « Rumble in the jungle », qui prend place le 30 octobre 1974 à Kinshasa au Zaïre. Le décès en 1975 de l'honorable Elijah Muhammad annonce le début de la fin. Très touché par la mort du « Messager de l'Islam », Ali perdra de sa superbe contre l'outsider Chuck Wepner et sortira vainqueur, certes, mais surtout physiquement épuisé de son troisième combat contre Frazier. Une retraite anticipée le pousse à faire l'acteur auprès de Kris Kristofferson dans la série ***Freedom Road*** et le temps libre lui permet de voyager en tant que diplomate dans les pays d'Afrique. Mais dans un sursaut d'orgueil, Ali décide de revenir sur le ring et, l'âge ne l'aidant pas, il essuie une série de défaites qui le pousseront à prendre sa retraite définitive le 12 décembre 1981, au lendemain du match qu'il perd contre Trevor Berbick.

UN PROJET DE LONGUE HALEINE

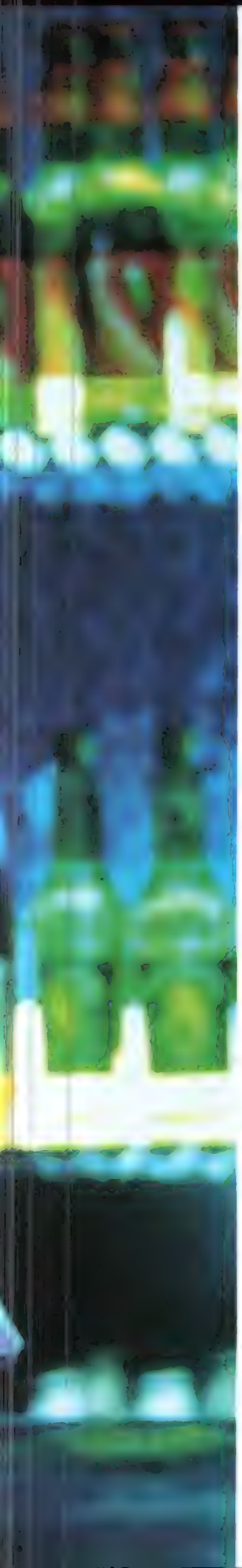
Non, non, ne paniquez pas ! Mad Movies/Impact n'a pas décidé d'inclure quelques pages sportives pour augmenter les ventes ! Il semblait seulement nécessaire de revenir sur les moments les plus mémorables de la carrière de Muhammad Ali pour souligner l'importance du prochain film de Michael Mann, en dehors du fait qu'il soit justement réalisé par Michael Mann, cela va sans dire. En effet, le cinéaste s'attaque avec **Ali** à l'un des biopics les plus imposants qui soit puisqu'il relate la vie et l'œuvre d'un boxeur mythique au moins responsable de deux carrières cinématographiques à Oscar. Tout d'abord celle de Sylvester Stallone, qui s'est inspiré de son match contre Wepner pour écrire **Rocky** en trois jours avec à la clé deux Oscar pour le meilleur scénario et le meilleur film. Celle de Leon Gast ensuite, qui recevra l'Oscar du meilleur documentaire en 1997 pour son splendide **When We Were Kings**, qui relate le légendaire match « Rumble in the jungle ». À l'instar de Gast, il aura fallu des années à Michael Mann pour pouvoir concrétiser ce projet mastodonte. Pour plusieurs raisons, les studios n'ont jamais vraiment eu confiance dans le matériau, la personnalité volcanique de Muhammad Ali étant souvent mise sur la sellette. Cinéaste intègre prenant d'énormes risques aussi bien artistiques que financiers ou politiques, Michael Mann a déjà fait couler beaucoup d'encre avec **Révélations**, qui relate des scandales liés à l'industrie toute puissante de la cigarette. Le voir s'attaquer à la vie d'un des sportifs les plus contestataires, noir et musulman de surcroît, aura accentué la frilosité des studios. Ensuite, une telle reconstitution exige un budget particulièrement cossu pour un sujet, de prime abord, assez peu viable commercialement parlant. Notons pour finir que la carrière de Muhammad Ali a fait l'objet d'un téléfilm récent plutôt bien vu mais qui était loin de respecter scrupuleusement l'Histoire. Toutes ces craintes partent pourtant littéralement en fumée lorsque la méga-star Will Smith se montre intéressée par l'idée d'interpréter le mythe encore vivant.

UN CASTING DE ROI

Dès lors, la Columbia accepte de cofinancer et distribuer le film aux États-Unis (le budget final se montant à 105 millions de dollars). Boosté par le script écrit par Stephen J. Rivele, Eric Roth, Christopher Wilkinson et Michael Mann, Will Smith se donne à fond en vue du tournage qui débute le 11 janvier de cette année. À l'image, il apparaît transfiguré, en totale osmose avec le glorieux sportif qu'il interprète. Face à lui, le cinéaste réunit un casting phénoménal : Jada Pinkett-Smith et Nona Gaye (la fille de Marvin Gaye) incarnent les deux premières épouses d'Ali. Mario Van Peebles joue Malcolm X. Jon Voight prend la place du reporter sportif Howard Cosell, Mykelti Williamson du manager Don King et Ron Silver d'Angelo Dundee. On s'étonnera juste que Michael Mann ne retrouve pas son compère habituel, Dante Spinotti, à la lumière, mais ce dernier est remplacé par le talentueux Emmanuel **Sleepy Hollow** Lubezki. À lui donc, d'éclairer les mouvements gracieux d'un athlète dont Michael Mann se chargera de sculpter la statue de celluloïd. Au passage, le cinéaste et son Will Smith de comédien pourraient glaner quelques récompenses lors de la prochaine cérémonie des Oscar. Somme toute, la récompense des braves, pour s'être attaqué au fabuleux destin d'Ali. Vivement le 27 février prochain !

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Ali, incarné par un Will Smith transfiguré / Ali harangue la foule. Tout le charisme et la rage d'une des plus grandes stars du vingtième siècle / Muhammad Ali, Don King (Mykelti Williamson) et George Forman (Charles Shufford), prêts pour le match du siècle / Muhammad Ali renoue avec ses racines à Kinshasa.



TIME AND TIDE
DE TSUI HARK

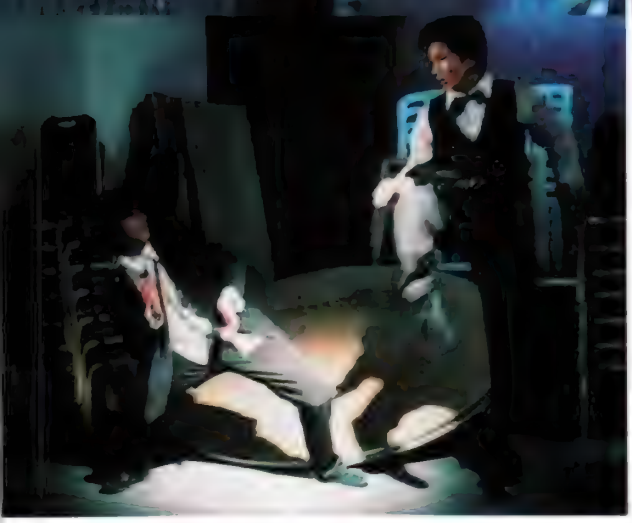
LE JOUR D'APRÈS

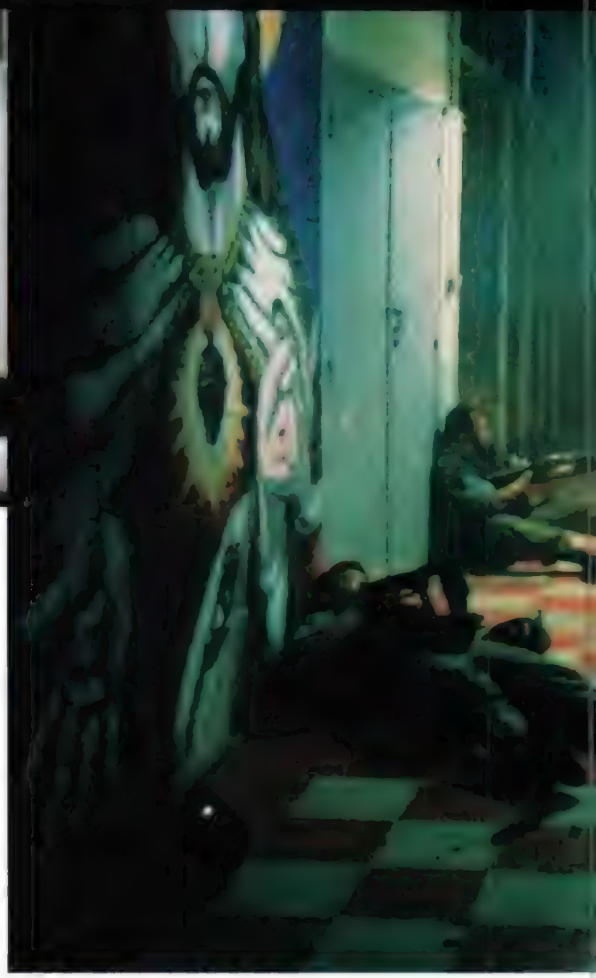
HE'S BACK ! AYANT DIGÉRÉ ET ASSIMILÉ SON EXPÉRIENCE HOLLYWOODIENNE, TSUI HARK NOUS REVIENT EN GRANDE FORME. DANS SA BESACE, UN NOUVEAU BIJOU, CERTES DÉROUTANT SUR LE PLAN NARRATIF, MAIS ABSOLUMENT FULGURANT DANS SA DÉMARCHE FORMELLE.

Un bodyguard miteux et un tueur acrobate s'associent afin de sauver la femme enceinte de ce dernier, menacée par les supérieurs de son mari, tandis qu'une conspiration assassine gronde autour du père de celle-ci. Vous n'avez rien compris ? On vous rassure, nous non plus ! Mais aussi nébuleuse que soit l'intrigue de **Time and Tide**, il faut tout de même reconnaître à Tsui Hark le don de nous retourner comme des crêpes. De ses rapports conflictuels avec Hollywood la grande, ce dernier aura engendré les mutants que sont **Double Team** et **Piège à Hong Kong**, deux boursouflures vandammiennes aux pouvoirs de fascination saisissants. Suivant sa constante remise en question dont on connaît les percutants effets cinétiques, le cinéaste cherche encore aujourd'hui à comprendre l'échec de sa tentative américaine. Refusant d'abandonner un concept de mise en scène sans en avoir explosé les limites, il mûrit sa réflexion deux ans durant pour enfin nous en livrer, sous nos yeux ébahis, la forme définitive. Que l'on ne se méprenne pas, **Time and Tide** est bel et bien la résultante conjointe de **Double Team** et **Piège à Hong Kong** puisqu'il en reprend les grandes lignes thématiques. D'un point de vue purement scénaristique, les protagonistes en phase d'autodestruction cherchent avant tout à préserver la vie d'un enfant encore au stade fœtal, soit la définition même de l'espoir, afin de retrouver un équilibre vital. Kif-kif dans **Double Team**. C'est cependant au niveau formel que la jonction est faite tant le réalisateur va parvenir à magnifier les expérimentations de **Piège à Hong Kong**.
Cependant, contrairement à ce dernier, **Time and Tide** parvient à étendre le principe qui revient à dépeindre l'action non pas durant son impact, mais avant et après. Ce qui intéresse donc le cinéaste se résume au pourquoi et à sa réponse. Cette vue est particulièrement effective lors de l'apocalyptique séquence de l'immeuble qui cumule les morceaux de bravoure dans un découpage accentuant surtout les rapports antagonistes des personnages. Tel un sociologue aguerri, Tsui Hark cherche, de son propre aveu (cf. interview), à comprendre le comportement purement tribal de l'humain. Instinctif, il construit **Time and Tide** comme un tourbillon de sentiments tout en jouant, au point de se perdre, de l'ellipse narrative et sensitive. Il est fort possible que le premier montage de deux heures trente, raccourci par le cinéaste pour des raisons d'exploitation, offre plusieurs éclaircissements sur les tenants et les aboutissants de l'intrigue. Bien sûr, la frustration de ne capter que des bouts d'intrigue peut nuire à la bonne appréhension de **Time and Tide**, comme ce fut le cas de ses deux vandamneries. Mais si **Piège à Hong Kong** subissait forcément le contre-coup de l'imagination fertile de son auteur, dans un acte de simili auto sabotage, **Time and Tide** bénéficie en fait du travail de reconstruction que Tsui Hark opère sur son cinéma. De plus, à l'instar d'un **Green Snake** ou d'un **The Blade**, on y retrouve enfin sa facette humaniste. Celle-ci déferle sur les écrans dans un maelström d'images furieusement tripantes. Notre homme est de retour et il contemple aujourd'hui avec sagesse ses conjoints. C'est simple et c'est très beau…

Stéphane MOÏSSAKIS

HONG KONG. 2000. RÉAL.: TSUI HARK. SCÉN.: TSUI HARK & KOAN HUI. DIR. PHOT.: KO CHIU LAM ET HERMAN YAU. MUS.: TOMMY WAI. PROD.: TSUI HARK POUR FILM WORKSHOP COMPANY LIMITED/COLUMBIA PICTURES FILM PRODUCTION ASIA. INT.: NICHOLAS TSE, WU BAI, ANTHONY WONG, JOVENTINO COUTO REMOTIGUE, CANDY LO, CATHY CHUI... DUR.: 1H53. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 12 DÉCEMBRE 2001.





Ci-dessus :
Ah Jo (Cathy Chui) et Tyler (Nicholas Tse), un réveil brutal au lendemain d'une cuite mémorable.

INTERVIEW TSUI HARK

RÉALISATEUR

HYPERACTIF, TSUI HARK L'EST CERTAINEMENT. APRÈS SA CATASTROPHIQUE EXPÉRIENCE VANDAMMESQUE, IL AURA CEPENDANT ATTENDU DEUX ANS AVANT DE RÉALISER **TIME AND TIDE**. UNE BOMBE ATOMIQUE QUI VA S'EN PRENDRE À TOUS VOS SENS ET QUI RELANCE LE CINÉASTE DANS UNE PLÉTHORE DE PROJETS TOUS PLUS EXCITANTS LES UNS QUE LES AUTRES. EN ATTENDANT, CE TOUR DE PASSE-PASSE MÉRITE BIEN QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS...

Ci-dessus : Tsui Hark.

Que pensez-vous aujourd'hui de votre expérience américaine sur* Double Team *et* Piège à Hong Kong *?
Cela fait vingt ans que je fais des films, mais à mon arrivée à Hollywood, il a fallu que je fasse à nouveau mes preuves. Je ne sais pas si c'est le fait que les Américains n'étaient pas au courant de ce que j'avais déjà fait auparavant, mais il faut toujours leur prouver de quoi on est capable. C'est la même chose en ce qui concerne la production. Et ça, c'est vraiment bizarre quand on a passé tant d'années à réaliser des films. D'un autre côté, cela leur permet de comprendre que les films peuvent être faits d'une manière différente, avec un dénouement différent.

Pourquoi avoir attendu deux ans et demi avant de faire* Time and Tide *?
Je n'ai pas vraiment attendu, en fait. Pendant tout ce temps, j'ai observé mon environnement pour prendre un peu de recul, connaître le monde qui m'entoure et savoir ce qui pouvait m'intriguer afin de rester en contact avec le cinéma. Pendant de nombreuses années, j'ai couru à droite et à gauche, sans avoir l'espace, la place nécessaire pour extérioriser toutes ces choses en moi. En fait, j'essaie de ne pas me sentir toujours en compétition avec moi-même. Je pense qu'il est important de s'amuser en faisant des films et non pas de toujours se confronter à une situation ou à une époque.

Diriez-vous que* Time and Tide *dégage le même sentiment, la même rage que* L'Enfer des armes *?
Effectivement, dans les deux cas, il s'agit de l'aboutissement d'une colère cachée. Mais **L'Enfer des armes** avait plus à voir avec ma vision de Hong Kong, tandis que **Time and Tide** évoque

Quelque part en Amérique du Sud, une extorsion de fonds qui vire au gunfight. Les valises pleines d'argent finiront à Hong Kong.

plus la façon dont j'aimerais que les gens vivent ensemble. De nos jours, ce qui est le plus important n'est pas la politique, ni une quelconque philosophie, mais cet instinct primal qui pousse les gens à vivre les uns avec les autres. Je pense que cet instinct prendra encore plus d'importance dans le futur jusqu'à devenir la préoccupation principale de l'humanité : comment vivre et coopérer avec cet environnement qui se modifie chaque jour, qui se développe de plus en plus vite ? Jusqu'ici, il s'opérait un changement de mentalité tous les cinq ou dix ans environ, mais je pense que cela va aller de plus en plus vite. On peut déjà observer de nouveaux courants de pensées inédits tous les trois ou quatre ans. On ne peut plus vraiment se référer à l'Histoire, et forcément les gens sont perdus puisqu'on ne peut pas prévoir le futur, qui peut être choquant et inattendu. Personne ne sait où cette culture totalitaire nous mènera.

Dans* Time and Tide *vous avez accordé énormément d'importance à la bande son. Pouvez-vous nous dire comment vous avez travaillé avec Koan Hui sur cet aspect du film ?

Tout d'abord, Koan Hui est mon assistant-réalisateur depuis longtemps. C'est un très bon interlocuteur avec qui j'ai de longues discussions sur mes travaux en cours. C'est lui qui a écrit **Time and Tide**. En fait, l'histoire avait été rédigée par un autre scénariste qui avait du mal à assumer le fait de travailler pour moi. C'était la première fois et cela le stressait énormément. Peut-être que je lui en demandais trop. En tout cas, c'est Koan Hui qui a repris les choses en mains et qui a achevé le travail. Concernant la bande son, j'ai essayé d'appuyer l'ambiance du film en accentuant sa dimension sonore. Je me suis peu soucié d'un quelconque réalisme, c'est Koan qui s'en est occupé. Je crois que c'était sa première fois. On a simplifié certains sons trop compliqués pour créer une ambiance particulière. Il y a des passages où les effets sonores prennent le dessus sur la musique. Nous n'avions pas eu la chance de pouvoir le faire sur les films précédents car nous n'avions ni le temps ni l'argent pour pousser l'expérience aussi loin. Sur **The Blade** par exemple, j'avais l'intention de ne rajouter aucune musique, de tout installer au travers de bruits. J'avais décidé de me passer d'accompagnement musical, parce qu'au cinéma finalement la musique est un son. Mais j'ai fini par ajouter une bande originale, les effets sonores de **The Blade** étant trop rudimentaires.

Dans* Time and Tide, *il y a beaucoup d'émotions qui découlent directement des situations et finalement très peu d'informations sur ce que sont les personnages. Comment avez-vous fait la part des choses entre ce que vous vouliez révéler et ce que vous vouliez cacher aux spectateurs ?

Le passé d'un personnage est à mon sens beaucoup moins important que ses actions à l'écran. C'est pour cela que nous avons vaguement étoffé les personnages pour finalement nous concentrer sur leurs agissements immédiats. Le passé, c'est de l'Histoire. Ce sont des problèmes personnels qui font qu'un personnage de fiction est embourbé dans son propre vécu. C'est tout aussi valable pour nous. Moi-même en tant que réalisateur, j'essaie de combattre mon passé, de m'en éloigner. J'essaie d'atteindre une forme de renaissance. Tout ça fusionne avec ma façon d'envisager les scripts. Aujourd'hui, on a déjà passé en revue tous les cas de figures en ce qui concerne les relations entre hommes et femmes. On se fiche pas mal de savoir ce qu'a fait l'homme ou la femme, on veut juste comprendre quels sont leurs problèmes. D'abord leurs problèmes éclatent puis sont finalement résolus, l'histoire décrivant systématiquement le parcours de cette tourmente relationnelle. Avec **Time and Tide**, nous n'avions pas assez de place pour développer ce genre de relation. Nous avons donc choisi de montrer l'instant du clash puis d'aller directement à la réconciliation, en omettant toute la phase centrale.

La séquence d'action dans l'immeuble est monstrueuse. Comment l'avez-vous préparée ?

Nous avions un planning extrêmement compliqué à mettre en place mais nous avons dû improviser. Il a fallu trouver des compromis avec les habitants des HLM. Les gens rentraient du boulot à cinq heures, les étudiants à trois. Et on ne pouvait commencer à tourner qu'à partir de dix heures du matin, une fois que tout ce petit monde était parti. Sans parler des femmes au foyer... Il faut être très attentif et surtout capable de s'adapter à toute éventualité. Par exemple, nous avons dû tourner les scènes où les protagonistes bondissent par les fenêtres entre dix et quinze heures, ce qui est très court. Il fallait donc que l'équipe soit parfaitement coordonnée. D'ailleurs, heureusement que les habitants étaient au courant du tournage, parce que sinon ils seraient tous morts de peur. On faisait un bruit pas possible, on tirait comme des malades ! Pour arriver à être au point dans le temps imparti, nous avions divisé le décor en plusieurs zones. Si une scène impliquait les zones A et B, on tournait d'abord la zone A seule, puis A et B ensemble. C'est un casse-tête qu'il faut savoir gérer. Et puis il ne fallait pas oublier que, dès que les habitants apercevaient des hommes en train de faire du rappel sur leurs murs, ils allaient porter plainte. Il fallait donc être prêt à relocaliser l'action à un tout autre endroit. Chaque jour après le tournage, c'était des discussions interminables pour réajuster le programme du lendemain en fonction des restrictions imposées par les habitants. Il pouvait aussi y avoir des failles techniques au niveau des cascades...

Et vous trouvez toujours des solutions ?

Oui. Pour ce plan séquence où Wu Bai se jette dans le vide, nous avions dû retirer l'encadrement de la fenêtre pour y installer le treuil soutenant le câble qui accompagnait la caméra dans sa chute. Il n'y avait pas de cadreur pour ce plan. C'est un plan fondamental car sans lui la scène n'aurait pas fonctionné, nous étions obligés de le faire, quoi qu'il arrive. En plus de l'évidente nécessité d'être flexible sur un tournage correctement préparé, il faut aussi savoir être persévérant, sans quoi une scène pareille n'est jamais mise en boîte.

Après* Legend of Zu, *vous avez réalisé* Black Mask 2. *Parlez-nous en un peu...

Black Mask 2 va beaucoup plus loin que le premier qui se trouvait à mi-chemin entre la réalité et le fantastique. Pour celui-ci, j'ai une réelle envie d'explorer la seconde option car le personnage y aura plus de latitude pour étendre ses pensées, ses sentiments et ses capacités. Ce parti pris nécessite un élargissement de l'univers fantastique et c'est pourquoi l'histoire sera bien plus fantaisiste, imaginative et, je pense, amusante.

Propos recueillis par Vincent GUIGNEBERT et Stéphane MOÏSSAKIS.
Traduction : Marie-Gwénaëlle CHUIT et Jean-Sébastien DÉCANT.

SPOOF MOVIE

Menace to parodie

Maintenant que **Scary Movie** et sa suite sont reconnus comme d'immenses succès populaires, il était logique que les frères Wayans finissent par être récupérés. MCM diffuse des saisons entières de leur sitcom, ***The Wayans Bros***, et Metropolitan nous sort ce **Spoof Movie** de derrière les fagots. On ne va pas s'en plaindre même si ce film date tout de même de 1996 ! Parodie caca-prout-débile des films black sur le ghetto, **Spoof Movie** est entièrement résumé dans son titre original qui cite tous les films-phares de ce genre apparu au début des années 90. Pas de trame particulière donc, si ce n'est une accumulation de personnages et de situations clichés. On connaît la méthode de travail des frangins Wayans : de la déconne à pleins tubes, un esprit de famille très fort et surtout, surtout, ne jamais repousser l'idée d'un gag encore plus con que les autres. On reste donc dans la parodie de potaches vite exécutée, probablement entre deux roulements de feuilles et trois bières.

Pour être de mauvaise foi, on prétextera que les **Scream** et compagnie ont été conçus de la même manière, ce qui, dans **Scary Movie**, en favorisait forcément la parodie. Mais le problème des films de ghetto réside dans le fait qu'aucun ne se démarque particulièrement par des intrigues différentes. Du coup, l'humour de **Spoof Movie** tourne à vide. Comme par hasard, le chef-d'œuvre **Menace II Society** n'est pas tant parodié que ça. Ce sont donc les autres qui s'en prennent plein les chaussettes. Dans le lot, on retiendra la séquence de la mère-grand qui traite son petit-fils de « motherfucker » à tout bout de champ (carrément hilarant), l'idée du cadre blanc qui refait la première séquence de **Menace II Society** ainsi que l'apparition du père d'Ashtray (le personnage principal), plus jeune que son fils ! Ce qui est plutôt maigre...

Stéphane MOÏSSAKIS

Marlon (à gauche) et Shawn (à droite) Wayans.

DON'T BE A MENACE TO SOUTH CENTRAL WHILE DRINKING YOUR JUICE IN THE HOOD. USA. 1996. RÉAL.: PARIS BARCLAY. SCÉN.: SHAWN WAYANS, MARLON WAYANS & PHIL BEAUMAN. DIR. PHOT.: RUSS BRANDT. MUS.: JOHN BARNES. PROD.: KEENEN IVORY WAYANS & ERIC L. GOLD POUR MIRAMAX INTERNATIONAL/ISLAND PICTURES. INT.: SHAWN WAYANS, MARLON WAYANS, TRACY CHERELLE JONES, CHRIS SPENCER, SULI MCCULLOUGH, DARRELL HEATH, HELEN MARTIN... DUR.: 1H30. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001.

ROUGE À LÈVRES & ARMES À FEU

Les pétroleuses du dimanche

Shannon et Frances sont deux chouettes copines avec qui la vie n'a pas été jusque-là très sympa. Heureusement, une nuit qu'elles écoutent le scanner de Ray (le mec très nul de Shannon), elles captent les communications-radio d'une bande de malfrats en train de commettre un hold-up dans une banque. Comme elles ont la méga-pêche, elles décident de faire chanter les dits malfrats (youpi !). Et c'est parti pour 90 minutes d'un insoutenable suspense, où le comique le plus délirant le dispute à l'action la plus frénétique...

En fait, pas du tout. On peut même dire, sans peur de se tromper, que **Rouge à lèvres et armes à feu** est assez symptomatique de l'état inquiétant du cinéma britannique actuel. Un cinéma formellement très pauvre et qui, dans le fond, se résume aux comédies socialo-humanistes (**The Full Monty**), au cynisme des polars néo-tarantiniens (**Arnaques, crimes et botanique**) et aux films d'auteurs engagés de messieurs Loach et Leigh. Mel Smith, lui, n'a même pas le mérite de choisir son camp et tente maladroitement de livrer un mixe indigeste des trois genres à la mode. Très vite, à vouloir faire le grand écart entre trois chaises, le film se retrouve le cul par terre. Du coup, à la moindre tentative du réalisateur pour esquisser un semblant de mise en scène, l'effet tombe à plat et ne fait qu'enfoncer un peu plus l'entreprise, comme le prouve cette séquence de split-screen complètement gratuite et injustifiée. Filmée avec autant de grâce qu'un *Derrick*, l'histoire déroule ainsi un chapelet de scènes consternantes, où la vacuité et le ridicule règnent en maîtres. Exemple : un bad guy assis sur sa terrasse se lève subitement, empoigne un Uzi et entreprend de buter un malheureux lapin passant par son jardin. Puis, il se rassoit tandis que la musique du film prend soudain, sans explication, des accents terriblement menaçants. C'est tout. Parodie même pas marrante ou je-m'en-foutisme flagrant ? On se pose encore la question... Et en ce qui concerne l'humour volontaire revendiqué par l'équipe du film, on sombre très vite dans la crétinerie la plus blême. Preuve en est ce duo de flics au look de pecnots qui accumulent les punch-lines les plus inaudibles et plombent le film, déjà pas mal chargé il faut le dire, à la moindre apparition. Pas marrant, mal joué, déprimant de médiocrité, le film de Mel Smith (**The Tall Guy, Bean**... que du brutal !) se voulait une comédie à suspense enjouée : il ne dépasse jamais le stade du sous-produit télévisuel daté et inutile.

Arnaud BORDAS

Minnie Driver et Mary McCormack

HIGH HEELS & LOW FILES. 2001. GRANDE-BRETAGNE. RÉAL.: MEL SMITH. SCÉN.: KIM FULLER. DIR. PHOT.: STEVEN CHIVERS. MUS.: CHARLIE MOLE. PROD.: URI FRUCHTMANN ET BARNABY THOMPSON POUR FRAGILE FILMS. INT.: MINNIE DRIVER, MARY MCCORMACK, KEVIN MCNALLY, MICHAEL GAMBON, MARK WILLIAMS... DUR.: 1H26. DIST.: GBVI. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001.

WASABI

Sakément mauvais

Après avoir servi la soupe aux beaufs (**Taxi 2**, supporter de l'équipe de France) et aux cailleras des cités (**Yamakasi**, tout un état d'esprit mec !), notre producteur de Luc Besson prend maintenant en charge les petits vieux avec Wasabi. Moyenne d'âge dans la salle de projection : 65 ans. Comme pour la retraite, tiens ! C'est très certainement pour cette raison que les aventures du gentil flic Hubert (Jean Reno) défilent à deux à l'heure. Le pauvre Hubert, vraiment, il a pas de bol. Le jour où il fracasse la tête du fils du préfet (GAG !), il apprend que son amour de toujours, une Japonaise dont il n'a pas de nouvelles depuis vingt ans, vient de mourir en lui léguant tous ses biens ainsi que sa jeune fille (Ryoko Hirosue) dont il est bien évidemment le pater. Direction le Japon où tout le casting local parle couramment le français (enfin...). Sur place, Hubert retrouve son vieil ami Momo (Michel Muller) et décide d'enquêter sur la mort prématurée de sa bien aimée.

Voilà pour la mirifique histoire dont les ressorts dramatiques risquent de provoquer une pénurie de couches dans nos hospices. Reste maintenant à trouver un bon p'tit gars pour nous la mettre en images. Gérard Krawczyk, au début de carrière prometteur (**L'Été en pente douce**, **Je hais les acteurs**), retrouve les focales un peu foireuses de **Taxi 2** et se jure bien qu'un jour, il trouvera celle qui lui permettra de filmer une séquence de dialogue entièrement à travers les narines de ses acteurs. En attendant cette miraculeuse avancée du progrès, on peut dire qu'il manie parfaitement

GET CARTER
Les faux durs ne dansent pas

Autant l'avouer tout de suite : si ce remake de **Get Carter** a mis autant de temps à atterrir dans nos salles obscures (le film est sorti voici plus d'un an aux States), c'est bien parce qu'il s'agit d'une sombre plantade. On espérait depuis longtemps voir notre Étalon Italien d'amour se lancer dans un polar « tough guy » qui aurait donné une nouvelle impulsion à une carrière déclinante. La cinquantaine encore fraîche, Sly Stallone se devait ainsi de devenir l'égal d'un Lee Marvin, d'un Charles Bronson ou d'un Clint Eastwood pour évoluer dans le bon sens. Rien que pour ça, on attendait ce **Get Carter** new wave la bave aux lèvres. Et vous savez quoi ? On avait carrément tort !

Mickey Rourke et Sylvester Stallone.

À l'origine de **Get Carter**, on trouve **La Loi du milieu** de Mike Hodges, un polar british nihiliste, froid et implacable du début des seventies. Michael Caine y interprétait un malfrat cynique qui, de retour au bercail, apprend l'assassinat de son frère par la mafia. Dans sa quête de vengeance, il va nouer une étrange relation avec sa nièce et découvrir les activités pornographiques de la jeune femme. Le remake reprend les grandes lignes de ce polar sec, colle l'ami Sly dans l'emploi jadis occupé par Michael Caine et tente de remettre le tout au goût du jour. On sait bien qu'ériger un parallèle entre l'original et son remake pour tirer l'une des deux œuvres vers le haut vire souvent à la facilité critique. Car entre les deux films, nous sommes passés des pubs anglais aux bars branchouilles de Chicago, d'une mise en scène sèche à une réalisation outrancierement stylisée, d'un porno crapoteux en 16 mm à un CD-Rom digne d'un dimanche soir sur M6, et de quelques sales gueules bien anguleuses à celles d'un casting tout droit sorti du dernier slasher Miramax/Dimension en date. Et si ce n'était que ça…

Car le film s'effondre finalement sur un principe, un seul. Carter est une âme en peine, une bête de violence qui ne fait qu'affliger au monde entier la douleur qui le hante. Son évolution à travers le film devait lentement se présenter comme une sorte de rédemption, vis-à-vis de sa famille comme de lui-même. À partir de là, la violence du film était plus que justifiée, elle était nécessaire. Problème : la majorité des actions punitives de Carter est montrée hors champ, quand ces dernières ne se résument pas à des actes manqués. Dire que l'on attendait le face-à-face Sly/Mickey Rourke, qui promettait d'être un choc monstrueux de deux quartiers de viande de meurtris se battant jusqu'à la mort, relève de l'euphémisme. Mais en guise de torgnoles monumentales, les deux disciples de l'Actor's Studio se poussent gentiment dans les escaliers. La faute en incombe à un réalisateur qui refuse de cadrer les coups, et préfère jouer la carte de la suggestion, quitte à frustrer son auditoire. Bien que nos deux mastodontes accomplissent à nouveau une performance hors du commun, l'impression d'assister au premier polar « tough guy » politiquement correct de l'histoire du cinéma (un comble !) donne envie de distribuer des baffes aux responsables. Ce pauvre Lee Marvin doit se retourner dans sa tombe…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2000. RÉAL.: STEPHEN T. KAY. SCÉN.: DAVID MCKENNA. DIR. PHOT.: MAURO FIORE. MUS.: TYLER BATES ET PAUL OAKENFOLD. PROD.: ELIE SAMAHA, ANDREW STEVENS ET MARK CANTON POUR FRANCHISE PICTURES. INT.: SYLVESTER STALLONE, MICKEY ROURKE, MIRANDA RICHARDSON, MICHAEL CAINE, RACHEL LEIGH COOK… DUR.: 1H42. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001.

l'entité cinéma lorsqu'il entreprend de faire cracher les violons d'Eric Serra tout en filmant la moquette. Du grand art. Mais que serait une production Besson sans la nymphette hystérico-mongolienne d'usage ? Désireuse de travailler avec notre Luc national, histoire d'inscrire dans sa carrière naissante un chef-d'œuvre mondialement reconnu (rappelons que sorti de France, Luc Besson se prononce Ingmar Bergman), la pop-star japonaise Ryoko Hirosue s'y colle, avec toute la gestuelle désarticulée qui s'impose. Elle se met donc au diapason de l'ensemble et face à elle, Jean Reno fait tout ce qu'il peut pour garder un brin de dignité, sans grand succès. Lorsque déboule le climax tétanisant, les responsables invoquent Hong Kong mais c'est surtout Jean Girault qui pointe le bout de son nez. Et le public refuse de se déplacer ce coup-ci ? Faudra peut-être songer à construire des multiplexes près des maisons de retraite alors…

Stéphane MASAKI-SAN

2001. FRANCE. RÉAL.: GÉRARD KRAWCZYK. SCÉN.: LUC BESSON. DIR. PHOT.: GÉRARD STERIN. MUS.: ÉRIC SERRA. PROD.: LUC BESSON POUR EUROPA CORP. INT.: JEAN RENO, MICHEL MULLER, RYOKO HIROSUE, CAROLE BOUQUET, LUDOVIC BERTHILLOT… DUR.: 1H34. DIST.: EUROPA DISTRIBUTION. SORTIE LE 31 OCTOBRE 2001.

Ryoko Hirosue et Jean Reno.

LE SORTILÈGE DU SCORPION DE JADE
Séance d'hypnose

C.W. Briggs (Woody Allen) est l'inspecteur vedette d'une compagnie d'assurance new-yorkaise. Mais son statut est menacé par l'arrivée inopinée d'une jeune et séduisante, Betty Ann Fitzgerald (Helen Hunt), au grand dam de Knox, soucieux de prouver la nécessité d'investigations policières de la société. Une dispute de plus les deux adversaires acceptent à contre-cœur de se faire hypnotiser par le mage Sutton (David Ogden Stiers). Grâce à un mot de passe, ce dernier les rend amoureux l'un de l'autre. Leur seconde séance de soi-disant désenvoûtement a pour but de les dresser contre le pauvre Briggs et Fitzgerald se mettent à douter… sont-ils vraiment amoureux ? Ou bien dans les bras de l'autre ne font-ils que servir les plans machiavéliques de Sutton ? Ce dernier, en effet, n'est autre que le fameux Voleur de Diamants, qui a décidé de dérober le plus gros diamant d'une paire de boucles d'oreilles appartenant à Madame Kensington-Kensington…

Le Sortilège du scorpion de jade est le deuxième film réalisé par Woody Allen pour l'écurie DreamWorks. À l'occasion de ce bouquin, le cinéaste a pu apporter de sa table et confortable cellule-atelier new-yorkaise, qu'il a conçu du début de sa carrière, une partie des décors qui habillent son dernier film qu'il tournera vraisemblablement à New York. Car, après **Le Sortilège du scorpion de jade**, le maestro a décidé de s'installer définitivement à Barcelone, où il a déjà commencé le tournage de son prochain film, dont le titre provisoire est Vicky Cristina Barcelona. Bref, on ne va pas le plaindre, mais on ne peut s'empêcher de penser que ce changement de cadre ne va pas forcément lui réussir. Car, si **Le Sortilège du scorpion de jade** n'est pas un mauvais film, il est loin d'être un bon film. Et ce, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, le scénario, qui, à force de vouloir jouer la carte de la légèreté, finit par tourner à vide. Ensuite, le choix des acteurs, qui, à l'exception de Helen Hunt, sont tous à côté de la plaque. Et enfin, la mise en scène

VENESA TALOR

« UN JOUR, UN PRODUCTEUR M'A DIT : TU VEUX FAIRE DU CINÉMA ? C'EST SIMPLE : COUCHE AVEC MOI ! »

Née à New York, Venesa Talor passe son enfance dans le Vermont avant de déménager en Californie pour s'installer à Los Angeles en 1992 afin de devenir actrice. Trois ans plus tard, elle décroche son premier rôle dans le thriller érotique **Sinful Intrigue**, une production PM Entertainment que réalise Edward Holzman. Difficile, à cette époque, de repérer cette illustre inconnue, surtout qu'elle se fait alors appeler Vanessa Lynn Tendler. « *Mon véritable nom est en fait Vanessa Templer. Mais je trouve qu'il dégage des ondes négatives qui pourraient être néfastes à ma carrière. Il y a un truc qui cloche dans les sonorités. J'ai donc décidé de le changer, de le rendre plus glamour tout en conservant une certaine simplicité. Lorsque j'ai été m'inscrire au syndicat des acteurs après avoir fait* ***Sinful Intrigue****, j'ai choisi Vanessa Taylor comme pseudonyme, pour finalement me rendre compte qu'il était déjà pris par une autre actrice. Alors j'ai tout simplement opté pour Venesa Talor* ». En termes de carrière, Venesa emprunte ensuite un parcours des plus classiques. Alors que son premier film aurait pu la plonger dans un anonymat profond, elle accepte de faire la couverture de Playboy en avril 1996 et est immédiatement repérée par Pat Sicilliano, producteur attitré de Surrender Cinema, la division gentiment cochonne de Full Moon. Deux mois plus tard, on la retrouve ainsi en première position sur l'affiche de **Femalien**, un film de science-fiction érotique calibré pour le dimanche soir sur M6. Dans le rôle de Kara, Venesa interprète une extraterrestre en visite sur notre planète pour étudier le comportement et les mœurs sexuelles des humains. Plutôt bien lotie, elle ne fait que tomber sur des gens qui se caressent et se lèchent mutuellement le corps. « *Me glisser dans la peau du personnage de* ***Femalien*** *n'aura pas été très compliqué. C'était même très amusant car je me sentais extrêmement proche de Kara à ce moment-là.* ***Femalien*** *était mon premier vrai film, et tout comme elle, j'étais animée de sentiments contradictoires sur le plateau : curieuse et perdue à la fois, innocente et naïve. À croire que ce personnage avait été écrit pour moi ! Je suis tellement heureuse d'avoir fait ce film. Sans* ***Femalien****, je n'aurais sûrement jamais eu d'autres propositions par la suite. Et ça m'a également permis de reprendre confiance en moi, de me rendre compte que je pouvais porter sur mes épaules le rôle principal d'un film et l'assumer* ». L'année suivante, Venesa se retrouve en tête de générique de **Timeless Obsession**, un autre thriller érotique, terriblement Z celui-là, dans lequel elle incarne le fantasme d'un romancier très perturbé. Ses apparitions se font alors tout aussi régulières que déshabillées. Aussitôt installée comme la nouvelle spécialiste de l'effeuillage, elle enchaîne dans la foulée avec **Strip**, une vidéo réalisée pour le catalogue Playboy avant d'annoncer sans vraiment prévenir son divorce avec le cinéma érotique de série B.

« *J'en avais franchement marre. J'avais l'impression que ces films ne me mèneraient nulle part et que toutes les promesses qu'on avait pu me faire ne seraient pas tenues. La musique est une de mes passions. J'écris beaucoup de chansons et je compose moi-même au piano. J'ai toujours rêvé de sortir un disque. J'ai supplié la plupart de mes producteurs de me laisser chanter dans les films. Même pendant une scène de strip-tease, peu importe ! Le principal, c'était qu'on puisse remarquer mon talent* ». En guise de consolation, Venesa se voit offrir le rôle de la légendaire Ava Gardner dans un documentaire télé sur Frank Sinatra lorsque le réalisateur remarque son charme rétro proche de celui des divas des années 40. Charles Band lui propose ensuite de jouer dans **Bloodolls**, une production horrifique estampillée Full Moon dans laquelle elle est membre d'un groupe de rock à la Spice Girls ce qui lui permet enfin de pousser la chansonnette. Mais les factures commencent à s'accumuler et Venesa est bien obligée de tirer un trait sur ses bonnes résolutions. Elle accepte ainsi d'apparaître dans **Radio Silence** et **Women of the Night**, deux films réalisés par Zalman King, et réintègre l'écurie Surrender Cinema pour les besoins de **Femalien 2** et **Shandra : The Jungle Girl**. « *Pour* ***Femalien 2****, j'ai tout simplement refusé de tourner une scène érotique. Le producteur était hystérique. Il m'a carrément agressé et m'a dit :* « Avec tout l'argent qu'on te donne, tu ne vas pas faire de manières ! ». *Je n'y croyais pas. Ces types sont tous plus fous les uns que les autres. Tout ce qui les intéresse, c'est vous voir à poil. Déjà qu'ils ont plus souvent l'attitude d'un proxénète que d'un producteur ! Mais je continue à rêver. Après tout, Mathilda May a elle aussi commencé sa carrière en interprétant une extraterrestre intégralement nue dans* ***Lifeforce*** *!* »

Damien GRANGER

Vidéopole

Des mondes en images

TOUTE L'ACTUALITÉ DES PRODUITS DÉRIVÉS DE CINÉMA AU MEILLEUR PRIX !

1390F

FIGURINE RÉSINE NUMEROTEE STORMTROOPER, TAILLE 40,5 CM. SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 NOVEMBRE

1790F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE DARTH VADER, TAILLE 44,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 15 OCTOBRE

1590F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE LUKE SKYWALKER, TAILLE 37,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 DÉCEMBRE

199F

DVD STAR WARS ÉPISODE 1, SORTIE LE 16 OCTOBRE

LE DVD STAR WARS OFFERT POUR L'ACHAT DE 3 FIGURINES

1390F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE ROYAL GUARD, TAILLE 40 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 30 NOVEMBRE

1790F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE EMPEROR PALPATINE, TAILLE 34 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 30 NOVEMBRE

1490F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE C-3PO, TAILLE 37,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 NOVEMBRE

LA SÉRIE COMPLÈTE DES 6 FIGURINES = 8400 F + LE DVD STAR WARS OFFERT

MAGASIN OUVERT 7J/7 DE MIDI À MINUIT • 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS - M°PLACE DE CLICHY

VENTE PAR CORRESPONDANCE AU 01 42 94 24 78 • + DE 4000 RÉFÉRENCES DISPONIBLES

A RETOURNER A : VIDEOPOLE - 12 BIS, AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS

PRODUITS	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

LIVRAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO suivi sous 2 à 3 jours à reception de votre commande dans la limite des stocks disponibles). Frais de port : selon tarifs COLISSIMO en vigueur, nous contacter pour devis.

Frais de port et d'emballage

SOUS-TOTAL

TOTAL A PAYER

JE JOINS MON RÉGLEMENT A L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ chèque ☐ contre remboursement ☐ mandat cash

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

NOM : ..... PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

.....

CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

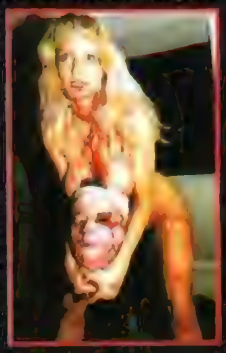
TEL : ..... NÉ(E) LE : .....

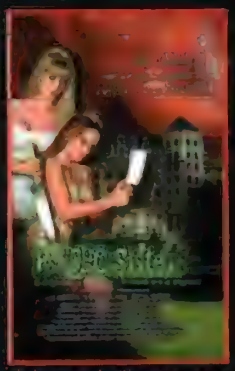
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

ANGEL OF DEATH joue à fond la carte de la provocation et ne recule devant rien pour engendrer le malaise chez les spectateurs. Scènes érotiques extrêmes, meurtres sanglants, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film décadent bien décidé à vous en mettre plein la vue !
Découvrez-le dans sa version intégrale de 101 minutes pleine de gore de sexe et de perversion !

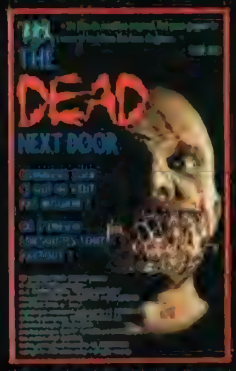
Âmes sensibles s'abstenir !

En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.





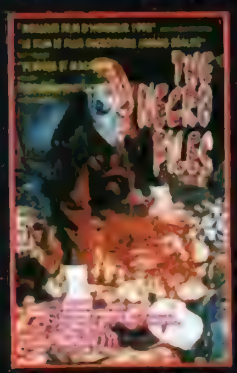
"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc...)"
- Mad Movies



Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD), THE DEAD NEXT DOOR est un film culte considéré par la presse spécialisée comme un véritable classique du genre.

Un hommage aux classiques du genre (SCREAM, VENDREDI 13, HALLOWEEN). Humour sadique et ambiance malsaine garantis !

Réalisé par Olaf Ittenbach (THE BURNING MOON, PREMUTOS), BLACK PAST est une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants. Le réalisateur rend ici hommage au mythique EVIL DEAD en filmant des scènes de possessions démoniaques et des meurtres gore d'un réalisme époustouflant. Ovationné par les fans du monde entier, BLACK PAST demeure un classique du cinéma gore indépendant.



"Pour amateurs d'extrême mauvais goût et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

Des litres d'hémoglobine, des tonnes de viscères et un nombre record de 139 morts violentes font de PREMUTOS le film le plus sanglant jamais réalisé !

"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"
- Cinéscope

SITE INTERNET
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment génissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !
"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chair en putréfaction."
- L'Ecran Fantastique

"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui rénvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."
- L'Ecran Fantastique

REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.
En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF (22,71 €) la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF (4,57 €) ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS ❑ PSYCHO SISTERS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ DECAMPITATED ❑ GENERATION aX ❑ ANGEL OF DEATH ❑ BACK FROM THE DEAD ❑ THE BURNING MOON ❑ REDNECK ZOMBIES ❑ SCRAPBOOK ❑ BLACK PAST

Ci-joint mon règlement de _____ FF ou de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

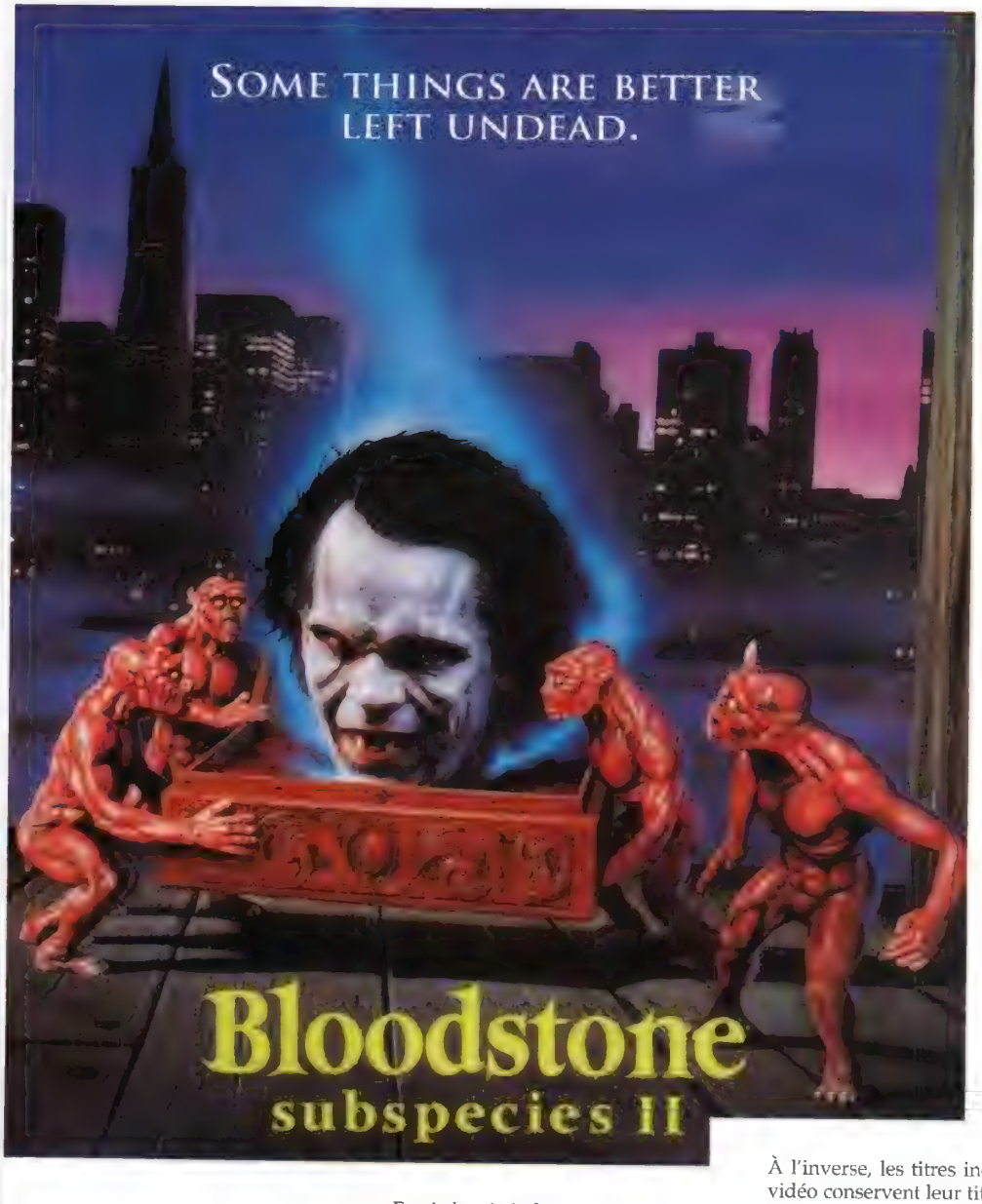
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos Films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 25



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BLOODBEAT

OU **BLOODBEAT, SORTILÈGES**. 1982. RÉAL. ET SCÉN.: FABRICE ANGE ZAPHIRATOS. INT.: TERRY BROWN, JAMES FITZGIBBONS, HELEN BENTON, DANA DAY, PETER SPELSON... PROD.: HELEN BOLEY, HENRI ZAPHIRATOS, HUSKYPUP FILM PRODS. INC./INTERNATIONAL FILM MARKETING. USA.

Le récit, sûrement très psychanalytique, ne demande qu'à échapper au spectateur d'attention latente, c'est pourquoi l'auteur/metteur en scène appuie ses effets comme une vache en n'hésitant pas à user de symboles volontiers simplistes, accessibles aux mal comprenants.

*Le samouraï fantôme sort de son halo (ne coupez pas !) bleuté... (**Bloodbeat**)*

Tout cela se déroule au sein d'une famille de chasseurs du Wisconsin, quand le fils de la maison présente sa toute nouvelle fiancée, la belle Sarah. Entre la mère et la jeune fille un lien mental se crée aussitôt, ce qui provoque à la surprise générale l'irruption du spectre d'un samourai ayant trop vu **Vendredi 13**. Il apparaît toujours dans un halo bleuté, tandis que les membres de la famille lui résistent grâce à la diffusion d'un champ de force orange. Pas de panique, c'est l'orange qui finit par gagner ! Zaphiratos prend son temps, abuse des séquences oniriques et des effets de lumière, saupoudre d'un zeste d'érotisme et noie le tout d'une musique assez prenante d'où émergent des pièces de Prokofiev et le *Carmina Burana* de Carl Orff. Il n'empêche, son film reste un non-film que n'arrange guère une VF quasiment désastreuse.

BLOODEATERS

OU **TOXIC ZOMBIES**, OU **FOREST OF FEAR**. 1984. RÉAL. ET SCÉN.: CHUCK MCCRANN. INT.: CHARLES AUSTIN, DENNIS HELFEND, BEVERLY SHAPIRO, JUDY BROWN, HARIET MILLER... PROD.: CHUCK MCCRANN, J. WILLIAM LEE, PARKER NATIONAL. USA.

Dans la lignée des morts-vivants de Romero, ce tout petit produit tourné en 16mm avec un budget minuscule annonce à la fois **Toxic**, **Rednek Zombies**, et même **Les Raisins de la mort** de notre Jean Rollin national. Le gouvernement, décidé à défolier un champ de marijuana, utilise un herbicide encore mal testé, le « Dromax », qui transforme les malheureux consommateurs en zombies toxiques dévoreurs de chair humaine, s'attaquant de préférence aux pêcheurs et aux touristes locaux. Les trucages jouent la discrétion (cernes sous les yeux et faces ensanglantées pour les morts-vivants) ce qui n'empêche pas l'ambiance de se vouloir dramatique et nauséeuse, encore loin des comédies zombiesques à la **Retour des Morts-Vivants** du milieu des années quatre-vingt.

BLOODLETTING

1997. RÉAL. ET SCÉN.: MATTHEW JASON WALSH. INT.: JAMES L. EDWARDS, SASHA GRAHAM, ARIAUNA ALBRIGHT, SCOOTER MCCREA, TINA KRAUSE... PROD.: MATTHEW JASON WALSH, J.R. BOOKWALTER, ARIAUNA ALBRIGHT, E.I. INDEPENDENT CINEMA. USA.

Tandis que les grands studios élaborent le concept du long-métrage universel et interchangeable, d'obscurs résistants s'efforcent, par le biais de la vidéo, d'entretenir vaille que vaille l'idée d'un cinéma indépendant plus audacieux. Matthew Jason Walsh s'inspire ce faisant de **Tueurs nés**, son maniaque de héros, Butch Harlow (James L. Edwards), formant sur le terrain une jeune apprentie (Ariauna Albright). Mais l'élève va bientôt surpasser son professeur et le meurtre devient un jeu, une véritable compétition où l'on supprime aussi bien un enfant que tous les membres d'une famille (avant de les grimer en clown avec leur propre sang !). Malgré un ton volontiers sarcastique, entre **Orange mécanique** et **C'est arrivé près de chez vous**, le gore et le morbide vont bon train, avec castration, fille saoule agonisant sur le lit même où les deux amants assassins s'ébattent joyeusement, égorgement au crayon... Rien d'étonnant de la part d'une fine équipe où l'on retrouve Pete

*Sasha Graham donneuse de sang. (**Bloodletting**)*

Jacelone (l'auteur de **Psycho Sisters**), Michael Gingold (managing editor du magazine Fangoria), J. R. Bookwalter (réalisateur d'**Ozone**, **The Dead Next Door**, **Zombie Cop**, ici monteur et co-producteur), Scooter McCrae (signataire d'un zombifiant **Shatter Dead**), et encore les ravissantes Sasha Graham, Tina Krause et Ariauna Albright (également co-productrice).

BLOODLUST

1959 (SORTIE EN 1961). RÉAL. ET SCÉN.: RALPH BROOKE, D'APRÈS LA NOUVELLE DE RICHARD CONNELL. INT.: WILTON GRAFF, LILYAN CHAUVIN, ROBERT REED, JUNE KENNY, JOAN LORA... PROD.: RALPH BROOKE, CINEGRAF PRODUCTION. USA.

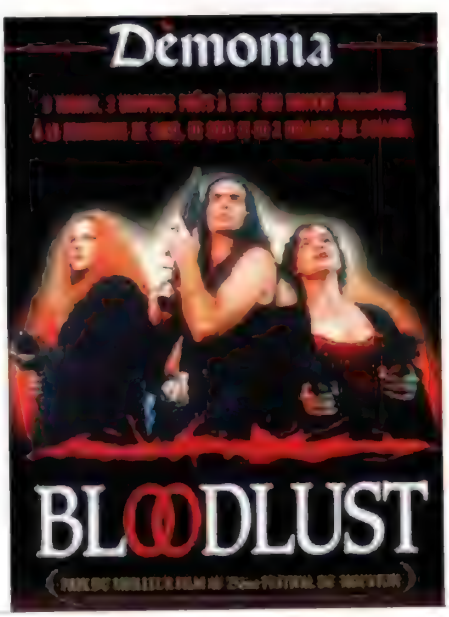
Le Dr. Balleau (dont l'étude sémantique de son nom nous renseigne assez vite sur le niveau de ses facultés mentales) poursuit d'étranges recherches. Il poursuit par la même occasion les infortunés curieux arpentant son île isolée, chassés à l'arbalète comme du vulgaire gibier, et aussitôt stockés dans des aquariums de formol à des fins médicales restées nébuleuses. Plus que l'aspect science-fictionnel du sujet, c'est la chasse à l'homme qui passionne Ralph Brooke (entre autres, le mari de Bryanne Murphy, signataire du **Blood Sabbath** chroniqué au précédent numéro). Il dirige, écrit et produit cette imitation des **Chasses du Comte Zaroff**, d'après lui le meilleur film d'horreur jamais réalisé, en s'inspirant du même texte de Richard Connell publié en 1925 et adapté à l'écran en 1932 par Ernest B. Shoedsack et Irving Pichel. Insensible aux références littéraires, la télévision américaine rebaptisera l'ensemble d'un titre plus efficace, **Beast from Blood Island**.

BLOODLUST

1992. RÉAL.: JON HEWITT ET RICHARD WOLSTENCROFT. SCÉN.: RICHARD WOLSTENCROFT. INT.: ROBERT JAMES O'NEILL, JANE STUART WALLACE, PHIL MOTHERWELL, JAMES YOUNG, KELLY CHAPMAN. PROD.: RICHARD WOLSTENCROFT. AUSTRALIE.

*La victime, toujours bon pieu, bon œil ! (**Bloodlust**)*

Richard Wolstencroft et Jon Hewitt revisitent à leur façon le thème vampirique. Mais, s'ils pensent d'abord à des œuvres comme **Les Prédateurs** ou bien **Aux frontières de l'aube**, la poésie n'est pas leur truc. Le trio de vampires en question, un homme et deux femmes, gravite dans un monde sordide où se profilent des personnages tout aussi inquiétants : dealers minables, obsédés sexuels, flics crétinoïdes spécialistes de la bavure, cathos intégristes, gangsters névrosés, si bien qu'au fil du récit nos suceurs de sang, cocaïnés à mort, deviennent des héros positifs au mépris de toute morale. Tourné direct pour la vidéo et en six semaines (coût : 400.000 dollars), **Bloodlust** ne se refuse rien et joue l'excès avec jubilation en



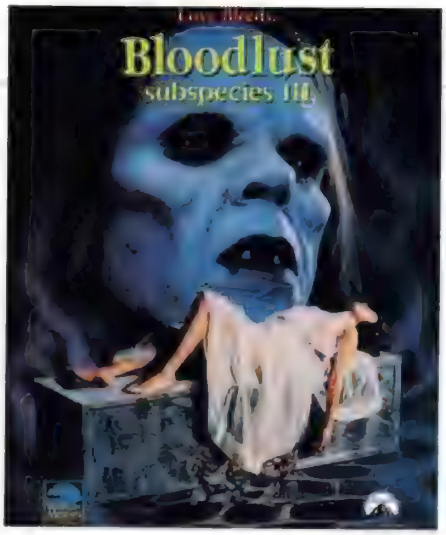
mélangeant les genres, tel le futur **Une Nuit en enfer**, mais avec une bonne dose de trash en plus. « *Les enfants des voisins adoraient venir chez moi. Ils disaient à leurs parents regarder* ***Star Wars****, et en fait nous nous passions* ***Scanners****,* ***Evil Dead*** *ou les films de zombies italiens* » se rappelle Richard Wolstencroft, accro au Fantastique depuis son enfance. Avec son complice Hewitt, il célèbre l'horreur graphique, la violence extrême et le mauvais goût super limite. À leur actif : une castration à coups de dents, la mort d'un prêtre, une grenade glissée dans le pantalon d'un prisonnier avant une inévitable explosion, des suppliciés suspendus au plafond hurlant tout ce qu'ils savent, un malheureux criblé de pieux dans la tête mais toujours vivant, trois fusillades sur des cibles innocentes, une longue séance de fouet, diverses mutilations et égorgements, le portable planté sévère dans la bouche d'un malheureux sûrement trop bavard, et surtout, trop perfide, une sodomie pratiquée sur un cadavre (qui par bonheur n'a rien senti…). Même si toutes ces extravagances procèdent davantage du cartoon que du snuff movie, l'irrévérence séditieuse n'échappe pas et la folie va bon train. (M95P.53).

BLOODLUST : SUBSPECIES III

1993. RÉAL. ET SCÉN.: TED NICOLAOU. INT.: ANDERS HOVE, DENICE DUFF, KEVIN BLAIR, MELANIE SHATNER, MICHAEL DELLAFEMINA. PROD.: CHARLES BAND, VLAD ET DANA PAUNESCU, FULL MOON. USA.

*Le savant mélange du traditionnel et de la modernité. (**Bloodlust : Subspecies III**)*

La série des **Subspecies**, avec ses vampires tourmentés et ses petits gnomes diaboliques, s'accompagne de sous-titres ou de surtitres, manière de bien les différencier, eux qui ne font pourtant rien qu'à se ressembler. Ainsi, **Subspecies - Creatures of the Night** ouvre-t-il la voie en 1990, suivi par **Bloodstone : Subspecies II**, en 1993, et ce **Bloodlust : Subspecies III** tourné la même année. Le vampire Radu, transfuge blafard et chuchotant du muet Nosferatu, tente toujours de s'emparer de l'esprit de Michelle déjà vampirisée (Denice Duff), épaulée par sa sœur Rebecca (Melanie Shatner, fille de notre bon vieux Captain Kirk dans le civil). Ted Nicolaou brosse de belles images gothiques sur ses décors naturels en Roumanie où se tourne désormais la majorité des productions Full Moon, mêle érotisme et gore, tradition et modernité, sans convaincre toutefois. Son script tire en effet à la ligne et fait suite au précédent volets sans grand apport supplémentaire, les deux séquelles ayant d'ailleurs été tournées quasi simultanément. Après un temps de réflexion, la série reprend en 1998, à



la faveur d'un **Bloodstorm : Subspecies IV**, suivi deux ans plus tard de **Subspecies : Blood Rise**, toujours avec Denice Duff.

BLOODMOON

VID.: **LUNE DE SANG**. 1990. RÉAL.: ALEC MILLS. SCÉN.: RICHARD BRENNAN. INT.: LEON LISSEK, CHRISTINE AMOR, HAZEL HOWSON, ANYA MOLINA, IAN PATRICK WILLIAMS... PROD.: MICHAEL FISHER, VILLAGE ROADSHOW. AUSTRALIE.

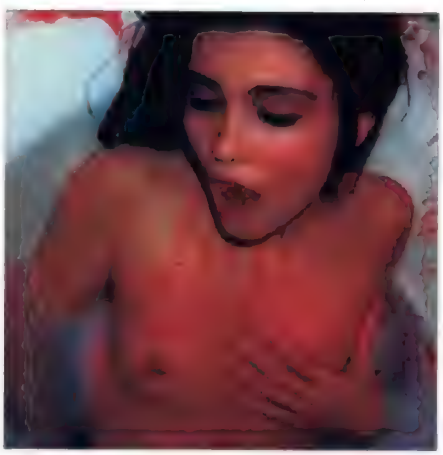
Sur le modèle du **Bal de l'horreur** et des nombreux slashers en milieu estudiantin datant de la décennie précédente, Alec Mills nous offre un nouveau tueur doté d'une arme révolutionnaire : le fil de fer barbelé. Pour brouiller les pistes, il n'opère que les nuits de pleine lune, ce qui fournit déjà le titre du film. Pour sa sortie aux USA, le distributeur crut bon de remettre au goût du jour le gimmick déjà utilisé en 1961 par William Castle (et repris dans **The Beast Must Die** de Paul Annett, en 1974). À savoir, offrir aux spectateurs une pause avant les toutes dernières minutes, un bon moyen pour les finauds de parier sur l'identité du tueur et, pour les peureux, de quitter la salle avant une révélation sans doute jugée par trop brutale. **Bloodmoon** sortit en 1993 chez Gaumont sous le titre **Lune de sang**, qu'il ne faut cependant pas confondre avec le **Lune de sang** édité par Warner (**Murder by Moonlight**, de Michael Lindsay-Hogg) et cet autre **Lune de sang**, cachant le **Die Sages des Todes** (ex **Bloody Moon**, justement) de Jésus Franco, une réalisation allemande tournée en 1980, et parue cette fois chez UGC Vidéo. (M81P.59).

BLOODSCENT

1994. RÉAL. ET SCÉN.: BILL RANDOLPH. INT.: MANDY LEIGH, JULIE WALLACE, NICOLE MENTZ, GUNNAR HANSEN, SARAH MCCORMICK... PROD.: BILL RANDOLPH, IN-HOUSE PRODUCTIONS. USA.

Bloodscent figure au catalogue d'In-House Productions spécialisé dans les quickies horrifiques à bon marché toujours bien pourvus en créatures pas trop farouches, telles Mandy Leigh et Julie Wallace, que l'on retrouve l'année suivante dans le tout aussi sanglant **Witchbait** du même Bill Randolph. Le script n'est qu'un prétexte et, de l'aveu même de Mandy Leigh, il s'adaptait au jour le jour en fonction des nécessités matérielles ou de l'inspiration du moment. Les vampires y sont plutôt féminines et déshabillées, flairant le sang à distance, ce qui provoque chez elles une poussée des canines immédiate. Tournées en vidéo, les productions In-House circulent presque sous le manteau et, faute d'un véritable circuit de distribution, font couramment l'objet de publicités dans les revues spécialisées américaines, ou encore sur les sites Internet de ces fringantes demoiselles.

Mandy Leigh dans ***Bloodscent****. Tout baigne !*



BLOODSTALKERS

OU **THE NIGHT DANIEL DIED**. VID.: **BLOOD NIGHT** OU **CHASSEURS DE SANG**. 1976. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT W. MORGAN. INT.: KENNY MILLER, CELEA ANN COLE, JERRY ALBERT, HERB GOLDSTEIN, JOHN R. MEYER. PROD.: ROBERT W. MORGAN, IRV RUDLEY, STAN WEBB, BLOODSTALKERS LTD. USA.

L'œuvre étonne surtout par sa lenteur et son inconsistance. Deux couples décident de passer une quinzaine dans une vieille demeure perdue dans les marais des Everglades. Vingt minutes pour la trouver, vingt minutes pour s'installer. Ce faisant, ils croisent la faune locale : demeurés notoires, membres d'une congrégation religieuse, braconniers hirsutes. À grand renfort de bruitages persistants, musique expérimentale et faux effets de surprises, l'auteur passe encore trente minutes à nous faire ressentir le danger guettant les personnages, effectivement bientôt massacrés par un genre de yeti furtif issu d'une légende séminale. Le seul survivant découvrira pourtant la supercherie et vengera ses compagnons. Même si l'aspect **Massacre à la tronçonneuse** est par trop évident, même si le scénariste fait du **Vendredi 13** avant l'heure, même si quelques meurtres à l'arme blanche tentent vainement d'élever le débat, la léthargie s'empare du spectateur sui-

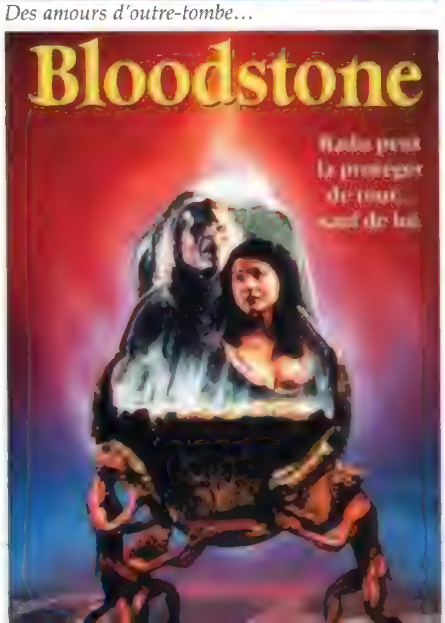
cidaire, à peine égayé par deux ou trois fulgurances métaphysiques disséminées dans le dialogue. « *C'est calme ici* » reconnaît ainsi sportivement un protagoniste, tandis qu'un autre égalise aussitôt : « *Depuis mon enfance, je suis fasciné par les escaliers* ». Le pompon revient pourtant au dernier, qui respire bien fort avant de lâcher ce stupéfiant « *Autrefois, maman me faisait des confitures* ». Marcel Proust, avec son « *Longtemps je me suis couché de bonne heure* » peut reposer tranquille, la relève est assurée…

BLOODSTONE : SUBSPECIES II

VID.: **BLOODSTONE**. 1993. RÉAL. ET SCÉN.: TED NICOLAOU. INT.: ANDERS HOVE, DENICE DUFF , MELANIE SHATNER, KEVIN BLAIR, MICHAEL DENISH... PROD.: VLAD PAUNESCU. DANA PAUNESCU. FULL MOON USA.

Deuxième volet de la série des **Subspecies**, toujours signé Ted Nicolaou et tourné en Roumanie dans les mêmes décors gothiques évoquant une Transylvanie d'opérette. Le vampire Radu, laissé pour mort au final de **Subspecies : Creatures of the Night**, reprend vie grâce à son équipe de gnomes (créés on s'en rappelle à partir de ses propres doigts !), et se met aussitôt en quête de la fameuse pierre de sang, un symbole d'éternité qui lui permettrait de ne plus dépendre de ses proies humaines pour assurer le menu du jour. Sous l'œil de sa mère, une momie vivante, il cherche à reconquérir Michelle (Denice Duff), dont le sang mêlé au sien a fait d'elle une vampire d'occasion. Nicolaou traque la belle image, s'inspire à la fois de Nosferatu et du **Dracula** de Coppola pour concilier les deux tendances modernes et traditionnelles, le tout teinté de gore et d'érotisme d'une solide gratuité (la douche de Denice Duff, plus agréable que réellement utile d'un strict point de vue narratif). Compte tenu de la faiblesse crasse du premier épisode, celui-ci le surpasse aisément et s'empresse de ne pas conclure, manière d'ouvrir directement sur la deuxième séquelle. (M87P.51).

Des amours d'outre-tombe…



BLOODSTORM : SUBSPECIES IV

OU **SUBSPECIES IV : THE AWAKENING**. TITRE DVD : **THE AWAKENING**. 1998. RÉAL. ET SCÉN.: TED NICOLAOU. INT.: ANDERS HOVE, DENICE DUFF, JONATHON MORRIS, ILINKA GOYA, MIHAL DINVALE... PROD.: VLAD PAUNESCU, FULL MOON. USA.

Quatrième **Subspecies**, **Bloodstorm** reprend l'histoire en cours et y apporte quelques variantes avec la présence de Ash, le maître vampire (le Jonathon Morris de **Journal intime d'un vampire**, signé du même Nicolaou) et sa plantureuse amie (Floriella Grappini). Deux rivaux pour Radu, déjà poursuivi par Michelle (toujours Denice Duff, partagée entre son initiation vampirique et sa nature humaine) et le Dr. Niculescu (impressionnante prestation de Mihal Dinvale), inventeur d'un sérum limitant les effets du vampirisme chez sa patiente. Comme les précédents épisodes, celui-ci exploite l'intérieur typique de vrais châteaux roumains, magnifié par une très belle photographie aux tonalités violettes ou mordorées, avec la dose habituelle d'érotisme discret et de quelques scènes sanglantes. Ce quatrième volet conclut la série par la décapitation de Vladislas Radu et la flambée de son corps (mais il en a l'habitude !), tandis qu'un cinquième épisode, **Subspecies : Blood Rise**, reprend la légende à sa source, avec les débuts au music-hall du célèbre Radu, annoncé comme le descendant de Vlad l'Empaleur, plus couramment nommé Dracula. (M135P.67).

BLOODSUCKERS FROM OUTER SPACE

VID.: **SUCEURS DE SANG**, OU **HORROR ACADEMY 1**. 1985. RÉAL. ET SCÉN.: GLENN COBURN. INT.: THOM MEYERS, LAURA ELLIS DENNIS LETTS, CHRIS HELDMAN, PAT PAULSEN... PROD.: RICK GARLINGTON, REEL MOVIES INTERNATIONAL. USA.

Au prégénérique, le vent souffle. Un paysan tourne sur lui-même, tombe à terre, gémit et crache quelques litres de sang, puis se relève dans le mouvement, le visage simplement grimé au crayon gras. Le voilà possédé. Une force extraterrestre invisible provoque en effet une véritable épidémie dans la campagne profonde américaine, et l'auteur se contente de brosser un tableau des divers milieux sociaux face à la menace pour se complaire dans la description de personnages complètement disjonctés. Ainsi, le couple de héros se shoote à l'oxyde de carbone, le général chargé de l'affaire brûle de recourir à l'arme atomique, le Président des États-Unis, une secrétaire sur les genoux, demande à la cantonade si l'affaire qui le dérange est vraiment plus urgente que celle dont il s'occupe, tandis que le personnel hospitalier se défonce aux médicaments non encore testés et menace les patients trop bruyants d'un bon coup de marteau sur la tête. Délire… délire… Les comédiens débitent leur texte de façon blasée et lugubre, créant par ce décalage entre l'absurde de leurs propos et le flegme arboré, une loufoquerie touchant au pur surréalisme. Il faut compter un tiers du métrage pour s'accoutumer à un tel style narratif, et apprécier enfin cette parodie volontairement ringarde, passant à la moulinette aussi bien la SF des années cinquante que le gore destroy façon **La Nuit des morts-vivants**. L'anémie flagrante du budget, l'amateurisme des trucages, et surtout le talent très relatif des interprètes constituent dès lors les plus fiers atouts de cette série Z hallucinante. (M87P.59).

BLOODSUCKING PHARAONS IN PITTSBURGH

OU **PICKING UP THE PIECES**. 1989. RÉAL.: ALAN SMITHEE (DEAN TSCHETTER). SCÉN.: DEAN TSCHETTER, D'APRÈS TOM TULLY. INT.: JAKE DENGEL, SUSANN FLETCHER, BEVERLY PENBERTHY, JANE HAMILTON, JOE SHARKEY... PROD.: JAMES A. BAFFICO, LAURENCE BARBARA, BEVERLY PENBERTHY, SARATOGA FILMS. USA.

Ce titre canular propose tout simplement ce qu'on pourrait définir comme un remake de **Blood Feast** revisité par les frères Zucker. Le même genre d'Égyptien fou dans sa tête, et rêvant cette fois de vie éternelle, y débite des frangines à la tronçonneuse au nom d'un ancien culte barbare (effets spéciaux garantis par Tom Savini). Pendant ce temps, deux enquêteurs nullos parcourent la zone et déclenchent une série de catastrophes sous le doux regard de Jane Hamilton (alias la hardeuse Veronica Hart). Pas trop fier quand même de ses gags à tendance pachydermique, l'auteur signe d'un prudent Alan Smithee.

BLOOD-THIRSTY DAY

OU **FEI SHUT** (CANTONAIS), OU **FEI SHI** (MANDARIN). 1981. RÉAL.: SUEN CHUNG. INT. : JASON PAI PIAO, LO LIEH, GUK FUNG, YU TSUI-LING, LINDA CHU... PROD : MONA FONG, SHAW BROTHERS. HONG KONG.

Un fabricant de cercueils narre le destin tragique d'un notable, lequel nous est montré en flash-back. On apprend ainsi l'histoire édifiante de sa femme adultère, qui ne tarde pas à l'occire, avec la complicité de son amant. Mais des pilleurs de tombes libèrent imprudemment le spectre de l'assassiné, qui va dès lors ruiner la vie de ceux qui l'ont envoyé au royaume des ombres.

BLOODTHIRSTY

1998. RÉAL.: JEFF FREY. SCÉN.: GREG BEATO. INT.: MONIQUE PARENT, LESLIE DANON, MATT BAILEY, JULIE STRAIN... PROD.: GARY BRYMAN, QUALITY FILMED ENTERTAINMENT/EIGHCOUNT PRODUCTION. USA.

La sculpturale Monique Parent, héroïne de maintes séries Z déshabillées, joue les vampires bisexuelles sur cette modeste production plus bavarde que véritablement novatrice. Elle attire dans sa luxueuse demeure la jeune Celia à la recherche d'un appartement (Leslie

Danon, délicieuse dans **The Whispering**), mais celle-ci apprend très vite que le loyer doit se régler cash, et de préférence en liquide. La presse américaine ne se répandit pas en éloges sur cet événement filmique, narré par une autre spécialiste, Julie Strain, tandis que Monique Parent demeure assez lucide face à la performance générale : « ***Bloodthirsty** n'est pas un chef-d'œuvre, mais au moins nous avons fait de notre mieux* » ! Quand le charme s'allie à autant de bonne volonté, le critique ne peut que rendre les armes.

BLOODTHIRSTY BUTCHERS

1969. RÉAL.: ANDY MILLIGAN. SCÉN.: ANDY MILLIGAN, JOHN BORSKE. INT.: JOHN MIRANDA, ANNABELLA WOOD, BERWICK KALLER, JANE HELAY, ANN ARROW... PROD.: WILLIAM MISHKIN, CONSTITUTION FILMS. USA.

Andy Milligan adorait placer le mot « Blood » dans ses titres de films (**Blood, Legacy of Blood, Dr. Jekyll and Mr. Blood**). Il aurait mieux fait d'y mettre plus d'argent, dispensé le plus souvent par le producteur rapiat, William Mishkin. Ce **Bloodthirsty Butchers** renvoie à la légende de Sweeney Todd, un barbier londonien qui supprimait ses riches clients et en cédait les corps à la charcutière voisine, renommée pour ses succulents pâtés à la viande. Une farce macabre issue de la pièce de George Dibdin Pitt, *The String of Pearls* (elle-même inspirée du roman-feuilleton de Thomas Pecket Prest) qui motiva de nombreux réalisateurs : George Dewhurst, en 1926, Walter West, deux ans plus tard - les deux films étant titrés **Sweeney Todd** -, George King, en 1936 (**Sweeney Todd, The Demon Barber of Fleet Street**, avec Tod Slaughter), Reginald Collin, pour la TV, en 1970, Herb Roland, toujours pour la TV, en 1973, Harold Prince, en 1984 (composition musicale récompensée par un Award), et jusqu'à John Schlesinger, en 1977, pour son **The Legend of Sweeney Todd** (à la vidéo, **L'Échoppe des horreurs**), avec Ben Kingsley, mieux à souhait dans le rôle du barbier assassin. En 1969, John Miranda le précédait donc dans cette transposition vaguement gore et érotique, mais surtout d'un mauvais goût indiscutable (on retrouve ainsi le bout de sein d'une malheureuse au beau milieu du plat cuisiné d'une famille bourgeoisement installée). Les admirateurs d'Andy Milligan - une espèce en voie de disparition, et qui hélas ne se reproduit pas en captivité - n'hésitent pas à la déclarer comme la meilleure œuvre du maître. C'est assez dire le niveau des autres…

THE BLOODY APE

1997. RÉAL.: KEITH J. CROCKER. SCÉN.: KEITH J. CROCKER ET GEORGE R. REIS. INT.: PAUL RICHINI, GEORGE R. REIS, CHRIS HOSKINS... PROD.: KEITH J. CROCKER, CINEFEAR PRODUCTIONS. USA.

L'auteur de cette énorme pochade, dont Frank Henenlotter n'hésite pas à vanter les mérites, se nomme Keith Crocker et il publie depuis une douzaine d'années aux USA un canard underground sobrement titré *Exploitation Journal*. Les sujets traités vont des films de bikers de l'AIP à des productions gore inconnues, d'entretiens carrière sur d'obscurs metteurs en scène à des dossiers super inédits, du genre « Les acteurs alcooliques à l'écran ». **The Bloody Ape** reste dans la mouvance, sauf qu'il s'amuse à détourner le sujet de *Double Assassinat dans la rue Morgue*, un récit dans lequel Edgar Poe brossait bien avant tous les autres le profil d'un parfait détective, Auguste Dupin. L'action se déroule aux abords d'un parc d'attraction. Là, le magicien Lampini dresse un singe appelé Gorto (en fait, le coscénariste du film dans un costume de gorille), et l'envoie exécuter de la manière la plus horrible les personnes de son choix. Les gags volent assez bas, les personnages affichent une fière stupidité, et Crocker se vautre dans l'érotisme, le gore, le trash (réjouissante castration d'un rocker crétinoïde), la violence gratuite et les blagues racistes à prendre au vingtième degré. Après le refus d'un distributeur vidéo - « *Avancez d'abord 1.000 dollars et nous sortons votre film !* » -, le metteur en scène/producteur s'est résolu à le vendre en VPC et ça marche gentiment, d'autant que la pub, assortie du singe trimbalant une nymphette dans le plus simple appareil, ne fait rien qu'à aider les choses.

BLOODY BEAST

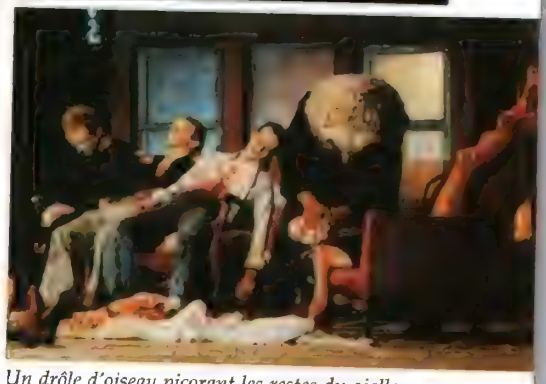
OU **LAANG HUET YAN LONG** (CANTONAIS), OU **LENG XIE REN LANG** (MANDARIN). 1994. RÉAL.: ANDY TAM TAK-SHING, YEUNG KUEN. SCÉN.: LEUNG CHI MING. INT.: LAWRENCE NG KAI-WAH, EUGINA LAU MEI GUEN, HO KA-KUI, KEN TONG JAN YIP, LAU SIU MING... PROD.: LAU YING-LUNG, GIANT FILM PRODUCTIONS CO. HONG KONG.

Un serial-killer, torturé durant des jours et ayant fait de multiples tentatives de suicide, se confesse enfin à ses bourreaux, les flics d'un commissariat de Hong Kong. Privé de sa mère dès son enfance, obligé de prendre soin de sa petite sœur, il est de plus soumis aux brutalités d'un père fruste et grossier. Un jour, il lui est donné d'apercevoir une mère qui allaite son enfant. La femme s'amuse d'abord de lui et tente de le séduire, puis le rejette brutalement. L'humiliation ressentie par l'adolescent est si forte qu'une fois adulte, il assassine une autre mère donnant le sein à sa progéniture, puis d'autres encore. Un exemple de film classé « Catégorie III » par les censeurs - peu offensifs et c'est tant mieux - de Hong Kong, dans la foulée d'œuvres similaires comme **Dr. Lamb** ou **Bunman: The Untold Story**.

BLOODY BIRD

DELIRIA, OU **AQUARIUS**. 1986. RÉAL.: MICHELE SOAVI. SCÉN.: LEW COOPER (GEORGE EASTMAN : LUIGI MONTEFIORI). INT.: DAVID BRANDON, ROBERT GLIGOROV, MARTIN PHILLIPS, BARBARA CUPISTI, JOHN MORGEN (GIOVANNI LOMBARDO RADICE)... PROD.: CANDICE PROD./FILMIRAGE. DISTR.: A.D. DIFFUSION/LES ACACIAS. ITALIE.

Cinéphile averti, comédien dans quelques joyaux filmiques (**Frayeurs, Atlantis Interceptors**), grand admirateur de Dario Argento, à qui il consacre un documentaire, Michele Soavi choisit pour son premier long-métrage de mêler très minutieusement le giallo classique et le slasher post-**Halloween**. Au théâtre où l'on répète une comédie musicale traitant d'un maniaque assassin, un vrai psychopathe revêt la tenue du tueur et commence à éliminer la petite troupe bloquée à la manière des personnages de **L'Ange exterminateur**. Unité de temps et de lieu, décor baroque, couleurs contrastées aux dominantes bleues et rouges, meurtres à l'arme blanche, tueur au masque d'oiseau, sans doute pour mieux renvoyer à la sémiologie du giallo des années 70 où les titres se donnaient souvent des noms d'animaux, **Bloody Bird** avance en terrain balisé et n'hésite pas à accumuler les symboles. On y retrouve ainsi la douche de **Psychose**, un maniaque échappé de l'asile, le théâtre du **Fantôme de l'opéra**, un chat noir de mauvais augure, l'emploi d'une tronçonneuse, et encore le mutisme du croquemitaine et son incroyable résistance, surtout après une chute de dix mètres et sa quasi-combustion dans les dernières minutes. À tant vouloir emprunter les sentiers battus, Michele Soavi livre un brillant devoir d'écolier studieux, auquel manque hélas le moindre effet de surprise pour qui connaît les ficelles du genre. Ce n'était sans doute pas l'avis du jury du festival d'Avoriaz de 1987, qui lui remit cette année-là le Prix de la Peur. (M45P.44, M46P.50, M50P.63).



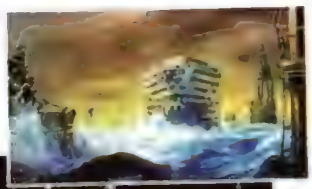
Un drôle d'oiseau picorant les restes du giallo.

par Julien DUPUY

LES ROUAGES D'A.I.

TOUS LES MOIS, MAD MOVIES DÉVOILERA LES COULISSES D'UN FILM PASSIONNANT DU POINT DE VUE TECHNIQUE. ON OUVRE LE BAL EN GRANDE POMPE POUR CE PREMIER ÉPISODE AVEC LA DERNIÈRE COLLABORATION SPIELBERG-ILM. UNE DATE DANS LES SPFX, FORCÉMENT...

Dès 1993, Stanley Kubrick contacte Dennis Muren d'ILM, alors tout auréolé de son travail sur les reptiles numériques de **Jurassic Park**. il est déjà question de Rouge City et d'un New York submergé par les océans puis englouti par les glaces. Logiquement, Steven Spielberg engage les mêmes prestataires lorsqu'il reprend le projet en main huit ans plus tard. Vu la complexité de certains plans, ILM délègue les effets les plus basiques (effacements numériques des câbles ou des marionnettistes du Stan Winston Studio par exemple) à Pacific Data Image. Dennis Muren est également rejoint par le superviseur Scott Farrar (**La Momie**) qui prend en charge les effets spéciaux de la première partie du film. Ginger Theisen, productrice des effets visuels qui a rejoint depuis les plateaux de **K-19 The Widowmaker** de Kathryn Bigelow, et Steve Gawley, chef maquettiste d'ILM qui travaille actuellement d'arrache-pied sur **Star Wars, épisode II** reviennent sur l'un des grands défis techniques de l'année 2001.



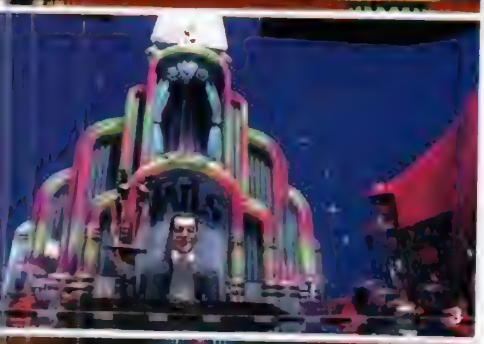
Ci-dessous, de haut en bas : Design de Chris Baker / Steve Gawley en plein travail sur le subcopter et la grande roue immergée / Scott Farrar et Ginger Theisen devant Rouge City.

STEVE GAWLEY :
« Pour la séquence du Manhattan submergé, nous avons filmé les maquettes en « dry for wet »/1. En plus du parc forain et d'une portion d'autoroute aérienne, Spielberg désirait un building très reconnaissable. Nous avons alors reproduit le Radio City Music Hall, qui est un fameux immeuble de New York. On a ajouté aussi de nombreux débris, des voitures rouillées... Nous avions construit le subcopter de David au 1/6e. Mais le design a changé et nous avons dû abandonner cette miniature. Au final, tous les véhicules du film ont été réalisés en image de synthèse. »

/1 Technique qui consiste à filmer une séquence sur un plateau enfumé et éclairé de façon à filmer au sec (dry) un environnement liquide (wet). Des particules numériques sont ensuite rajoutées dans le plan en synthèse pour compléter l'illusion.

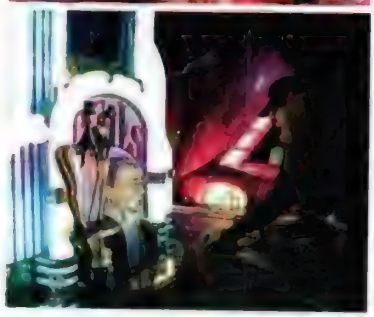
GINGER THIEISEN :
« Les miniatures offrent immédiatement une profondeur et une texture que vous mettrez beaucoup de temps à obtenir en image de synthèse. À la base, la séquence à Rouge City était aussi beaucoup plus longue, et nous devions donc avoir plus de plans truqués dans ce décor. Les miniatures étaient alors plus que rentables. »

STEVE GAWLEY :
« Nous devions rendre avec ces immeubles une impression de bâtiment vu de nuit. D'où de nombreux détails visibles à travers les larges baies vitrées des bâtiments. Comme nous n'avions pas un budget et des délais délirants, on s'est contenté de photos, découpées dans des magazines par exemple, et collées derrière les vitres. Quelquefois nous ajoutions des petites silhouettes en plastique pour donner plus de profondeur. Quant aux personnes qui peuplent Rouge City, il s'agit soit de figurants filmés sur fond bleu, soit de figurants numériques, soit de simples photos d'employés d'ILM collées sur de petites plaques de plastique. C'était d'ailleurs une des principales directives de Steven Spielberg : il tenait à ce que Rouge City grouille de monde. »



GINGER THEISEN :
« Pour les scènes se déroulant à Rouge City, nous avons mis au point un système d'incrustation en temps réel qui remplaçait directement, sur les combos, les écrans bleus par le panorama numérique qui complètent le décor en post production. Ainsi, lorsque Spielberg filmait Haley Joel Osment sur écran bleu, il pouvait juger instantanément du résultat final.
Ce système d'incrustation était d'ailleurs tellement fun, que nous n'avons pas résisté à jouer avec, comme un jeu vidéo. C'est un outil fascinant que nous aurons l'occasion de réutiliser de nombreuses fois. »

STEVE GAWLEY :
« Les effets les plus performants sont ceux qui mélangent plusieurs techniques. C'est le cas de Rouge City puisqu'on y mixe à la fois des décors à taille réelle et des acteurs filmés devant écran bleu (1), des mattes paintings digitaux (2) et des maquettes (3). Le mélange (4) est détonnant. »



STEVE GAWLEY : *« Le design de Rouge City est directement issu du travail de Kubrick. Quand Spielberg a repris le film en main, il s'est de nouveau tourné vers l'illustrateur Chris Baker qui avait déjà travaillé sur cette séquence pour Kubrick. La vision kubrickienne de la cité (5) était quelque peu plus risquée. Spielberg a choisi d'« adoucir » la présence des immeubles en forme de femmes. La censure a donc été une préoccupation dans ces scènes. Pour construire ces maquettes, nous faisons toujours appel aux bonnes vieilles techniques de base, si ce n'est qu'aujourd'hui nous utilisons beaucoup le « computer headed design ». Il s'agit d'une machine à découper, guidée par ordinateur. Nous rentrons les plans des maquettes dans l'ordinateur, qui se charge de transmettre les informations à la machine. Ainsi c'est elle qui, par exemple, découpera les fenêtres d'un building sur une plaque en plastique. C'est pour nous une économie de temps considérable puisqu'il nous suffit ensuite de coller les différentes pièces ainsi obtenues, comme un kit géant. »*

GINGER THEISEN :
« ILM a créé plusieurs personnages numériques pour ***A.I.*** *Par exemple, nous avons créé un Teddy Bear synthétique qui devait correspondre exactement à la marionnette animatronique de Stan Winston. Comme il y avait des milliers de poils à gérer, le temps de calcul était très long, si bien que nous avons dû créer des Teddy Bear numériques moins détaillés que nous utilisions pour les plans éloignés ou de nuit. Nous avions déjà travaillé sur le gorille en image de synthèse de* ***Mon ami Joe****, c'était donc l'étape suivante dans la pilosité en image de synthèse. Nous avons également réalisé Les Spécialistes, les méchas de la dernière partie du film. L'animation très souple et lente de ces personnages, et leur texture translucide, ont été deux éléments particulièrement difficiles à gérer pour nos techniciens. Dans le cas du personnage de la mécha-nurse, nous avons mélangé des prothèses de Stan Winston avec une prothèse digitale. L'actrice portait des prothèses en silicone sur le visage, et une cagoule bleue avec des repères (6). Nous effacions ensuite le bleu de l'image et le remplacions par une prothèse en 3D (7). Conformer les mouvements de l'actrice et de l'image digitale et peindre la prothèse en synthèse pour qu'elle concorde avec la lumière environnante était une tache très délicate, surtout que Steven bougeait systématiquement sa caméra dans ces plans. »*

Propos recueillis par J.D.

DU Z, DE L'EXPÉRIMENTAL, DE L'HÉROÏC-FANTASY, DU GORE...
MAD IN FRANCE DEUXIÈME PARTIE, ACTION !

MODUS OPERANDI (45 MN)

Modus Operandi, nouvel opus énervé de la saga des **Macadam Stories**.

Encore un coup des increvables de l'association Faux-Raccord !, déjà responsables du moyen métrage **Die Die my Darling** et du fanzine *Zybrid*. Cette fois-ci, c'est au tour de Yann Gobart de donner sa version des choses filmiques à travers ce second volet de la saga **Macadam Stories** (le Macadam Bar étant a priori le lieu de rendez-vous de ces montpelliérains agités). Par son sujet, **Modus Operandi** se réclame du giallo : afin de décrocher un rôle convoité, un comédien raté se persuade qu'il est un tueur, et finit bien évidemment par passer à l'acte, jusqu'à sa rencontre avec une femme au moins aussi dérangée que lui. Dans la forme, Gobart revendique la narration par le montage syncopé (ou plutôt « collage ») qui a fait les beaux jours des films étudiants de la fin des années 60. Tout y passe, des plans répétés aux inserts symboliques, de la solarisation aux images subliminales, des déformations de plans aux jump-cut, avec l'espoir de plonger du même coup dans le mental de son héros tourmenté. Tourné en DV pour un budget de 1.000 francs, **Modus** ne ménage ni ses efforts (un an de montage), ni ses spectateurs (peu de plans au-delà des trois secondes), ni ses comédiens qui se prêtent courageusement au jeu.

CONTACT : YANN GOBART CHEZ FAUX-RACCORD PICTURES - 11 RUE BALARD - 34000 MONTPELLIER - 04 67 34 09 24 - FAUX.RACCORD@WANADOO.FR

P-105213997 (7 MN)

Enfermée dans une cellule capitonnée, une femme enceinte se livre à un long monologue pour savoir si elle est prête à se sacrifier pour son enfant. Le pari du réalisateur Alexandre Follin était d'adapter pleinement sa mise en scène au jeu et à la gestuelle de son actrice principale, et finit ainsi par développer ses sept minutes en un seul plan séquence où la caméra traque la moindre expression, le moindre détail de jeu. Forcément, ce genre d'exercice se repose presque entièrement sur les compétences de la comédienne. Et fort heureusement, Marie-Hélène Roig, apparemment rompue au travail théâtral, sait ce qu'elle a à faire, fort peu aidée par contre par un texte quelque peu obscur. Et à propos d'obscurité, on tire notre chapeau à la lumière qui a la bonne idée de ne jamais flancher dans ce lieu pourtant exigu et filmé sous presque tous les angles.

CONTACT : ALEXANDRE FOLLAIN - RÉSIDENCE ARAMIS - 11 SQUARE MONSORAN - 75020 PARIS - 06 11 98 31 63

*Ci-contre : Marie-Hélène dans **P-105213997**.*
Ci-dessous : L'envers de ce court signé Alexandre

ZONE Z 2000

Série d'instantanés de l'étonnant **Zone Z**. *À servir bien frappé !*

Pour certains, c'est Ingmar Bergman. Pour d'autres c'est Richard J. Thomson. C'est ainsi. L'histoire du cinéma est peuplée de maîtres dont l'un des mérites est d'inspirer de jeunes générations qui seront amenées, tôt ou tard, à les dépasser. Et tout cela est merveilleux ! Bon, ceci dit, il n'y a pas beaucoup de références à Bergman dans le long-métrage de la Zone Z Team, mais bon sang, niveau Z franchouillard, ces agités de la carafe y ont mis le paquet ! Disons-le tout net. On a rarement vu Z français aussi speed, trash et déglingué, qui s'offre autant de moments vraiment hilarants, et balance ses comédiens dans les situations les plus embarrassantes sans se préoccuper le moins du monde du qu'en-dira-t-on (et le plus fascinant reste de savoir comment ces zozos ont pu décrocher des autorisations de tournage dans un hôpital, dans un zoo, dans un café pourtant peuplé et dans une église !!!).
L'histoire ?… Euh… On a ici vaguement affaire à un pochetron et à sa femme aux jambes poilues, partis à la recherche de leur enfant illégitime (elle a été violée par un prêtre suicidaire), enfant qui s'avère être Elephant Man et s'est enfui dans un zoo où il espère retrouver son papa, avant de finir par rencontrer une prostituée compréhensive à Pigalle… enfin quelque chose dans le genre. OK, c'est pas grand chose mais la trame est suffisante pour pouvoir s'offrir des combats de kung-fu avec escabeau, parodier sans honte le joueur de banjo de **Délivrance** et le vieil Indien droguiste de **Tueurs nés**, faire intervenir Pierre Bellemare et les marionnettes du ***1 rue Sésame***, balancer des tas d'images de satellites et détourner pubs, logos, émissions et chansons, alterner la vidéo, le super 8 et le 16, truffer la bande son de dialogues étrangers et de chansons déplacées, bref s'en donner à cœur joie dans l'irrespect de toute chose et du Bon Dieu en particulier. Conscients de la discipline d'ascète que nécessitent de tels sévices (appréciez les allitérations !), la Zone Z Team s'est même constitué une charte qui parodie le dogme de Lars Von Trier. Bref, vous l'avez compris, leur OVNI irresponsable nous a mis la patate et on espère sincèrement qu'ils feront plein de petits tout aussi difformes.

CONTACT : ZONE Z TEAM EST M. BAILLARGEON, C. FONTANA, V. LECERF ET C. THROUDE - 06 12 53 69 56 - ZONEZTEAM@HOTMAIL.COM

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone).

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma « amateur », alors envoyer-nous votre annonce à la même adresse.

LE RACCOURCI (2 MN)
LA CRÉATION (2 MN)
BLOCKBUSTER (17 MN)

Vincent et Stéphane Leroux ne chôment pas. À peine avions-nous reçu leurs deux premiers courts (super-courts même, moins de deux minutes chacun !) qu'ils finissaient déjà le suivant. **Le Raccourci** et **La Création**, filmés en deux jours pour environ cinquante centimes, rendent hommage respectivement aux ***Envahisseurs*** (une rencontre du 3ème type aussi brève qu'un rayon de soleil en sous-bois) et à **La Fiancée de Frankenstein** (un bon docteur s'amuse à lancer des couteaux sur sa création). Quant à **Blockbuster**, il porte judicieusement son nom, non seulement pour son dépassement de budget (au moins le prix d'un paquet de clopes !), mais aussi parce qu'il a recours à des effets spéciaux de haute technicité qui ont sans doute demandé une mise en place laborieuse. Trois jeunes gens s'isolent au fond des bois (quelle idée aussi !) avant de se faire attaquer par une créature qui fait rien qu'à sucer les artères des jeunes filles, décapiter les gens et manger des voitures (!). Conscients des nécessités de la promo, les auteurs s'enquièrent de leur propre critique (« *Le meilleur des courts-métrages, du jamais vu !* » scande la jaquette) et nous gratifient même d'un bêtisier.
CONTACT : VINCENT ET STÉPHANE LEROUX
9 RUE ABBÉ DUBUS - 59272 DON
06 19 33 31 28

TOWER OF THE DEAD (21 MN)

« *Tourné durant l'été 2000, en deux jours, sans pied, ni prise de son, avec un budget avoisinant les trente francs* », telle est la note d'intention de Jordan Kazinetz, qui s'est décidé à faire son **Blair Witch** gothique à lui, en lançant ses camarades rôlistes se battre à l'épée de bois en pleine forêt, et subir en pleine nuit les assauts du monstre des lieux. Au programme : décapitation, amputation des mollets, grotte recouverte de signes cabalistiques, découpage de stouquette très hémoglobineux et vomi ! Et c'est sur les accords non copyrightés de Marilyn Manson (qui doit certainement ignorer cette contribution bofophilique inédite) que se rythme cette joyeuse partie de rigolade adolescente. À noter, un masque de monstre qui n'effraierait même pas une retraitée. Mais est-ce bien le but de l'opération ?
CONTACT : JORDAN KAZINETZ
9 RUE L'OUVERDIÈRE
27940 VILLERS/LE RAULE - 02-32 53 55 03

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Vds DVD horreur imports : **Basket Case, Maniac** (ed. limitée), **Le Massacre des morts-vivants, Halloween 4, Suspiria** (collector 3 discs), **Incident de parcours, Les Feebles, Vidéodrome**... + laserdiscs. Stéphane au 02 40 69 79 48 (soir).

■ Vds livres : Le film noir, Le cinéma d'action contemporain, Films of Charles Bronson (*Ça, c'est du bouquin !*). Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds VHS : **Terreur, Le Retour des morts-vivants 3** et **Fight Club**. Recherche *Creepshow* de Stephen King (éditions Albin Michel) en excellent état. Nicolas Liau, 40 rue H. Prieuré, 36400 Lacs.

■ Vds Strange 100 à 183, numéros de Mad Movies, L'Écran Ffantastique, Midi-minuit, Famous monsters of filmland, Castle of Frankenstein, Monsterscene, SFX... plus affiches anciennes (**L'Au-delà, Mad Max**...) et récentes (**American pie 2, La Planète des singes**...). Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds ou éch. plus de 420 séries télé et animées : ***Saint-Seyar, Goldorak, Simpson, San-ku-kai, Jayce, Albator 78-84, Les Mondes engloutis, Cosmocats, Capitaine Flam, DB, DBZ, DBGT***... (*Ouh la ! Y'a de la friture sur la ligne*) Liste gratuite sur demande. Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes (Belgique).

■ Vds DVD (**Phenomena, Les Vierges de Satan, La Secte sans nom**) ainsi que des K7 de films fantastiques, western et films policiers italiens. Liste contre un timbre. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Achetez notre mini-zine sur ***Lain, Profit, Who am I, Avalon, Legend of Zu, Final Fantasy, Millenium, Spawn, Blood the Last Vampire***... contre un timbre seulement. Association Neo, 10 rue Jeanne Jugan, 51100 Reims.

■ Propose nouvelle série ***Star Trek Enterprise*** en vo sous-titrée. Tayeb Benchicha, 84 rue de Porto, 4020 Liège, Belgique (t.benchicha@infonie.be).

■ Vds 1.000 K7 (fantastique, action), titres rares, éditions commerce, prix dégressif en fonction des quantités. Jean-Pierre Duhayon, 10 square du pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds lot de VHS originales : **Frayeurs, Phenomena, Ténèbres, Syndrome de Stendhal, Halloween 2, Lost Highway** (vost), **Vampires** (vost) (*celui-là, depuis que t'as lu le papier de Tranbert dans notre hors-série Carpenter, t'as décidé de t'en débarrasser. C'est ça, non ?*), **Orange mécanique**. 350 F. Giovanni au 01 47 70 84 34 ou 06 21 70 91 67.

■ Rech. comics de *Pitt, The Maxx* et *Wildcats*. Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Rech. revues Marvel France (*X-Factor, X-Force* et *Cable*). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Ach. numéro de Toxic et vendredi 13. Thierry au 02 41 87 59 78.

■ Ach. copies vidéo ou VHS originales de **Boccacio 70** et **Body Puzzle** (Lamberto Bava). Vds magazines, revues américaines, fanzines sur le cinéma fantastique. Jean-Pierre au 01 64 88 02 93.

Rech. K7 des épisodes de la série ***Chapeau melon & bottes de cuir*** avec Cathy Gale. Fabien Chardon, 191 allée des coquelicots 38340 Voreppe.

■ Vds Mad Movies n° 50 à 80 (*misérable !*), en bon état (*encore heureux !*), 10 F l'un. Alexandre Aleksic, le Saint Roman, Bat 1, 185 avenue Saint Roman, 06500 Menton. 06 03 49 63 47.

■ Rech. le livre *Vampire, vous avez dit vampire 1* et la B.O. de **Vampire, vous avez dit vampire 2**. David Marzullo, 2 rue du 2e zouave, 68720 Hochstatt. 06 78 60 52 31.

■ Vds nombreuses jaquettes de films, affiches, fiches cinéma (films, réalisateurs...) et quelques K7 vidéo. Liste sur demande. Aurélie Caby, 63 rue Pierre Brunier, 69300 Caluire.

■ Vds nombreuses vidéos originales, fantastique/horreur, liste contre un timbre. Nicolas Dehais, 24 allée du cèdre, 78960 Voisins le Bretonneux. 06 63 35 29 95.

■ Chanteur de Métal (24 ans) rech. 2 guitaristes, 1 bassiste, 1 batteur (*en fait, t'es tout seul*) pour former groupe sur Paris, influences : *Cool Chamber, Slipknot, No One*. Steve au 06 66 60 75 79.

■ Rech. correspondants fans de cinéma fantastique, de B.O., de comics et des films de Kevin Smith pour échanger des opinions. Ricardo Anton, 27 rue de Zheux, 1040 Bruxelles, Belgique.

■ Vds VHS la trilogie **Star Wars** en THX, **Dune, Le Masque de Zorro**. Très bon état. Pascal Louis, 15 rue Nungesser et Coli, 95210 St Gratien. 01 34 28 19 67.

■ Rech. les K7 originales ou copies bon état de **Rollerball, La Nuit des morts-vivants** (de Savini), **L'Enfer des zombies, L'Avion de l'apocalypse, New Jack City** (vost), **Predator 2, Vidéodrome** + jeu Playstation Klonoa 1 (« Je l'ai pas, ce jeu » – *Vincent*). Échanges possibles. Thomas au 01 48 07 02 55.

■ Vds nbreux films originaux, petits prix (horreur, gore, raretés, Troma, Bis, Haxan, Blaxploitation...) + CD originaux (tous styles). Dimitri Brodin, 18 rue des Châtaigniers, 61100 St Georges des Groseillers.

■ Vds collection de magazines de monstres, SF... Liste sur demande. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford, MJ 46Q, England.

■ Vds + de 300 films, 50 F tous genres, récents, liste contre deux timbres. Stéphane Gotti, 3 rue des Jardins, 11170 Villesequelande.

■ Directeur de casting offre (*ah bon ? gratos ?*) ses services pour courts, moyens ou longs-métrages sur la région parisienne. David Baranes, 23 avenue Niel 75017 Paris. 01 43 80 44 59.

■ Vds DVD collector **Men In Black et 60 secondes chrono**, 150 F pièce, port compris. Xavier Ambert, Bel Air, 17430 St Hippolyte.

■ Vds collection complète Impact, TB état. Stéphane au 01 43 78 73 11.

■ Réalisateur et assistant-réal vous propose ses services sur vos différents projets. Jean-Luc Baillet, 13 rue du chemin vert, 59770 Marly (jlbaillet@infonie.fr).

■ Vds VHS **Musclor, Les Maîtres de l'univers**, en dessins animés, 100 F. + port. Eric au 05 56 47 27 99.

■ Vds VHS 70 F. : **La Mariée sanglante, Les Yeux de la forêt, 2019 Après la chute de New York** + VHS 100 F. : **Sonny Boy, Cannibal Man, Central Park Driver** + 33T **Phenomena** 160 F. et Total Recall 100 F. Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Vds comics, CD métal/pop, jeu du *Seigneur des anneaux*... Liste contre un timbre à David Coquière, 28 rue des rousselières, 50510 Cérences.

■ Vds nbreux films fantastiques, SF, craignos monsters : **Razor Blade Smile, Conquest, King Kong vs. Godzilla, Caligula, It Conquered the World**... Liste contre 15 F. en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 1945, 60530 Neuilly-en-Thelle.

■ Vds nbreuses VHS récentes, anciennes, rares, tous genres (fantastique, horreur, gore, bis italien, série Z...). Liste sur demande à Dominique Nadotti, Res. Les Collines de Piétralba, bât. C, 20090 Ajaccio. 06 89 84 56 83.

■ Vds DVD Z1 et Z2, 130 F. pièce, affiches ciné 1960 à 1995, lot/détail (650 pièces), jeu photos, revues : Première, Starfix, EF, CinéNews, Mad Movies, Impact, comics. Patrick au 01 48 95 38 02.

■ Vds collection perso à petits prix de CD, vinyles, posters, vidéos concerts, dossiers d'archives de presse (style hard-rock, pop, rock, blues, de 1970 à 1990). Méga liste contre un (*méga*) timbre. Mr Padovani, 90 rue République, 13002 Marseille. 04 91 91 65 61.

■ Vds affichette (env. 30X50) originale belge d'**Evil Dead**, 100 F. + badge neuf et officiel dans son emballage d'origine de **L'Armée des ténèbres**, 40 F. Laurent au 03 29 56 27 44.

■ Vds Mad Movies, affiches de cinéma du **Choc des titans** et de **Mad Max**, bd Strange, Marvel, Fantask, vieux comics américains, Rodéo, Kiwi... Melle Laury, 1 rue de l'église, 37260 Monts.

■ Vds VHS : **Hypnose, L'Exorciste** – version longue, **Suspiria**... 60 F. pièce, port compris. Possibilité de copies (environ 500 films) à prix réduits. Raphael au 06 15 66 34 60 ou au 04 67 15 47 61 après 19h00.

■ Collectionneur propose VHS (**Antropophagous 2000, Basket Case 3, Fantom Killer, Hellraiser 5, Sucker**...) + nombreuses BOF (**Shining, Cannibal Ferox, Nekromantik, vendredi 13, Candyman**...). Sébastien au 06 77 11 82 36.

■ Collectionneur propose nbreux films rares de SF/fantastique : **La Machine à explorer le temps, Tarantula, Le Monstre des temps perdus, La Marque, Le Météore de la nuit, L'Âge de cristal, Silent Running, Le Jour où la Terre s'arrêta**... Ainsi que séries TV de SF/Fantastique. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

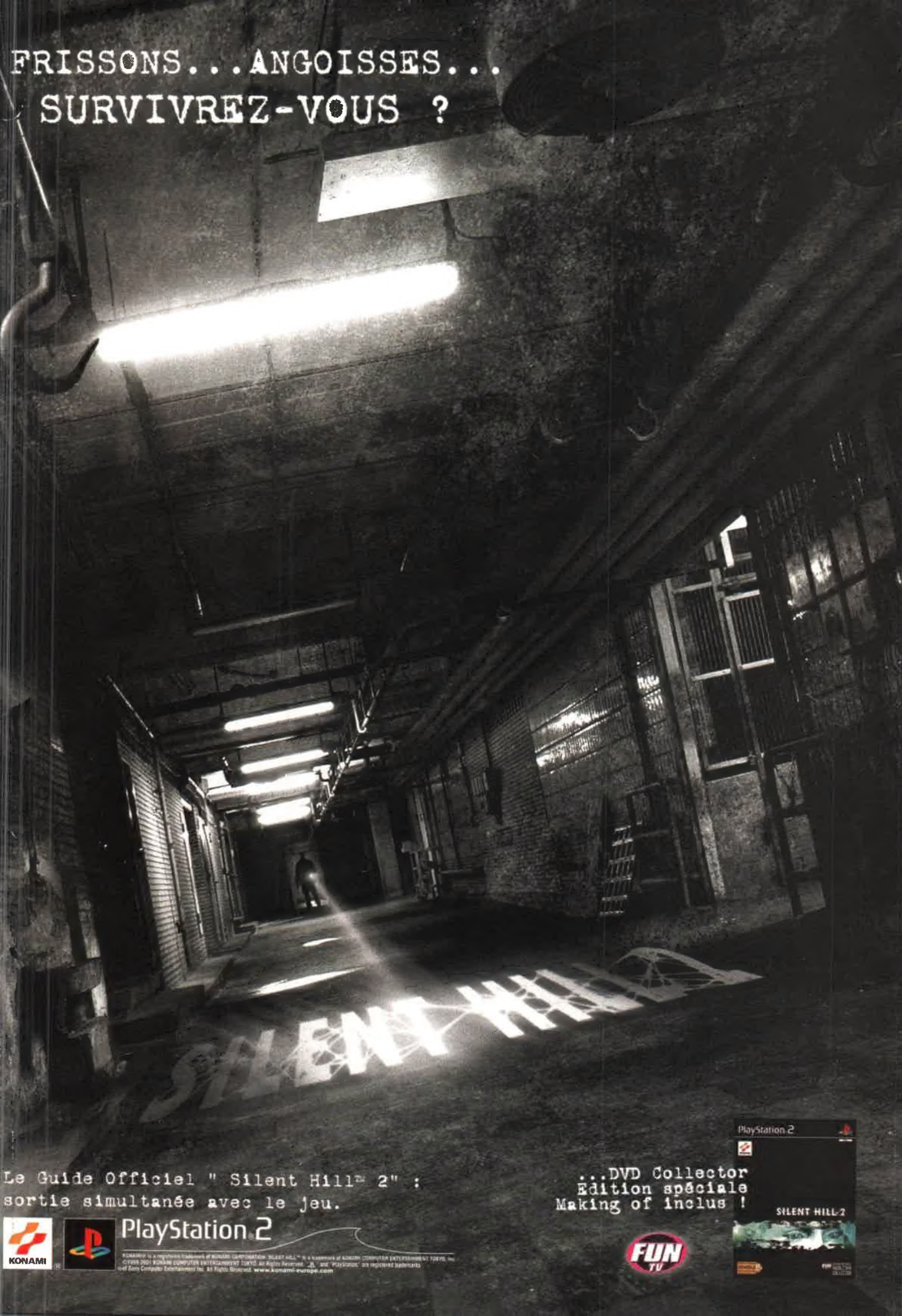
Mad Movies,
Petite Annonces,
17 rue Rodier,
75009 Paris.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Ouah, le coup de bol ! Ça fait deux heures que je cherche une cabine téléphonique pour me changer. Avec ces satanés portables, je suis de plus en plus souvent obligé d'enfiler mes collants en pleine rue. La honte ! »

Les cinq premiers à nous dire d'où sort ce drôle de super-héros recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du n°136 était **The Day the World Ended** (Roger Corman, 1956). Les cinq plus rapides se nomment Paul Ferré, Rémy Jalowézak, Philippe Lux, Jean-Baptiste Pujolle, Cyrille Wolff, suivis de Gaetan Coz, Arnaud Fabisiak, Jérôme Juif, Yann Israel, Martial Mimoun, Laurent Pédeupé, Philippe Planquois, Alain Rodriguez, Frédéric Sauvage, Christophe Thill et Thomas Vossart.



Le Guide Officiel " Silent Hill™ 2" :
sortie simultanée avec le jeu.

...DVD Collector
Edition spéciale
Making of inclus !

KONAMI

PlayStation 2

FUN TV

attention, ça fait un peu peur
syphon filter 3
PlayStation.
syphon filter 3
PS one
Syphon Filter est une marque déposée de Sony Computer Entertainment America Inc. © 2001 Sony Computer Entertainment America Inc.